


CEDANT ARMA
Robert Barclay.
Bury Hill.
Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



LES LEÇONS

DE

THALIE.

TOME PREMIER.

LES LEÇONS
DE THALIE
OU
LES TABLEAUX
DES DIVERS RIDICULES
Que la Comédie présente:

Portraits, Caractéres, Critique des mœurs, Maximes de conduite propres à la Société.

Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hor. Art. Poët.

TOME PREMIER.



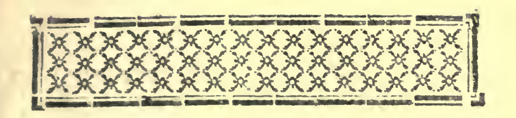
A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,

Chez { NYON Fils, à l'Occasion.
GUILLYN, du côté du Pont Saint Michel, aux Lys d'Or.

M. DCC LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


LIBRARY
MAY 9
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT.

Les plus beaux traits d'une ſerieuſe morale ſont ſouvent moins puiſſans pour inſtruire & corriger les hommes que des portraits ridicules de leurs défauts. Attaquer les vices par ce coté, eſt les prendre par leur endroit foible : on ſouffre aiſément une réprimande, mais une raillerie fine & délicate eſt trop ſenſible à l'amour propre, * on veut bien être méchant, mais on craint d'être ridicule.

Ridiculum acri,
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.

C'eſt ainſi que penſoit Moliere, le Pere de la Comédie en France, le Maître & le vrai modele de tous ceux qui ſe ſont adonnés à ce genre d'écrire.

* *Préface du Tartuffe.*

Quelle autorité ſur cette matiere plus grave que celle de ce grand homme ? Qui connut jamais mieux le cœur humain & qui porta plus loin l'art de tourner en ridicule les vices les plus accredités de ſon ſiécle ? Si nous cherchons parmi les Modernes de quoi appuyer encore ce ſentiment, Rouſſeau nous dira :

Des fictions la vive liberté,
Peint ſouvent mieux l'auſtere vérité ;
Que ne feroit la froideur monacale ;
D'une lugubre & péſante morale.

Ce n'eſt pas qu'on prétende ici juſtifier la Comédie dans toutes ſes parties : il eſt un juſte milieu entre deux excès egalement oppoſés ; les uns ſans aucun examen condamnent abſolument ce genre d'écrire comme contraire aux bonnes mœurs. Les autres prennent hautement ſa deffenſe dans toutes ſes parties : enfin des gens plus raiſonnables prétendent

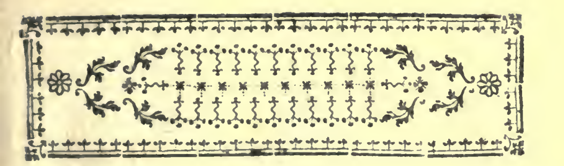
qu'il faut regarder la Comedie ſous deux points de vue tout-à-fait différens.

Dans le premier, c'eſt une repréſentation où l'intrigue, le jeu de théâtre, les ſituations ſont les parties qui forment l'enſemble d'une piece, parties néceſſaires à la vérité, mais qui n'en ſont que l'acceſſoire, deſtinées à intéreſſer le Spectateur, mais qui renverſent quelquefois le but principal de la Comedie, ſçavoir, la réformation des mœurs. Que de rolles étrangers à ceux de la piece, ſe jouent entre les ſpectateurs!

Dans le ſecond point de vue, la Comedie eſt un tableau où l'on voit des caracteres, des portraits, une critique fine des mœurs, des exemples de vertu & des ſentimens d'honneur, le vice démaſqué, le ſot orgueil confondu. C'eſt préciſément par ce côté que nous nous ſommes propoſés de la faire enviſager, ce ſont là les matériaux que l'on

a tâché de mettre en œuvre pour en former un Tout de morale amuſante, dépoüillée de ce ſerieux & de cette ſécheresſe qui ennuye fort ſouvent & qui corrige rarement.

L'attention que l'on a apportée au choix des matieres, puiſées dans les meilleurs ſources; les maximes appliquées aux différens morceaux choiſis pour former ce Recueil, n'en feront pas le moindre ornement, & nous donnent lieu d'eſpérer qu'il ſera reçu favorablement du Public & lû ſans ſcrupule par les perſonnes des états les plus ſérieux.



LES LEÇONS DE THALIE, OU LES TABLEAUX

des divers Ridicules que la Comédie présente

AFFRONTEUR.



Ffronteur. Son Caractére. Les Auteurs comiques les font ordinairement représenter par les Habitans de certaines Provinces, lesquels avec un accent accompagné d'une pétulante vivacité qu'on prend souvent pour de l'esprit, & un peu d'effronterie brochant sur le tout, plaisent à peu de frais. On en rencontre en qui ces qualites du Climat sont une étoffe à faire des Affronteurs.

GASCON *en Marquis.*

Hé Cadedis mon cher, quelle heureuſe fortune!
Que je t'embraſſe encor, & mille fois pour une:
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de déſeſpoir.
Le jour me ſcandaliſe & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en couroux,
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet, me feroit coup de grace,
Je voudrois que quelqu'un m'écraſât ſur la place.

MENECHME.

Quel eſt ce Gaſcon la ?

VALENTIN.

C'eſt un de vos amis;
Sans doute & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe.
Où juſqu'au dernier ſol j'ai quitté mon argent,
D'un maudit Lanſquenet le caprice outrageant,
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent Louis que de moi le beſoin te fit prendre.

Excuſe ſi je viens ici t'importuner,
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſupriſe eſt extrême.
Je ne vous connois point, comment auriez vous
pu
Me prêter cent Louis, ne m'ayant jamais vû.

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? Il me paſſe à l'entendre,

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent Louis?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtez à quelqu'autre que moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne,
Sans âne ni mulet prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela,

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource,
Et que ſans déplacer je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi ? j'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme ci préſent peut rendre témoignage,
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens ça, Belitre, parle ; oſeras tu nier,
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée.

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée,

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée? Oh moi, j'en ſuis certain,
Ça Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main,

MENECHME.

Quoi ? pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles
Il faut que je me batte....

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vite, dépêchez vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé, de grace expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chofe.eft affez claire.

MENECHME.

Mais Monfieur....

LE MARQUIS.

Mais Monfieur, il faut me fatisfaire.

MENECHME.

Vous fatisfaire ? mais je ne vous dois rien,
Faites nous affigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila là le fergent que je porte.

Il met l'épée àla main.

MENECHME.

Jufte Ciel! quel brutal; fi faut-il que j'en forte,
Combien vous eft-il du ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent Louis.

MENECHME.

Cent Louis? j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'inftant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera deux; quand vous ne ferez plus,
De quoi vous ferviront quarante mille écus.
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude.....

LE MARQUIS.

Que de réflexions & que d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent Louis, mais en voilà soixante.
A Valentin.
Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.
Ah ! si je n'avois pas herité depuis peu,
Je me battrois en diable & nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monsieur de votre dette ;
Demain on vous fera votre somme complette.

LE MARQUIS *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu, je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur.
Mais cette occasion me prouve le contraire,
Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'affaire.
Je serois dégradé de Noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

Des Menechmes. Act. 4. Sc. 5. *de Regnard.*

Même Caractere.

LE BARON GASCON.

Ah Monſieur, je vous cherche, eh, permettez de grace,
Que ſans plus differer, ici je vous embraſſe.

SOTANCOUR.

Pour la premiere fois l'accueil eſt fraternel.

LE BARON.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous nommez un tel.

SOTANCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'ai, ne vous deplaiſe
Encore un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aiſe,
Que j'ai d'avoir apris que vous vous mariez.

SOTANCOUR.

Je ne mérite pas, Monſieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plait, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi? cette demande eſt bonne! maintenant
Que vous allez rouler deſſus l'argent comptant.
Vous ne ferez je crois, loyal comme vous êtes,

Nulle difficulté de bien payer vos dettes.

SOTANCOUR.

Graces au Ciel, Monſieur, je ne dois nul argent;
Et vais le front levé ſans crainte du ſergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous, c'eſt une bagatelle;
Allons payez-les-moi.

SOTANCOUR.

La demande eſt nouvelle;
Sotancour eſt mon nom, me connoiſſez-vous bien?

LE BARON.

Sotancour... juſtement, c'eſt pour vous que je viens.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque choſe.

LE BARON.

Hé donc, le tour eſt drôle!
C'eſt cet argent, Monſieur, que ſur votre parole,
Je vous ai très gagné l'autre hyver à trois dez.

SOTANCOUR.

A moi Monſieur?

LE BARON.

A vous.

SOTANCOUR.

Et parbleu vous révez!
Pour connoître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment chétif mortel, vous déniez vos dettes?
Vous ne connoiſſez pas le Baron d'Aubignac.
Vicomte de Dougnac, Croupignic, Foulignac,
Gentilhomme Gaſcon plus noble que perſonne,
D'une race ancienne autant que la Garonne.

SOTANCOUR.

Quand elle le ſeroit encore plus que le Nil,
Votre propos, Monſieur, n'eſt ni beau ni civil.
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il ne me connoît pas, le ſcélerat, le traître!
Ne vous ſouvient-il plus de cet hyver dernier
Quand notre Régiment fut chez-vous en quartier.
Un jour de Carnaval, chez cette Conſeillere,
Qui m'adoroit, hé donc! vous memorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'auparavant, je ne ſcai ce que c'eſt.

LE BARON *mettant la main ſur ſon épée.*

Ah je vous en ferai ſouvenir, s'il vous plaît,
Car Cadedis, je veux que le Diable me ſcie,

LIZETTE *l'arrêtant.*

Ah tout beau, dans ce lieu, point de bruit, je vous prie,
Monſieur eſt honête homme, & qui vous payera

SOTANCOUR.

Moi payer : eh pourquoi ? si je ne lui dois rien.

LE BARON.

Vous ne me devez rien ?

LIZETTE.

Un Gascon n'est pas homme,
A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon ? un Gascon a grand besoin d'argent,
Et pourvu qu'il en trouve, il n'importe comment.
Jamais de son pays ne vint lettre de change,
Et quoi qu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

LIZETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus.

SOTANCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pen- (dus.

LE BARON *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colere.

LIZETTE.

Eh de grace, Monsieur.

LE BARON.

Non non, laissez-moi faire,
Que je le perce à jour.

SOTANCOUR.

A l'aide, je suis mort.

GERONTE *qui vient.*

Pour quel sujet, Messieurs, criez-vous donc si fort ?

LE BARON.

Un atome Bourgeois, qui perd ſur ſa parole,
Et ne veut pas payer ; mais ce qui me conſole,
Je veux devenir nul, ou j'en aurai raiſon.

GERONTE.

Que veut dire cela ?

SOTANCOUR.

Monſieur, c'eſt un fripon.
Un Gaſcon affamé, qui cherche à vous ſurprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous, Monſieur.

GERONTE.

Ah tout beau, c'eſt mon gendre.

LE BARON.

Cet homme eſt votre gendre ?

GERONTE.

Il le ſera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux, vous me payrez ce qu'il me doit au
jeu.
Je fais arrêt ſur vous, ſur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi vous avez perdu ?

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radotte
Je ne ſcai.....

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans;
Il doit encore au jeu plus de vingt mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs?

LE BARON.

Oui Monſieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure
Foy de vrai bas Normand, que c'eſt une impoſture,
Que je ne comprens riens à ce maudit jargon,
Et ne ſcai pour tout jeu, que l'Oye & le Toton.

LE BARON.

Vous me gâtez ici bien du tems en paroles,
Monſieur, je veux toucher mes quatre cens piſtoles,
Ou Cadedis je veux le ſaigner à l'inſtant.

GERONTE.

Si mon Gendre vous doit....

LE BARON.

S'il me doit!

GERONTE.

Je prétens
Que vous ſoyez payé; mais ſans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire.
Je marie aujourd'hui ma fille & retiendrai,

Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut, quand on est raisonnable,
Tout Gascon que je suis, je suis doux & traitable.
Adieu jusqu'à demain, mais souvenez-vous en,
Que j'ai votre parole & grand besoin d'argent.

Le Bal de Regnard, Sc. 12.

AMIS.

Faux amis. Amis mercenaires. Quels sont les véritables. Les maximes suivantes donnent d'excellentes leçons sur cette matiere.

Cette espéce d'amis n'est pas la moins commune;
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux,
Le calme revient-il? on peut compter sur eux;
Il raméne avec lui leur troupe mercénaire,
Dans le monde en un mot, c'est l'usage ordinaire,
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui...
On cesse d'être amis sitôt que l'on varie,
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie.
La moindre alternative y porte un coup mortel,
Elle n'est plus qu'un nom, qui n'a rien de réel...

Ecole des amis de la Chaussée Sc. 5. Act. 2.

Non, quand on eſt ami on s'annonce autrement ;
En effet l'amitié donne un air moins auſtére,
Un véritable ami, n'a d'autre caractere
Que celui qui nous plait. Il ſe regle ſur nous,
Il adopte nos mœurs, il ſe fait à nos gouts,
Il ſe métamorphoſe au gré de nos caprices,
Il prend nos paſſions, nos vertus & nos vices ;
C'eſt un caméleon qui reçoit tour à tour....

ARISTE.

Ce portrait là, Monſieur, eſt celui de l'amour ?

Ibid. Sc. 7.

CONSEILS SUR L'AMITIE.

Quand j'y penſe entre nous, je vois préſentement,
Que l'amitié ſe donne & ſe prend aiſément.
Elle eſt comme l'amour hazardeuſe & légere,
Une conformité frivole & paſſagere
D'âge, d'état, d'humeur & ſurtout de plaiſir,
Sans nul autre examen ſuffit pour nous ſaiſir.
Nous nous aſſocions comme on fait en voiage,
Sans ſçavoir avec qui le hazard nous engage,
Et l'on devient amis, comme on devient amant.
Pour faire une maitreſſe il ne faut qu'un moment.
Mais l'amitié du moins comme je l'enviſage,
De part & d'autre exige un long apprentiſſage,
Et vous devez ſçavoir à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable eſt l'ouvrage du tems.
J aimerois cent fois mieux un amitié ſtérile,

Que celle qui me nuit en voulant m'être utile.
Pour être serviable il faut être prudent,
On est bien dangereux quand on est trop ardent...
Dans le monde souvent voilà ce qui se passe,
On conseille un ami sans se mettre à sa place.
Ce qui fait qu'on le perd c'est qu'ordinairement,
La vanité, l'humeur & le tempérament,
Suggérent la plupart des avis qu'on lui donne,
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

Ibid. Sc. 8. Act. 2.

AMOUR.

Amour pour ses enfans. Aimer un de ses enfans beaucoup plus que les autres, c'est un chemin à devenir injuste, & même tyran à l'égard de ceux ci.

Caractere de certains peres qui voudroient que toutes leurs filles fussent religieuses. Il y a beaucoup de vivacité dans cette Scéne.

DORAME.

Vous allez au Couvent pour voir votre cousine.

LISE.

Oui mon pere.

DORAME.

Fort bien.

LISE.

Si cela vous chagrine
Je n'irai pas.

DORAME.

Non non, allez c'eſt fort bien fait,
Et cette volonté répond à mon ſouhait.
De combien d'embarras le Cloître nous délivre!
Liſe, votre couſine eſt un modele à ſuivre.

LISE.

Il eſt vrai, mais il faut pour la Religion,
Reſſentir dans le cœur de la vocation.
Je n'en ſens point encore.

DORAME.

Que le Ciel te l'envoye,
Te voir dans un Couvent feroit toute ma joye.
Si ta ſœur & Toinon en vouloient faire autant,
Je vivrois ſatisfait & je mourrois content.

TOINON.

A ſuivre cette avis je ne ſuis pas fort prête,
Vous n'avez plus, Monſieur, que le Couvent en tête.
Vous voulez tout cloîtrer & qui vous en croiroit,
Avant qu'il fut dix ans le monde périroit.
Eh bien, mettez-vous-y s'il vous en prend envie,
Et laiſſez à chacun mener ſon train de vie.
Pour moi j'aime le monde & ſans tant diſcourir,
Je ne ſuis pas d'humeur à le laiſſer périr.

D'avoir un bon mari j'ai tentation grande,
Et tout franc du Couvent je ne ſuis point friande.

DORAME.

C'eſt parler ſans façon.

TOINON.

Vous nous en contez bien.
Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien,
Et que tous les plaiſirs n'ont pour vous aucun charme,
Contre nos jeunes ſens votre eſprit ſe gendarme:
Si vous êtes ſans gout devons-nous en pâtir,
Et ſans avoir mal fait doit-on ſe repentir ?
Dans votre jeune tems l'hymen à ſçu vous plaire,
On veut vous imiter, Monſieur, laiſſez-nous faire.

DORAME.

La franchiſe, Toinon, régne dans tes diſcours.

TOINON.

Monſieur, comme je fus je veux être toujours...
De tout tems ſans courroux vous ſouffrez ma franchiſe,
Et vous ne voulez pas que rien je vous déguiſe.
Je vais m'expliquer net en vous donnant avis,
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre fils,
Que pour ſon intérêt vos filles non pourvûes,
Pour la Religion vous font avoir des vues,
Et que pour l'avancer vous voulez les cloîtrer.

DORAME.

Dans le fond de mon cœur, on ſçait mal pénétrer.
Je prêche le Couvent, mais c'eſt dans la penſée,
Que l'ame en ce lieu ſaint eſt bien moins traver-
ſée.
Fais-je mal ?

TOINON.

Mais faut-il pour un Fils. . .

DORAME.

Tais-toi, c'eſt un enfant ſoumis ;
Que je ſçaurai tourner en ſortant du college.

TOINON.

Cloîtrer les gens par force eſt un pur ſacrilége.
Penſez-y bien Monſieur, ſouvent on s'en répent,
La raiſon le condamne & le Ciel le défend.

DORAME.

Mon Fils eſt un garçon que tout le monde admire.

TOINON.

Sur vos Filles auſſi je ne vois rien à dire.
Il leur manque un Epoux c'eſt là tout leur défaut.

DORAME.

Il leur manque. . . . Toinon je ſcai ce qu'il leur
faut.

TOINON.

Il leur faut un Epoux, c'eſt le plus néceſſaire

DORAME.

Il leur faut. . . . je le ſçai, ce n'eſt pas ton affaire.

TOINON.

Non ; mais c'eſt un époux dont chacun a beſoin ;
Et déja vous devriez être exempt de ce ſoin.
Conſiderez leur âge il eſt plus que nubile ,
Ceſſez d'être Monſieur, l'entretien de la Ville ;
En donnant à chacune un agréable époux ,
Faites taire par là ceux qui parlent de vous.
Toute votre famille... *Il s'en va.* Eh quoi point
de réponce,
A lui parler raiſon il faut que je renonce.

De Criſpin Muſicien de Hauteroche.

MEME SUJET.

Appréciation du mérite de la beauté. Exemple d'un bon naturel dans une fille qui n'eſt point aimée de ſa Mere.

Mr. De BONACCUEIL. *Oncle.*

Quoique ma folle ſœur m'ait joué mille piéces ,
Son intérêt m'eſt cher ; ſes filles ſont mes niéces ,
Je les aime toujours & veux abſolument ,
Aſſurer au plutôt leur établiſſement.
Je travaille ſur tout à celui de l'aînée ,
Qui s'éloigne un peu trop de ſa vingtiéme année.
Elle eſt ma favorite & l'a bien mérité.
Il ne lui manque rien qu'un peu plus de beauté.
Quels talens ! quel eſprit ! je l'eſtime , je l'aime ,

Parceque je ſuis ſur qu'elle eſt la raiſon même.
Qu'elle joint la ſageſſe à l'agréable humeur,
Le fin diſcernement à la bonté du cœur.
Digne de recevoir l'encens de tous les hommes;
Si nous ne vivions pas dans le ſiécle où nous ſommes.
Siécle injuſte, pervers! où le gout faſciné,
Par l'extérieur ſeul eſt d'abord entrainé.

LISETTE.

Ah que vous dites vrai!

Mr. De BONACCUEIL.

N'eſt-ce pas une honte;
Que de tant de mérite on ne faſſe aucun compte.
Qu'à l'aimable Sophie on préfére une ſœur,
Qui n'a d'autre talent qu'un minois ſeducteur.
Qui gâte une beauté parfaite & ſurprenante,
Par une humeur hautaine & méme impertinente;
Et par un eſprit vain dont l'idiot orgueil,
A l'hommage d'un Roi feroit un froid accueil?

LISETTE.

Oui, mais le pis de tout c'eſt que ſa ſotte mere;
Pardonnez ſi je ſuis avec vous ſi ſincere,
L'idolatre la perd, l'aplaudit qui plus eſt,
Lui permet de parler, d'agir comme il lui plaît;
Et loin de s'oppoſer à mille extravagances,
Semble ſe faire honneur de ſes impertinences.
La modeſte Sophie à chaque occaſion,

Expoſée au contraire à ſon averſion
N'en reçoit que rebuts, que duretés, qu'injures,
Ce qui cauſe ceans mille ſecrets murmures :
J'en ai le cœur percé ; je n'y puis plus tenir.

Mr. DE BONACCUEIL *attendri.*

Et la pauvre Sophie ?

LISETTE.

Elle a ſçu ſe munir
D'un fond de patience, incroyable, invincible,
Qu'elle a l'art de pouſſer juſques à l'impoſſible ;
Mais je lis dans ſon cœur malgré tous ſes efforts
Elle pleure en dedans & ne rit qu'en dehors.

Mr. DE BONACUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans pluſieurs familles,
On porte juſqu'au Ciel une idole de fille
Tandis qu'à ſa fortune on immole ſes ſœurs,
Que pour elle on condamne à la retraite, aux pleurs.
Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune,
Et de ma pauvre niece empêcher l'infortune.
Va la chercher, dis-lui que je l'attens ici.
Corbleu nous allons voir.

LISETTE.

Ah Monſieur, la voici.

Mr. DE BONACCUEIL.

Viens, ma chere Sophie, embraſſe moi ; ta mere
Eſt une extravagante, & je veux en bon frere

Redresser aujourd'hui son esprit fourvoyé.

LISETTE.

Oh ma foi, tout le vôtre y doit être employé,
Et s'il en vient à bout, c'est tout ce qu'il peut faire.

SOPHIE.

Lisete taisez-vous, & respectez ma mere;
Je ne sçaurois souffrir qu'on ose la blâmer.
Si d'elle plus que moi, ma sœur se fait aimer,
Dois-je trouver mauvais & voir comme une injure
Les effets d'un penchant qu'inspire la nature?
Ne suit-on pas ses loix, parlons de bonne foi
En aimant une sœur plus aimable que moi?
Ma mere n'a pas tort. Je vois que tout le monde
Loin de la condamner, l'approuve & la seconde.
Tout ce qui vient ici court encenser ma sœur
Sans qu'on daigne me dire un seul mot de douceur.
Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée;
Pour vivre dans l'oubli, je sens que je suis née,
J'en ai pris le parti sans aigreur & sans fiel
Et n'ai de volonté que les ordres du Ciel.

Mr. DE BONACCUEIL.

Le Ciel ordonne t-il qu'une mere bisarre
Par un aveugle instinct se conduise & s'égare,
Prodigue à votre sœur tout ce qui peut flatter
Et n'use de ses droits que pour vous maltraiter.?

Je ne puis plus ſouffrir cet injuſte par age,
La plus rare beauté n'eſt qu'un frêle avantage,
Qui bien que paſſager, qui bien qu'éblouiſſant
Après avoir brillé, ſouvent meurt en naiſſant;
C'eſt un feu qui s'éteint au moment qu'il enflâme,
Mais la bonté du cœur, mais la beauté de l'ame,
L'eſprit & les talens ſont des dons précieux,
Qui n'étant point bornés à faſciner nos yeux,
Nous inſpirent pour eux un penchant légitime
Et ſont l'objet conſtant d'une éternelle eſtime,
Voilà ce qui pour toi m'a toujours fait pencher
En faveur de ta ſœur on a beau me prêcher.
Et tu veux vainement juſtifier ta mere.
En admirant l'effet de ton bon caractere,
Contre elle mon eſprit n'en eſt que plus aigri,
Je veux abſolument t'aſſurer un mari
Et plutôt que plus tard,.... Que veut ce Frelu-
luquet?

LISETTE.

C'eſt un des ſoupirans de votre belle Niece.
Un Robin petit maitre.

M. DE BONACCUEIL.

Il eſt tout d'une piece.

LISETTE.

Son eſprit & ſon corps
Aſſujettis à l'art ne vont que par reſſorts,

Il arrange avec ſoin ſa vaſte chevelure,
Puis il va concerter ſon air & ſon allure.

M. DE BONACCUEIL.

Hom le fat !

SOPHIE.

Dans ſa pompe il veut nous aborder
Voyons s'il daignera ſeulement me parler ?

DORANTE *à Liſette.*

Ma Chere,
Eſt-il jour là dedans ? Puis-je voir Pulcherie ?

LISETTE.

Non.....

DORANTE.

Quel eſt cet homme là ?

LISETTE.

Le Frere de Madame.

DORANTE.

Un Campagnard ſans doute ?
Il en a l'air.

LISETE.

Paix donc, je crois qu'il vous écoute.

DORANTE.

Ma foi, tant pis pour lui. N'eſt-ce pas là la ſœur
De Pulcherie ?

LISETTE.

Eh oui.

DORANTE

DORANTE *prenant du tabac.*

Je ſuis ſon ſerviteur.

LISETTE.

Voulez vous lui parler ?

DORANTE.

Je n'ai rien à lui dire.
Fais-lui mes complimens. Entens-tu ?

Il ſort après avoir ſalué Sophie.

Sc. 1. 2. 3. 4. 5. de la belle orgueilleuſe de Deſtouches.

AMOUR CONJUGAL.

Il doit triompher ſur tout autre, qu'il faut ſacrifier à l'amour légitime.

On apprend à un homme qui étoit épris pour une perſonne aimable, que ſa femme qu'il croioit morte eſt en vie.

Sortez d'une erreur trop cruelle,
Je vous ai retrouvé cette Epouſe fidele,
Toujours digne de plaire & de vous enflamer.
Elle reſpire encore & c'eſt pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Melanide ?

THEODON.

Oui, la mort n'a point tranché ſa vie,

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie.

LE MARQUIS.

Ah Melanide ! hélas ! quel moment prenez-vous!
Pour venir reclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie,
Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combat qu'il s'est enfin rendu;
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu.
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre.
Il est trop tard.

THEODON.

Comment & qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité,
Qui pourroit m'entraîner à l'infidelité.

THEODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même,
Vous craignez de ceder ? quelle foiblesse extrême!
Helas ! presque toujours c'est elle qui nous perd,
Le prétexte est honteux, malheur à qui s'en sert.
Sans faire un seul effort vous vous laissez abattre,
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre?

LE MARQUIS.

Mes efforts pouroient bien devenir superflus.

THEODON.

Ah ! vous devez sentir qu'il en coute bien plus

A trahir ſon devoir qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le bleſſe;

THEODON.

Non, mais j'ai comme ami votre gloire à ſauver.
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver;
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime,
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THEODON.

Le mot m'eſt échapé.
Je ne m'en dédis point quoi qu'il vous ait frapé.
Je vois quelles raiſons votre amour nous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez-vous à préſent revendiquer des loix,
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois ?
Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture,
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture ?
Pourquoi donc Melanide a t'elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans ?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre ?
Quoi ! ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la nuit la plus
ſombre.
Vous objectez l'arrêt qui vous a ſéparez ?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorez.

Quel prix réſervez vous à l'amour le plus tendre ?
Quel horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur.

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maitriſe mon cœur,
N'a jamais dans le vôtre altéré la ſageſſe,
On cenſure aiſément quand on eſt ſans foibleſſe ;
A rompre mes liens je vois trop peu de jour,
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant quel que ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THEODON.

J'en dois tout eſpérer.

Le Marquis reprit ſa femme.
Sc. 7. Act. 3. de Melanide de la Chauſſée.

AMOUR, PASSION,

Quoi qu'avec un but honête. Ses dangers pour les perſonnes du Sexe.

C'eſt une femme qui parle.

Nous avons des devoirs qui ne ſont que pour nous;
Vous pouvez être amans, avant que d'être époux;
Et vous livrer ſans crainte à votre ardeur extrême ;
Mais que pour notre ſexe il n'en eſt pas de même!
Quand nous prenons trop tôt un légitime amour,

Il peut nous couter cher par un affreux retour.
Il arrive ſouvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuſte époux nous ôte ſon eſtime,
Et qu'il ſe croit alors en droit de nous taxer,
D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à bleſſer... :

Sc. 5. Act. 3. Ecol. des Amis de la Chauſſée.

J'ignore ſi l'on peut aimer plus d'une fois,
Mais quand on s'eſt livré ſans réſerve à ſon choix ;
Il eſt bien dangereux de prendre d'autres chaînes ?
Que l'on s'apréte un jour de tourmens & de peines!
Scait-on ce que l'on donne ? eſt-on bien ſûr d'un cœur ?
Qu'on arrache de force à ſon premier vainqueur ?

Ibid.

AMOUR.

Ses dangers pour les jeunes gens. Prudence, Modération, Patience dans les choſes de la vie.

C'eſt une mere qui parle à ſon fils, qui ne faiſoit que commencer ſa carriere dans le parti des armes.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle * fut plus heureuſe,

* *Sa ſituation.*

Mais par un contre tems qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites,
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux,
Helas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaine importune,
Et comment voulez-vous aller à la fortune?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

LE FILS.

Vous verrai-je toujours soupirer pour mon sort?

LA MERE.

L'amour qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste.
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractere,
Le plus léger obstacle aussi tôt vous altére,
Vous ne suportez rien. N'aprendrez-vous jamais,
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrarietés dont la vie est sémée?
La moindre dans votre ame, aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,

Il faut légérement glisser sur bien des choses,
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou loin de tout commerce aller se renfermer.
Ce discours vous ennuye.

LE FILS.

En quoi donc.

LA MERE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire,
A la veille du jour où vous m'allez quitter,
Par tout où vous serez tâchez den profiter.

Act. 1. Sc. 2. de Melanide de la Chaussée.

MEME SUJET.

Dangers de l'amour. Avis aux personnes du sexe sur les promesses de mariage faites en secret par des mineurs. Sentimens d'un jeune homme fort épris. Vérités qui peuvent diriger la conduite d'un Pere sur le Mariage de ses enfans.

LA GOUVERNANTE.

Ne voyez plus Sainville?

ANGELIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire ;
C'eſt pour vous conſerver votre honneur, votre gloire.

ANGELIQUE.

L'honneur eſt donc toujours l'ennemi de l'amour !

LA GOUVERNANTE.

Non, vraiment, au contraire il l'approuve à ſon tour.

ANGELIQUE.

Et pourquoi donc le mien vous ſemble t-il un crime ?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but legitime,
Puiſque vous me forcez. Eh ! peut-on ignorer,
Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonnorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le vôtre
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre.....

ANGELIQUE.

Vous écoutez ſeulement que l'amour de Sainville,
Ait un but légitime ; eh bien, ſoyez tranquille,
Tenez, voyez, liſez.

Elle montre une promeſſe de mariage.

LA GOUVERNANTE.

O Ciel ! eſt-il poſſible?

ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons inviſible,
Nous enchaine à jamais au gré de nos ſoupirs.
Eh quoi ! n'étoit-ce pas l'objet de vos déſirs ? . . .
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du myſtere
Auroit dû vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quelle eſt l'abîme où vous vous entraînez.
Ces nœuds defectueux toujours infortunés
Sont un piege couvert d'une fauſſe eſperance ;
Un écueil inviſible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorſqu'il n'eſt plus tems.

Ah! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens ?
Eh! n'eſt-on pas aſſez à plaindre quand on aime ?
Un amant n'eſt déja trop fort que par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits
Dont on a vu l'amour abuſer tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne ſerai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La Sageſſe n'eſt pas toujours inaltérable
C'eſt en vain qu'on ſe flate & qu'on croit être ſûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur!
Malgré ſoi-même, enfin, l'on manque ſa promeſſe.
Et l'on cede par force à ſa propre foibleſſe.
Tout ſe découvre alors, un nœud ſi criminel
Ne laiſſe en ſe briſant qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeſte.
haut.
Eh tranquiliſez-vous, je prendrai ſoin du reſte.

LA GOUVERNANTE:

Vos yeux ne portent pas plus loin que votre amour
Votre cœur dans l'ivreſſe eſt plongé ſans retour ?

Votre bonheur préſent qui n'eſt qu'une chimere.
Fait que votre avenir ne vous occupe guere,
Vous ne ſçavez qu'aimer & ne prévoyez rien.
Que de ſujet de crainte avec un tel lien....
Si Sainville eſt contraire à l'hymen qu'on propoſe,
Le Préſident ſurpris en cherchera la cauſe.
Craignez tout d'un couroux juſtement mérité.
N'en doutez pas, ſon fils ſera desherité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux
Vous tiendra lieu de tout? il fuit les malheureux.
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidele:
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle.
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés
Que l'affreux deſespoir de s'être trop aimés.

MEME SUJET.

LE PRESIDENT

Après qu'on lui a montré la promeſſe de mariage de ſon fils.

Dites-moi donc Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?
Qu'ai-je lu ?

SAINVILLE.

montrant Angelique.

Vous voyez ma faute & mon excuſe. . . . .

LE PRESIDENT.

Quelque ſoit votre choix ;
Ainſi donc vous croyez être au deſſus des Loix.
Voilà de votre part un oubli qui me paſſe.

SAINVILLE.

Mon Pere, je ſçai tout ; mais je demande grace.
La forme eſt contre moi ; mais ſans aller plus loin ;
Voulez-vous mon bonheur ? laiſſez m'en donc le ſoin.
Eh qui peut mieux choiſir ſa chaîne que ſoi-même ?
Si vous avez ſur moi l'autorité ſuprême,
Eſt-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?
Ah ! voulez vous m'ôter l'uſage de mon cœur ?
Et des liens du ſang me faire des entraves.
Les enfans ſont-ils donc de malheureux eſclaves ?

LE PRESIDENT.

Non mon fils, mais enfin, nous en ſçavons plus qu'eux,

Ce n'eſt donc que par nous, qu'ils peuvent être heureux.
Et c'étoit là le droit d'un Pere qui vous aime,

SAINVILLE.

Eh que n'ai je pas fait pour me vaincre moi-même?

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut,

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſttout ce qu'il me faut.
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même,
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir,
C'eſt ſe vendre * en un mot & non pas s'aſſortir.

Sc. de la gouvernante de la Chauſſée

ANTIPATIE.

Antipatie. Une Image de caracteres antipatiques fait comprendre la vérité de cette maxime; que le raport des humeurs & des ſentimens eſt très néceſſaire avant de ſe lier à quelqu'un pour toute la vie.

Cette Scene eſt un contraſte de caracteres, entre celui d'un honête homme,

* Que d'épouſer une perſonne pour le bien, & telle que celle qu'on lui propoſoit.

mais d'un eſprit Philoſophe, qui ſe propoſe de vivre hors du grand monde avec une femme qu'il aimeroit & celui d'une coquette qui ne reſpire que les divertiſſemens & la diſſipation.

LISIDOR.

Mon ame au changement ne fut jamais ſujette ;
Et bien loin d'attiedir les feux de mon amour,
L'hymen redoublera leur force chaque jour.
Des époux d'aujourd'hui que je ne ſcaurois ſuivre,
J'ai toujours condamné la maniére de vivre.
Ils n'enviſagent tous dans leur engagement,
Que l'avantage ſeul d'un établiſſement.
L'uſage & l'intérêt déterminent leur ame,
Sur le pied d'une charge ils prennent une femme,
Et les tendres devoirs du lien conjugal,
Sont remplis les derniers & toujours le plus mal.
Mon ſuplice eſt de voir un mari petit maître,
Eviter ſon épouſe, & rougir de paroître
Avec elle en public ; quoique charmante enfin ;
Il croiroit déroger s'il lui donnoit la main.
Mon cœur eſt révolté contre des mœurs ſemblables,
Qui d'un lien charmant font des nœuds mépriſables,

Elles bleſſent l'amour & choquent le bon ſens.
Oui, malgré la coutume & les mauvais plaiſans ;
Je veux ſuivre les loix que la raiſon inſpire,
Adorer ma moitié, je veux oſer lui dire.
Mettre toute ma gloire à poſſeder ſon cœur,
De ſa felicité faire tout mon bonheur,
Je veux ſans me laſſer du nœud qui nous aſſemble,
Lui prodiguer mes ſoins à toute heure être en-
ſemble.
Avec elle n'avoir qu'un même apartement,
Et ſous le nom d'époux être toujours amant.

LUCILE.

Un ſemblable projet eſt digne qu'on le louë,
Mais j'y vois un défaut, Monſieur, je vous l'avouë.

LISIDOR.

Quel ?

LUCILE.

C'eſt de n'être beau qu'en ſpéculation,
Il faut pour le remplir trop de perfection.
Et dans le fond du cœur vous le penſez vous-
même.

LISIDOR

Non pour l'executer il ſuffit que l'on s'aime,
Croyez en ma tendreſſe & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainsi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, est véritable ;
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la félicité que goutent chaque jour,
Deux époux occupez d'un mutuel amour.
Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De se voir sans obstacle en la même demeure ?

LUCILE.

Et voila le malheur, on a tout surmonté.
L'amour s'éteint toujours par la facilité.
Les grandes passions naissent des grands obstacles;
Et l'hymen n'a jamais produit de tels miracles.
L'unique & vrai moyen de s'aimer surement,
Est quand on est époux de se voir rarement.
On se doit éviter si tôt qu'on se posséde,
L'ennui gagne autrement, puis la haine succede.

LISIDOR.

Ce que vous dites là pouvez-vous le penser ?
De se voir quand on s'aime, ah peut-on se lasser !
Deux cœurs qui sont d'accord ne craignent que
l'absence.

LUCILE.

Du contraire en hymen on fait l'expérience.
Etre ensemble toujours ! sentez-vous le danger ?

Je bâille en ce moment ſeulement d'y ſonger.
C'eſt pourquoi je m'en tiens au ſiſtême à la mode,
Comme plus agréable & comme plus commode.
Je ne puis m'éléver à ces grands ſentimens,
Malgré votre éloquence & vos raiſonnemens.
Je veux ſuivre les loix que le grand monde inſpire,
Eſtimer mon mari, mais ſans jamais le dire.
Chérir la liberté, la preférer à tout,
Par là du mariage éviter le dégoût...

LISIDOR.

Pardon ſi je vous dis que faite pour l'eſtime,
Et trop ſure d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil ſentiment.
Mais mon amour ſçaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort, j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en ſuis ſur, Madame:
Que vous penſez trop bien pour n'en pas revenir,
Mes ſoins dès que l'hymen aura ſçu nous unir,
Deſſilleront vos yeux d'une erreur ſi fatale,
Vous connoîtrez le prix d'une tendreſſe égale,
Pour mieux vous détromper mon cœur forme le plan,
D'abandonner Paris deux ou trois mois de l'an.
De vivre pour vous ſeul en mon château tranquile,

Et de le préférer au fracas de la Ville:

LUCILE.

Monsieur, c'eſt ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne une invincible horreur;
Dès que j'y mets le pied, je tombe évanoüie....
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
Moi qui ſans l'Opéra, le Bal, la Comedie,
Ne ſçaurois concevoir qu'on puiſſe reſpirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'eſprit coquet, elle oſe me montrer!
Mais je vous donnerai le bal par complaiſance;
Car à vous dire vrai, je n'aime pas la danſe.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la danſe? ah! que me dîtes-
vous?
C'eſt des amuſemens le plus charmant de tous.

LISSIDOR.

Ajoûtez le plus fou.

LUCILE.

C'eſt tant mieux. A votre âge,
Pouvez-vous me tenir un ſemblable langage?
Eſt-il poſſible, ô Ciel! de vivre ſans danſer?
Pour moi, je danſerois huit jours ſans me laſſer.

LISIDOR.

C'eſt votre paſſion, la muſique eſt la mienne;

Mais ſinguliérement j'aime l'Italienne.

LUCILE.

Muſique Italienne ! ah quel gout dépravé !

LISIDOR.

Par tous les vrais ſçavans il ſe voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au ſeul nom de Cantate.
Je penſai l'autre jour mourir d'une ſonate.

LISIDOR.

Oh pour moi ſi j'en meurs, ce ſera de plaiſir,
La muſique, après vous, aura tout mon loiſir.

LUCILE.

La muſique après moi ! la fleurette eſt nouvelle,
Mais c'eſt encor beaucoup d'avoir le pas ſur elle.

LISIDORE.

Je ſuis bien malheureux, chaque mot que je dis !
Madame, a le ſécret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui m'oſez contredire,
A tous mes ſentimens, vous trouvez à redire,
Quoiqu'ils ſoient bien fondez & que vous ayez tort.

LISIDOR.

Les miens ſur la raiſon, ſont appuyez ſi fort....

LUCILE.

Non, Monsieur, non, mon droit l'emporte sur le (votre.

Sc. 5. Act. 1. de la surprise de la haine de Boissy.

PORTRAIT.

C'est une femme qui parle d'un homme qui lui déplaît.

Avant que de s'aimer il faut s'être connu,
D'abord par sa figure, il m'avoit prévenu,
Mais par tous ses discours il m'a bien détrompée;
Ce n'est qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frapée.
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!
Qu'il est de mauvais goût & qu'il a l'esprit faux!
Sous un dehors fardé de fausse positesse,
C'est un pédant qui veut avoir de la finesse.
Gothique en son amour, fade dans ses douceurs;
Qui plaisante aussi mal, qu'il juge des couleurs.
D'autant plus revoltant alors qu'il vous conteste;
Qu'il est opiniâtre avec un air modeste.
Mais ce dont mon esprit est le plus irrité,
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
Donnant son sentiment comme une regle à suivre,
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.

Elle lui parle dans les vers suiv.

Oui, je parle toujours avec sincerité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors sérieux en vous me désespere,

Il eſt l'image au vrai de votre caractere.
Je ne vois rien de pis, car, Monſieur, ſérieux;
Eſt un terme poli, qui veut dire ennuieux.
Je ſuis gaye, & chez vous la joye eſt étrangere;
Elle ne vous ſied pas quoi que vous puiſſiez faire.
Votre maintien, Monſieur, jure avec la gayté,
Votre eſprit de ce trait, eſt encor révolté.
Vous ne ſcauriez ſouffrir la moindre repartie;
Et ſous un air forcé de fauſſe modeſtie,
Vous renfermez chez vous un fond de vanité;
Qui portant à l'excès la ſenſibilité,
Se gendarme d'abord pour peu que l'on la bleſſe;
Elle vous fait tenir ſur vos gardes ſans ceſſe.
Toujours clos & couvert, vous n'oſez vous livrer;
Et lorſque l'on vous parle, il faut ſe meſurer.
Par là votre commerce eſt difficile & triſte,
Au froid qui l'accompagne il n'eſt rien qui réſiſte;
Il inſpire la géne, ôte la liberté,
Et chaſſe le plaiſir de la ſociété.

LISIDOR.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.

Sc. 8. Act. 2. de la ſurpriſe de la haine de Boiſſy.

AVARE.

Avare qui veut ſe marier. Son caractére. Ses propos. C'eſt ici le caractere d'un homme

dont la franchiſe eſt auſſi outrée que l'avarice ; ce qui rend cette Scéne fort plaiſante.

BERNADILLE.

Mais j'apperçois Conſtance : il la faut approcher.
Je ne ſçavois que faire & jallois vous chercher.
Bon jour.

CONSTANCE.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille.
Avec qui vous perdrez la qualité de fille....
Je crois qu'un tel diſcours ne ſçauroit vous déplaire,
Mes ordres ſont donnez pour tout ce qu'il faut faire....

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? il faut qu'un homme veuf . . .

BERNADILLE.

A quoi bon des habits ? le mien eſt preſque neuf.

CONSTANCE.

Il n'eſt pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'eſt mode qui tienne;

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE.

Mais il eſt à la mienne.

Je ne ſuis pas d'avis n'étant pas courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez ayant plus d'une robe,
Des ſottiſes du tems faire une garde robe.

CONSTANCE.

Il ſuffit, mais du moins il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tous pareils, & ce ſeroit je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à préſent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure,
Que depuis quatorze ans ce rabat là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? on eſt mille fois mieux
Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux,
Avec une peruque. . . .

BERNADILLE.

Eſt-il une peruque ;
Qui pût ſi chaudement entretenir ma nucque ?
Voyez ſi ſur ce point je dois être content
Cela tient bien plus chaud & ne coute pas tant.
Chacun dedans ce tems à ſon gré s'accomode,
On ne voit que des foux eſclaves de la mode.
Et j'aime mieux me voir revenu de ces ſoins,
Deux piſtoles de plus & deux perruques moins.
Il faut pour le beſoin avoir quelque reſſource,
Ce qui ſied bien au corps, ſied très mal à la bourſe.
Et je ne veux enfin avoir rien d'affecté,
Qu'un habit bien commode & de la propreté.

CONSTANCE.

C'eſt aſſez. Fera t'on le feſtin chez ma mere ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un feſtin ! pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat,
Je ſouperai chez vous, & porterai mon plat.
Sans façon : c'eſt agir prudemment ce me ſemble,

Et

Et puis dans ma maiſon nous reviendrons enſemble.

CONSTANCE.

Quel eſt cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit ſoit bien fait, & qu'il ſoit baſſiné,
Vous riez, & m'allez encor citer la mode,
A ce que je puis voir, vous daubez ma methode.
Parce qu'il eſt des fous, dont le prodigue amour,
Leur fait d'un ſot éclat ſolemniſer ce jour.
De qui la vanité pour leur bourſe cruelle,
Les charge de rubans, de points & de dentelle;
Qui croiroient ce jour là n'être pas mariez,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête juſqu'aux pieds.
Qui ne refuſent rien aux ſoins qui les tranſportent,
Et qui ſe font de loin montrer tout ce qu'ils portent
Quoi! parce que des ſots ſe piquent, quoi que mal,
Du pompeux apareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux? & quand on ſe marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie?
La raiſon ſur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut ſuivre leur piſte & pour les imiter,
Dépenſant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante,
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Paſſer pour un bon jour ſix mois de mauvais tems?

Je pourrois concevoir une pareille envie ?
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article est réglé,
Ce n'est pas mon avis, qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en êtes le maître ;
Je souscris à tout, mais je vois quelqu'un paroître.

De la femme juge & partie. Sc. 2. Act. 3.

MEME SUJET.

Un vieux avare est exposé à une infinité de tours & de pieges que lui tendent ses collateraux & ses propres domestiques pour avoir part à son héritage. Exemples de cette maxime.

CRISPIN.

Mon maître toujours plein du soin qui l'inquiete,
M'envoye à ton lever zelé collatéral.
Sçavoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme chargé de fluxions, d'années,
Lute depuis long-tems contre les destinées.
Et pare de la mort le trait fatal envain,

Il n'évitera pas celui du Médecin.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce seroit le dernier de sa vie,
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses boüillons de bouche & des postérieurs,
Tu prens soin.

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs,
Aussi sans me taxer d'une vaine science,
J'entens ce métier là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste le beau talent! tu te fais bien payer,
Je croi de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis à son nez des mots assez piquans,
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie,
Il trouve tous les jours dans son fécond cerveau,

Quelque trait d'avarice admirable & nouveau:
Il a pour médecin pris un Apotiquaire,
Pas plus haut que ma jambe & de taille ſommaire:
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu ſa taille il ne payra pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court il ſera de très-longues parties,

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies,
Doivent me raquiter de ſon avare humeur,
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament ?

LISETTE.

Dans peu de tems j'eſpere;
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt très bien eſpérer, jeſpére bien encor,
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau l'ami, tout beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déja ne ſont-ils pas aſſez de concurrens,
Sans t'aller mettre encore au rang des aſpirans?
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Geronte,

Il en a tant & tant que par fois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des niéces, des cousins,
Des arriere cousins remuez de germains.

CRISPIN.

Je suis un peu parent & tiens à la famille,

LISETTE.

Toi.

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille,
Une Bretonne vive & coquette sur tout,
Qu'Eraste que je sers trouvoit fort à son goût.
Je crois comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliez pour les femmes.
Et de Monsieur Geronte il s'en faudra bien peu,
Que par là je ne fusse un arriere neveu.

LISETTE.

Oui da, tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

* Mais raillerie à part nous avons grand besoin,
Qu'à faire un testament Geronte prenne soin.
Si mon maître *primo*, n'est nommé legataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chere.

* Il dit toute cette tirade d'un ton de déclamation comme s'il plaidoit.

Secundo. Quoi qu'il ſoit diablement amoureux ;
Madame Argante avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtament bien ſûr & bien fidele ;
Faſſe le dit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Eraſte nous fait trois cent livres de rente ;
Si nous réuſſiſſons au gré de ſon attente.
Ce don de notre hymen formera les liens,
Ainſi tant de raiſons ſont autant de moyens,
Que j'employe à prouver qu'il eſt très néceſſaire ;
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé Légataire.
Et je conclus enfin, qu'il faut conjointement,
Agir pour arriver au ſuſdit teſtament.

LISETTE.

Comment diable, Criſpin, tu plaides comme un Ange,

CRISPIN.

Je le croi ? mon talent te paroît-il étrange ?
J'ai brillé dans l'étude avec aſſez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur.

LISETTE.

Si l'étude étoit bonne, eh pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déſerter.
Un procureur n'eſt pas un homme fort traitable,
Sur ſa femme il m'a fait des chicanes de diable.

J'ai bataillé ma foi deux ans sans en sortir,
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

ERASTE.

Ah ! te voilà Lisette.
Guéri moi si tu peux du soin qui m'inquiete.
Hé bien mon oncle, est-il en état d'être vû ?

LISETTE.

Ah ! Monsieur, depuis hier il est encor déchu.
J'ai cru que cette nuit étoit sa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais sa paupiere.
Les lettres de répy qu'il prend contre la mort,
Ne lui serviront guére, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah ! Ciel, que dis-tu là ?

LISETTE.

C'est la vérité pure.

ERASTE.

Quelque soit mon espoir, je sens que la nature ;
Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens.
Quand ma femme passa les rives du Cocyte.
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas.

Cependant la nature excitant la tristesse,
Faisoit quelque conflit avecque l'alégresse.
Qui par certains ressorts & mélanges confus,
Combattoient tour à tour & prenoient le dessus.
Ensorte que l'espoir.... la douleur légitime....
L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire en vous accusant vrai,
C'est que tout à la fois j'étois & triste & gay.

Il s'agit dans cette Scene d'un neveu plein d'insolence & d'effronterie qui vient du fond de la province à Paris faire tapage dans la maison de son oncle malade, & qui lui parle avec la derniére grossiereté. Il est vrai que Crispin qui fait ce personage, outre le caractére & sort même du vrai semblable, mais le lecteur étant prévenu qu'il ne fait ainsi l'insolent que pour dégouter Géronte de donner son bien à d'autres neveux qu'à Eraste, passe légérement sur ce défaut, étant d'ailleurs emporté par le plaisir que lui cause cette Scéne.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard.*

Hola quelqu'un, hola.
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante,
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se présente.

Le diable puisse-t-il emporter la maison.

LISETTE.

Eh qui diantre chez nous heurte de la façon,
Que voulez-vous, Monsieur, quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?

A part.

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est lui ma foy.

CRISPIN. *bas.*

Tu ne te trompe pas, ma chere enfant, c'est moi,
Bon, bon jour la fille, on m'a dit par la Ville,
Qu'un Géronte en ce lieu tenoit son domicile,
Pourroit-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN *lui secouant le bras.*

Parbleu j'en suis bien aise. Ah! Monsieur touchez-là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte,
Touchez-la de rechef, le plaisir me transporte.
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut-être,
Je vois quevous avez peine à me reconnoître.

Met traits vous ſont nouveaux, ſçavez-vous bien pourquoi,
C'eſt que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon Pere, Alexandre Choupille,
Gentilhomme Normand prit pour femme une fille,
Qui fut à ce qu'on dit votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence,
Mais un ami ſenſé lui dit en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encore aſſez l'ordre des tems.
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inoüie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la Chronologie.

GERONTE.

A la Chronologie!

LISETTE.

Une femme en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle à concevoir ſi prompte,

Qu'à tout conſidérer, quelque fois j'en ai honte.
En me mettant au jour ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Aprenez, mon neveu, ſi par hazard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot au diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage & nul ne lui peut reprocher,
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le croi, cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en ſoit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde, ou trop tôt ou trop tard,
Je ſuis votre neveu quoi qu'en diſe l'envie,
De plus votre héritier venant de Normandie.
Exprès pour recueillir votre ſucceſſion.

GERONTE.

C'eſt fort bien fait, & je loue aſſez l'intention,
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre ?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle ſoyez ſûr que je ne partirai,
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré.

Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE.

Vous avez un neveu, Monſieur ne vous déplaiſe;
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GERONTE.

A te dire le vrai j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé de l'humeur dont vous êtes
Que la ſucceſſion ſera des plus complettes.
Que je vais manier de l'or à pleine main,
Car vous êtes dit-on, un avare, un vilain.
Je ſçai que pour un ſol d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez feſſer dans la place publique.
Vous avez dit-on, même acquis en plus d'un lieu,
Le titre d'uſurier & de feſſe mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous mon neveu, qui tenez ce langage;
Que ſi de mes deux bras j'avois encor l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oui, vous, & dans l'inſtant ſortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foy.
Je vous trouve plaiſant de parler de la ſorte.

C'eſt à vous de ſortir & de paſſer la porte.
La maiſon m'appartient, ce que je puis ſouffrir,
C'eſt de vous y laiſſer encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah Ciel ! quel garnement !

GERONTE.

Où ſuis je ?

CRISPIN.

Allons ma mie.
Au bel appartement, méne-moi, je te prie,
Eſt-il voiſin du tien ? je te trouve à mon gré,
Et nous pourons la nuit converſer de plein pié.
Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,
Nous fourniſſe à plein brocs une liqueur aiſée.
Fais main baſſe ſur tout, le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os.
Mon oncle, pour ce ſoir il me faut, je vous prie,
Cent Louis neufs comptans en avance d'hoirie,
Sinon demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maiſon.

GERONTE.

Grand Dieu ! vit-on jamais inſolence ſemblable !

LISETTE.

Ce n'eſt pas un neveu, Monſieur, mais c'eſt un
diable.
Pour le faire ſortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'eſt à tort qu'avec tant de hauteur,
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie,
En repos laiſſez-moi finir ma triſte vie.
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord; mais quand viendra ce jour?

GERONTE.

A chaque pas,
L'impitoiable mort s'obſtine à me pourſuivre.
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix, mais après ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu,
Je vous fais enterrer mort ou vif, je vous laiſſe,
Mon oncle encore un coup tenez votre promeſſe,
Ou je tiendrai la mienne.

Légat. univ. de Regnard.

AUTRE EXEMPLE.

Criſpin en veuve. Caractére d'une Provinciale, & en même tems plaideuſe & qui fait encore la précieuſe & la minaudiere.

Permettez s'il vous plaît que cet embraſſement,
Vous témoigne la joye & mon raviſſement.

Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore auſſi cent fois plus que moi-même.

LISETTE *bas à Eraſte.*

Monſieur, c'eſt-là Criſpin.

GERONTE.

C'eſt lui, je le ſçai bien.
Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Il croit que c'eſt véritablement une niéce à lui, ce qui rend toute cette Scene fort plaiſante, mais on avoit apoſté cette niéce prétendue pour dégouter Geronte de laiſſer ſes biens à d'autres Collatéraux qu'Eraſte, voila pourquoi cette niéce ainſi que le neveu prétendu, viennent plutôt l'inſulter que lui faire une viſite.

Elle a de la douceur & de la politeſſe,
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN.

Ne bougez s'il vous plaît, le reſpect m'interdit
Un fauteuil près mon oncle, un tabouret ſuffit.

GERONTE.

Je ſuis aſſez content déjà de la parente,

ERASTE.

Elle ſcait vraiment vivre & ſa taille eſt charmante,

CRISPIN.

Fi donc, vous vous moquez, je ſuis à faire peur,

Je n'avois autrefois que cela de groſſeur.
Mais vous ſçavez l'effet d'un ſecond mariage,
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille, & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encor pour fille aſſûrément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une aſſez triſte épreuve,
A vingt ans mon mari me laiſſa mere & veuve.
Vous vous doutez aſſez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on eſt, ayant quelques appas.
On auroit pu trouver à convoler de reſte,
Mais du pauvre défunt la mémoire funeſte,
M'oblige à dévorer en ſecret mes ennuis,
J'ai de bien facheux jours & de plus dures nuits.
Mais d'un veuvage affreux les triſtes inſomnies,
Ne m'arracheront point de noires perfidies.
Et je veux chez les morts emporter ſi je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ſes premiers feux.

ERASTE.

On ne pouſſa jamais plus loin la foi promiſe,
Voilà des ſentimens dignes d'une Artémiſe.

GERONTE.

Votre époux vous laiſſant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laiſſé je crois beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf, mais le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après ? voyez quelle fidélité ?
On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE.

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine.

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet,
De plus certains procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four bannal, scis en mon territoire,
Je propose d'abord un bon déclinatoire.
On passe outre, je forme empêchement formel,
Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cause est au Bailliage ainsi revendiquée,
On plaide & je me trouve enfin interloquée.

LISETTE.

Interloquée ! ah ! ciel, quel affront est-ce là ?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât.
Une femme d'honneur se voir interloquée.

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?
C'est un mot de Barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira.
Mais Juge de ſes jours ne m'interloquera.
Le mot eſt immodeſte & le terme m'en choque ;
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle eſt folle & ſouvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas ſi bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'améne,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Maine.
Ayant appris, Monſieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un recit de vous & que je crois,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joueur....

ERASTE.

Comment donc ? quel caprice ?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honeteté ſouffre & la pudeur gémit.

GERONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plaît que ce diſcours s'adreſſe.

CRISPIN.

Oui mon oncle, à vous-même, a t'il rien qui vous bleſſe ?

Puiſqu'il eſt copié d'après la vérité.

GERONTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté.
Que depuis très-long-tems avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déjà pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi? juſte Ciel! voyez les médiſans.
De quoi ſe mêlent-ils? eſt-ce là leur affaire?

GERONTE.

Je ne ſçai qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainſi ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens.
Et pour vous empêcher dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même.
Nous avons réſolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire?

LISETTE.

Ah Ciel! quel famille!

CRISPIN.

Nous ſçavons votre vie avecque cette fille.
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis,

De faire un mariage un jour *in extremis.*

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie,
D'y remettre le pied, il ne vous prenne envie.
Sortez d'ici vous dis-je, & sans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment ? battre une veuve & la violenter,
Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assassine !

GERONTE.

Voilà je vous l'avoue une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphémer,
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer ? Monsieur.

CRISPIN.

Ne faites point la fiere.
On peut aussi vous mettre à la salpetriere.

LISETTE.

A la salpetriere ?

CRISPIN.

Oui ma mie, & sans bruit,
De vos déportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut déveloper le fond de ce mystere,
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire.

CRISPIN.

Un Commiſſaire, à moi! ſuis-je donc, s'il vous
plaît,
Gibier à Commiſſaire?

ERASTE.

On verra ce que c'eſt.
Et dans peu nous ſçaurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainſi leur faire inſulte.
Vous mon'oncle, rentrez dans votre apartement,
Je vous rendrai raiſon de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour ci ſera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miſerable, tu mets un oncle à l'agonie.
La mauvaiſe famille & du Maine & de Caën!
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

Leg. univ.

MEME CARACTERE.

Un vieux avare eſt toujours le même: il ſe plaint juſqu'aux remédes néceſſaires dans ſa derniere maladie. Propos d'un vieux avare qui s'eſt mis dans la tête de ſe remarier.

GERONTE *qui arrive.*

Ah! bon jour mon neveu.

ERASTE.

Jeſuis en vérité
Charmé de vous revoir en meilleur ſanté.
De grace aſſeyez-vous, ote donc cette chaiſe,
Mon oncle en ce fauteuil ſera plus à ſon aiſe.
Vous voilà beaucoup mieux, nous pouvons l'eſpérer,
Il faut préſentement ſonger à réparer,
Les déſordres qu'à pu cauſer la maladie,
Vous faire déſormais un régime de vie.
Prendre de bons bouillons de ſurs confortatifs,
Nettoier l'eſtomac par de bons purgatifs.
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GERONTE.

Oui, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes.
Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,
Que puiſqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de ſeringue ont pris des airs ſi rogues,
Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achéte leurs drogues.
Qui pourroit s'en paſſer & mourir tout d'un coup,
De ſon vivant ſans doute épagneroit beaucoup.
Je veux mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires,
Et qu'on aille au plutôt me chercher deux Notaires....

Quoique déja je ſois atteint & convaincu,
Par les maux que je ſens d'avoir long-tems vécu.
Quoiqu'un ſable brûlant cauſe ma nephretique,
Que j'endure les maux d'un acre ſciatique.
Qui malgré le bâton que je porte en tous lieux,
Fait ſouvent qu'en marchant je diſſimule un peu.
Je ſuis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens ſe tromper à ma mine.

LISETTE.

Il eſt de certains jours de barbe ou ſur ma foi,
Vous ne paroiſſez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Eſt-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bien dans cette fille.
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un promt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante.

ERASTE.

Oui, dans ſes procédés elle eſt toute charmante.

GERONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh! la connois-tu?

ERASTE.

Fort.

C'eſt une fille ſage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouſer.

ERASTE.

Vous mon oncle ?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai je vous l'avoue une allégreſſe extrême.
Vous ne pouvez mieux faire & j'en ſuis très content,
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi ! vous vieux & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, aſmatique, hidropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la nôce au tombeau ?

GERONTE.

Je ſçai ce qu'il me faut, apprenez je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie.
Je prens une compagne & de qui tous les jours,
Je pourrai dans mes maux tirer de grands ſecours.
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte,
D'héritiers qui toujours veille & dort a ma porte?

Des

Des gens qui furetant les clefs du coffre fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire à ſon devoir fidéle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zéle.
Et de ſon chaſte amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit, ...
J'ai déjà ſur ce point la parole donnée,
Le ſort en eſt jetté ſuivons ma deſtinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coutât peu d'argent & qui parut nouveau.

ERASTE.

Repoſez-vous ſur moi du ſoin de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on aprête.
J'ordonne ſur ce point bien mieux qu'un Medecin.

GERONTE.

Ne vas pas m'embarquer dans un ſi grand feſtin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec ſoin répandue,
Puiſſe nous raquiter de votre triſte vue.
Il faut entendre auſſi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danſer les cotillons.

GERONTE.

Je valois dans mon tems mon prix tout comme un autre;

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

Sc. 4. Act. 2. Legat. univ.

AUTEURS.

Auteurs. Souvent une ſimple production d'eſprit ; un ouvrage dont une infinité de gens ſeroient capables enyvre certains Auteurs au point de s'imaginer que l'Etat devroit les récompenſer de leurs travaux & les préferer à ceux qui expoſent leur vie au ſervice du Prince.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour,
Et ſon malheur eſt grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux eſprits vous déclamiez contre elle.
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle.
Que font-ils pour l'Etat, vos habiles Héros,
Qui ſe plaignent ſans ceſſe avec tous leurs grands mots ?
Queſt-ce que leurs écrits lui rendent de ſervice ?
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice ?
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons.

Leur ſçavoir à la France eſt beaucoup neceſſaire,
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire!
Il ſemble à trois gredins dans leur petit cerveau
Que pour être imprimés & réliés en veau
Les voilà dans l'état d'importantes perſonnes;
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des Couronnes,
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions
Ils doivent voir chez eux voler les penſions,
Que ſur eux l'Univers a la vue attachée
Que par tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux;
Et tous les vieux fatras qui trainent dans les livres.
Gens qui de leur ſçavoir paroiſſent toujours yvres
Pour s'être barbouillés de Grec & de Latin,
Et s'être bien remplis d'un ténébreux butin.

Sc. 3. Act. 4. Femmes ſçavantes

BOURGEOISES

Faiſant les femmes de condition. Sortir de ſa condition par ſes airs & ſon langage eſt un ridicule parfait.

TOINON *ſuivante.*

Ah c'eſt vous?

MARIANE *fille cadete d'un Bourgeois.*

Avec toi j'ai cru voir l'Eſpérance.

TOINON

Lui-même : il s'eſt dit-il exercé d'importance.
Pour bien jouer ſon rolle il ne lui manque rien ;
Son train de Comte eſt prêt.

MARIANE.

Ah ! Toinon, je crains bien.....

TOINON.

Tout ira comme il faut, je répons de l'affaire.

MARIANE.

Ma Mere.....

TOINON.

A dire vrai, c'eſt une étrange Mere.
Votre ſœur qui vous hait la poſſede ſi bien,
Qu'il faut ou la tromper ou ne s'attendre à rien.
Elle ne voit, n'entend & n'agit que par elle.

MARIANE.

Toinon, c'eſt ſon aînée, & puis ma ſœur eſt belle.
Sa beauté, tu le ſçais, a des charmes ſi doux...

TOINON.

Belle tant qu'on voudra, l'eſt-elle plus que vous ?
Qu'elle ait l'œil mieux fendu, la bouche plus petite ;

Ma foi, quand c'eſt là tout, je dis fi du mérite.
Avecque ſes grands airs méſurés au compas
Qui lui font regarder les gens de haut en bas,
Elle en attrappe bien !

MARIANE.

Que veux-tu ?

TOINON.

Qu'elle eſt ſotte !
Tout le monde s'en rit.

MARIANE.

Chacun a ſa marote.
Tous les airs de grandeur que tu veux condamner,
Ma mere qui les prend a ſçu les lui donner.

TOINON.

Elle a bien réuſſi d'en faire ſon idole,
Par ſes leçons d'orgueil elle a fait une folle,
Qui ſe perdant de vue à ſe trop élever,
S'eſt miſe hors d'état de ſe plus retrouver.
C'eſt un grand bien pour vous qu'on vous ait négligée,
Dans la même folie on vous auroit plongée,
Au lieu que l'évitant comme vous avez pu,
Votre heureux naturel ne s'eſt point corrompu,
Vous êtes douce, honnête, engageante & civile.
Grand attrait pour les cœurs, par là tout eſt facile,

Vous le voyez, Lisandre est si charmé de vous ;
Qu'il fait tous ses souhaits de se voir votre époux ;
Votre air fin & modeste, a fait cette conquête.

MARIANE.

Je ne sçai quel bonheur la fortune m'aprête ;
Mais n'admires-tu point ce que fait le hazard ?
Pour contenter ma sœur, on me tient à l'écart :
Tandis qu'elle se fait une cour éclatante,
On veut que tous les jours j'aille chez une Tante.
Lisandre est son ami, je le vois, je lui plais,
Il me parle, il se rend à mes foibles attraits :
Toinon qu'en penses-tu ? c'est tout de bon qu'il m'aime.

TOINON.

Si son cœur est touché, le vôtre l'est de même.

MARIANE.

D'autres cœurs que le mien de son amour flattés. . . . .

TOINON.

Je le confesse, il a cent bonnes qualités,
Généreux, obligeant ; mais la plus importante,
C'est ce qu'on trouve peu, dix mille écus de rente.
Un si gros revenu rend l'esprit bien content.

MARIANE.

Quand il en auroit moins, je l'aimerois autant

Ma Tante de l'affaire ayant pris la conduite,
De ſon bien avec lui, malgré moi s'eſt inſtruite.
La bonté de ſon cœur, ſon air doux, gracieux..

TOINON.

Quoique cela ſoit beau, l'argent vaut encor mieux,
Ce grand train, ce caroſſe où déja je m'enfonce.....
Je prétens être à vous, au moins je vous l'annonce.;
Peut-être vous aurez quelque brave Ecuyer
Avec qui quelque jour je puis me marier,
Vous mettant à votre aiſe, il faut que je m'en ſente.

MARIANE.

Tu m'aimes, c'eſt aſſez, je ſuis reconnoiſſante;
Mais Toinon je crains....

TOINON.

Quoi?

MARIANE.

Tu riras de ma peur.
Il faut pour s'introduire en conter à ma ſœur,
Ainſi Liſandre a feint de ſoupirer pour elle,
Il lui dit des douceurs, cependant elle eſt belle,
A ſes airs de hauteur il peut s'accoutumer;
Si la voyant ſouvent il venoit à l'aimer?

TOINON.

A l'aimer ! Vous voyez qu'afin de lui déplaire
Auprès d'elle d'un ſot il prend le caractere....
Laiſſez faire, on recueille après qu'on a ſemé.
Aujourd'hui l'Eſperance en Comte transformé
Pour ſervir votre amour s'eſt chargé de paroître,
C'eſt un valet habile & zélé pour ſon maître :
Il a dequoi flatter un cœnr altier & vain.
Liſandre l'a pourvû d'un magnifique train....
Des Laquais bien taillés, la livrée admirable.,

MARIANE.

Quand on aime, on eſt de tout capable,

TOINON.

Votre ſœur cheriſſant les Amans à fracas.
Ce faux Comte, je crois, ne lui déplaira pas.

Bourgeoiſes de qualité de Hauteroche.

MEME CARACTERE.

C'eſt toujours le critique d'une Bourgeoiſe qui veut faire la femme de Condition.

Cette Scene ſe paſſe après la viſite de l'Eſperance valet de Liſandre déguiſé en faux Comte, & après qu'il en a impoſé par de grands airs à Angelique ſœur de Mariane.

OLIMPE *Bourgeoiſe faiſant la femme de qualité. Elle parle à ſon mari.*

En vérité, Monſieur, il faut que je vous gronde,
Vous dites contre vous certaines pauvretés
Qui me faiſant rougir....

ANSELME.

Je dis des vérités
Et ne vous comprens point avec vos ſots contes.

OLIMPE.

Il eſt bon, ce me ſemble, étant avec des Comtes.....

ANSELME.

Non ; chaque choſe doit paroître ce qu'elle eſt,
Vos Comtes, vos Marquis, tout cela me déplaît,
Angelique ſe perd vous prenant pour modele,
Vos leçons de grandeur lui tournent la cervelle ;
Mais une bonne fois écoutez bien cela,
Ma femme.

OLIMPE.

Le beau nom que vous me donnez là !

ANSELME.

Comment vous appeller ? N'êtes-vous pas ma femme ?

OLIMPE.

Je vous nomme Monſieur, appellez-moi Madame.
Ma femme eſt ſi bourgeois.

ANSELME.

Que diable sommes-nous ?
Voilà l'entêtement qui produit tant de fous,
Chacun de qualité se pique, ose y prétendre.

OLIMPE.

On soutient ce qu'on est, pourquoi vouloir descendre ?

ANSELME.

Mais mon pere par vous dans les nobles rangé
Qu'étoit-il ? que Marchand.

OLIMPE.

Il avoit dérogé,
On vous l'a dit cent fois, vous êtes Gentilhomme.

TOINON.

Oh ! vous l'êtes, Monsieur,

ANSELME.

Crains que je ne t'assomme,
Maraude, qui lui vas sottement applaudir
Sur la démangeaison qu'elle a de s'agrandir.

OLIMPE.

Puisque pour Gentilhomme on peut vous reconnoître. . . .

ANSELME.

Non, je ne le suis point & ne le veux pas être ;
Mais quand je le serois, comme beaucoup s'en faut,

Je vous prie, à quel droit le portez-vous si haut?
Fille d'un Procureur.

OLIMPE *en colere.*

D'un Procureur!

TOINON.

Madame.
Hé! ne voyez-vous pas que....

OLIMPE.

Merci de mon ame.
Il doit apprehender de me pousser à bout.

ANSELME.

En quoi vous fais-je tort?

OLIMPE.

En tout, Monsieur, en tout.

ANSELME.

Comment, Monsieur Trigaud n'étoit pas votre pere?

OLIMPE.

Non.

ANSELME.

Que me faites-vous penser de votre mere?

OLIMPE.

Oh vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Son honneur.

OLIMPE.

Son honneur ira comme il pourra.

Un pere Procureur me blesse, m'assassine,
Je ne puis avoüer une telle origine.
Envers & contre tous j'en maintiendrai l'erreur,
Et je ne serai point fille de Procureur.

TOINON.

Oh, Madame a raison, ses airs....

ANSELME.

Tais toi.

TOINON.

Peut-elle,
Avoir une fierté si louable, si belle.
A moins qu'un pere noble....

ANSELME.

A ce conte il faudroit,
Qu'avec moi sa vertu n'eût pas marché bien droit.
Angélique son singe, ainsi qu'elle trop fiere....

OLIMPE.

Eh bien?

ANSELME

Ne me ressemble en aucune maniere.
Puisqu'elle a des hauteurs qui ne sont pas de moi,
Elle n'est pas ma fille.

OLIMPE.

Elle ne l'est pas? quoi....

TOINON.

Vous allez vous fâcher.

OLIMPE.

Je ſuis honnête femme.

TOINON.

Sans doute.

OLIMPE.

Qu'il le diſe autrement?

TOINON.

Eh Madame!

ANSELME.

Quel eſprit!

OLIMPE.

L'honneur eſt mon plus ſenſible endroit.

TOINON *à Anſelme.*

Vous avez tort. Faut-il dire ce que l'on croit?

OLIMPE.

Il me ſoupçonnera? moi qui ſur la ſageſſe,
Pourrois ſans craindre rien tenir tête à Lucrece.
Moi qui ſur la réſerve. . . . .

TOINON.

On le connoît aſſez,
Allez, le mal n'eſt pas ſi grand que vous penſez.
Sur votre honneur enfin, aucun mortel ne gloſe,
Et quand ſur la conduite on diroit quelque choſe.
Du moins il eſt d'un goût plus haut & plus exquis,
D'aſſembler comme vous les Comtes, les Marquis.
Au hazard, qu'il en coute un peu pour l'aſſemblage,

Que de s'encanailler & paroître trop ſage.

OLIMPE.

M'encanailler ! jamais.

ANSELME.

Il faut vous excuſer,
Quand ſur votre nobleſſe on vous entend jaſer:
Car la tête vous tourne.

OLIMPE.

Outragez-moi, courage.
Allons, continuez; eſt-il d'un homme ſage. ..

ANSELME *s'en allant.*

Vous perdez le bon ſens.

TOINON.

Il nous quitte.

OLIMPE.

Suis-moi.
Il faut qu'il ſe démente, ou qu'il diſe pourquoi.

Bourgeoiſes de qualité de Hautcroche.

BRUTAL.

Brutal. Dire toujours la vérité en face, & ce qu'on penſe des gens eſt une groſſiereté choquante & dangereuſe.

ANSELME.

Ma fille, ſaluez Geraſte votre époux.

C'eſt en lui que je mets l'eſpoir de ma famille.
Monſieur vous la voyez.

GERASTE.

Quoi ! c'eſt là votre fille ?

ANSELME.

Oui, c'eſt-elle Monſieur.

GERASTE.

Où diable a-t'elle pris
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont ſurpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de ſa mere.

GERASTE.

On ne diroit jamais que vous fuſſiez ſon pere.
Car, à n'en point mentir, je vois peu que ſes traits
Approchent de votre air ni de loin ni de près.
Que ſon teint a d'éclat, ce n'eſt que lys & roſes,
N'eſt-elle point fardée ?

ANSELME.

Ah ! c'eſt lui faire tort,
Elle eſt ſans aucun fard.

GERASTE.

Je ſuis comme la mort,
Ces femmes qui voulant avoir un teint d'albâtre,
Maſquent le naturel d'un viſage de plâtre.
Ah le méchant ragout ! aimez-vous cela ?

ANSELME.

Non.

GERASTE.

Je m'en vais lui parler si vous le trouvez bon.
Vous pouvez tout ici, là, ma fille....

GERASTE.

Madame.
Puisque dans peu l'hymen vous doit rendre ma femme,
Je veux donc entre nous bannir le sérieux,
Je ne devrois ici parler que de vos yeux.
De soupirs & d'ardeur, d'amour & de tendresse.
Mais de ces sots amans, c'est la commune adresse.
Comme j'agis beaucoup, je parle aussi fort peu,
Et sçai d'autre moyen de vous prouver mon feu.

FLORENCE *suivante.*

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il est incomparable.

ANSELME.

Il est assez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.
Monsieur a l'humeur franche, il est sans compliment,
Et sans rien déguiser il dit son sentiment.

GERASTE.

Mon humeur, je l'avoüe, eſt très-particuliere,
Je ne ſçai point flatter & ſuis homme ſincere.
Trahir ſes ſentimens eſt une lâcheté,
Je ne puis rien ſouffrir contre la vérité.
Ne vous étonnez pas de me voir de la ſorte,
Je ne ſuis point un fou, qui de rubans s'eſcorte.
Qui charge de galans la manche d'un pourpoint '
Pour moi j'aime un habit qui ne me gêne point,

LUCRECE.

En habit, en amour, chacun a ſa méthode,

GERASTE.

Vous avez de l'eſprit & vous êtes commode.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous
bien ?
Dites.

LUCRECE.

En vérité, Monſieur, je n'en ſçai rien.

ANSELME.

Elle eut vingt trois ans à la Saint Jean derniére.

GERASTE.

La fille à mon avis, n'eſt pas fort printaniere.
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la ſanté,
Aurez-vous des enfans en grande quantité ?
Parlez.

ANSELME.

Sur ce ſujet quelle réponſe faire ?

GERASTE.

Elle peut ſe régler ſur ſa défunte mere.

ANSELME.

Le Ciel en dix-huit ans m'en donna vingt & deux.

GERASTE.

Morbleu! je n'aime point un tel préſent des Cieux.
La quantité d'enfans met l'eſprit à la gêne,
C'eſt un rare tréſor qu'une femme brehaine.
Et quand par un bonheur on la rencontre ainſi,
Que celui qui l'épouſe eſt exempt de ſouci!
Mais alors quon a pris femme un peu trop féconde,
On doit comme un reclus ſe retirer du monde.
Vivre en homme réglé, retrancher ſes plaiſirs,
Ménager ſa dépenſe & borner ſes deſirs.
Et c'eſt ce que je crains beaucoup plus que la peſte.

ANSELME.

Mais d'un nombre ſi grand elle ſeule me reſte.
Pourquoi ſe chagriner & ſe mettre en courroux,
Le Ciel pourra répandre un tel bonheur ſur vous.

GERASTE.

S'il faut s'en raporter à Madame nature,
Je puis bien me flatter d'une telle avanture.
Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus
ſains,

Et l'on tient fort ſouvent de Meſſieurs ſes germains.

ANSELME.

Mais, Monſieur, dites-moi, ma fille vous plaît-elle ?

GERASTE.

Oui, mais je ne ſçai quoi lui broüille la cervelle.
Je vois qu'elle eſt chagrine & rêve inceſſament,
J'ai lieu de préſumer que c'eſt pour quelque amant

ANSELME.

Monſieur, ſur ce ſujet n'ayez aucun caprice,
Car ma fille en amour eſt tout à fait novice.
Elle n'aima jamais.

GERASTE.

Eh bien donc dès demain,
Il faut que ſans façon nous nous donnions la main.
Je ſuis impatient de la voir mon épouſe,
Mais à vous dire vrai j'ai l'ame un peu jalouſe.
Lucrece, au moins ſçachez que je hais l'entretien,
De Meſſieurs les blondins, ces grands diſeurs de rien.
Ces muguets ajuſtez, aiguillons des coquettes,
Conteurs de ſots diſcours que l'on nomme fleurettes.
L'entretien de ces gens eſt toujours dangereux,
Et ſouvent la vertu ſe corrompt avec eux.

LUCRECE.

Je crains peu ces Messieurs.

GERASTE.

Et pour moi je les crains ;
Ils pourroient me causer mille & mille chagrins.

Florence rit.

Et quoi ! vous riez donc.

ANSELME.

C'est une impertinente,
Excusez-la, Monsieur.

GERASTE.

Est-ce votre servante ?

ANSELME.

Oui.

GERASTE.

Si je ne me trompe, elle a le minois fin.
Et porte la façon d'un esprit fort malin.
Elle a bien l'encolure en faisant la rieuse,
De conduire à la fin une intrigue amoureuse.
Et la mine sur-tout de glisser le poulet,
Et de faire un bon tour avec quelque valet.
Mais entrons au logis.

De l'amant qui ne flatte point. De Hauteroche.

CAPRICIEUX.

Son portrait.

JACINTE *Suivante.*

Depuis près de vingt ans que pour votre bonheur
Albert vous mit au monde, ou qu'il s'en fit honneur,
N'avez-vous pas encor appris tout à votre aiſe
Que c'eſt aſſez de voir qu'une choſe lui plaiſe
Pour gager à coup ſur qu'il ne la fera pas?
Ne connoiſſez-vous plus ſon eſprit haut & bas?
Sans ceſſe poſſedé de nouvelles penſées,
Qui ſont au même inſtant par d'autres effacées,
En moins d'un tour de main paſſant du blanc au noir,
Le matin raiſonnable, impertinent le ſoir,
Tantôt faiſant le foû, tantôt le politique,
Aujourd'hui querelleur & demain pacifique,
Sans raiſon ſatisfait, ſans ſujet irrité,
Contrariant, bourru, chimérique éventé,
Homme dont la cervelle inceſſamment voltige;
Enfin perſecuté d'un éternel vertige,
Combien d'états divers ſi les gens en ſont crus
Depuis qu'on les connoît n'a-t-il pas parcourus?
Campagnard, citadin, voyageur, ſolitaire,

Courrisan, Financier, Magiſtrat, Mouſquetaire;
Enfin que vous dirai-je, il m'a vingt-fois ſemblé
Aux combats différens de ſon cerveau troublé
De voir un bataillon d'ames de toute eſpece
Qui mutuellement voulant ſe faire piece
Se chamaillent ſans ceſſe & le jour & la nuit,
Et dont l'une défait ce que l'autre a conſtruit.

HORTENSE.

Tu me le dépeins là d'une étrange figure;
Il eſt homme d'eſprit cependant.

JACINTE.

Choſe ſure.
Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit:
Chacun pour être fou n'a pas aſſez d'eſprit.
Tout bien examiné, les plus grands perſonnages
Ne ſont pas, croyez moi, quelquefois les plus ſages;
Des gens d'eſprit ſouvent la folie eſt le lot,
Et parfois la ſageſſe eſt la vertu d'un ſot.

Sc. 2. Act. 1. du Capricieux de Rouſſeau.



CAPRICIEUX.

Ses boutades. Dans la mauvaise humeur où est Albert de ce que son carrosse a été accroché dans Paris par une voiture & qu'il a versé, il prend le parti sur cette seule raison de se retirer à la Campagne, & d'y confiner sa famille.

ALBERT.

Maugrebleu du voyage, & peste soit l'amour;
Ah c'est vous. * Que les fievres quartaines
(Puissent serrer Pamphile & son chien de) cennes.

LUCILE.

Quel sujet.....

ALBERT.

J'ai failli de me rompre le cou.

HORTENSE.

Vous, mon Pere, & comment?

ALBERT.

En cherchant ce vieux fou.
Comme nous étions prêts de sortir de la Ville,

* *Il apperçoit Lucile fille de Pamphile : on lui avoit fait croire que Pamphile étoit à Vincennes.*

Mon benet de Cocher voulant faire l'habile
A de trois coups de fouet appliqués brusquement
De mes chevaux tardifs hâté le mouvement.
Deux traîtres de Rouliers venoient bride abbatue,
Frisant également les côtés de la rue ;
Et mon double Coquin se lançant au milieu
A rencontré si juste & l'un & l'autre essieu,
Qu'ils ont en s'accrochant emmené mes deux roues,
Et laissé mon carosse au beau milieu des boues.

ALBERT.

L'accident. . . .Ah parbleu, je n'y serai plus pris :
Et si passé demain l'on me trouve à Paris . . .

HORTENSE.

Quoi ! vous quittez Paris ?

ALBERT.

Oui, c'est chose conclue.
Tout me déplaît ici, tout me choque la vue.
Je vais à la Campagne établir mon séjour,
Et demain je décampe à la pointe du jour.
Il faut être morbleu, bien fat, bien imbecille
Pour vouloir habiter une maudite Ville,
Où les dangers par tout vous suivent à foison,
Où sans compter tous ceux qu'on court dans sa maison.

Le

Le bruit, le mauvais air, l'ennui, les maladies,
La chute des planchers, le vol, les incendies;
Vous n'ofez pas fortir, faire un pas fans trembler.
Sans rifquer qu'un bandit vous vienne quereller,
Qu'une tuile en tombant vous faffe plaie ou boffe;
Ou qu'un maudit Roulier brife votre caroffe,
C'en eft fait, j'y renonce, & j'ai lieu de cherir
Le péril fortuné que je viens de courir,
Qui m'infpirant l'ennui d'une vie inquiete
A fait naître en mon cœur l'amour de la retraite.

HORTENSE.

Loin de blâmer en vous les juftes mouvemens,
Nous avons toutes deux les mêmes fentimens;
Et le choix d'un féjour tranquile & folitaire,
Eft la feule faveur qui nous puiffe être chère.

ALBERT..

Comment la folitude?

HORTENSE.

Eft mon plus doux objet.

ALBERT.

Eft il poffible? Et vous?

LUCILE.

C'eft le choix que j'ai fait.

ALBERT.

Parbleu, je vous en loue & je fuis ravi d'aife

De voir que comme à moi, ce parti là vous plaiſe.
En effet, c'eſt le ſeul à regarder de près
Qui puiſſe convenir à des eſprits bien faits.
On n'a pas devant ſoi quand on renonce au monde
Mille fâcheux objets dont par tout il abonde.
On ne voit point un fat de valet eſcorté
Du mérite indigent morguer la pauvreté,
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune
Lâchement proſternée aux pieds de la fortune
Rendre au vice en faveur un hommage effronté,
Et vendre au plus offrant la libre vérité;
En un mot, loin d'ici, je veux finir ma vie,
Et je vous ſçai bon gré d'avoir la même envie.
Pamphile doit ce ſoir venir ici, je croi,
Et je veux l'enroller pour venir avec moi.

LUCILE.

De grace obtenez-en l'aveu que je deſire,
Qu'il approuve le choix du Couvent où j'aſpire.

ALBERT.

Du Couvent?

LUCILE.

Oui, c'eſt là notre ſoin le plus doux,
Et ce que toutes deux nous eſperons de vous.

ALBERT.

Quoi ! l'amour du Couvent eſt donc l'unique cauſe.....

LUCILE.

Sans doute : comment donc entendez-vous la choſe ?

ALBERT.

J'entens que nous ſerons mariés cette nuit :
Que demain du matin nous partirons ſans bruit ;
Et que tous quatre unis dans une paix profonde,
Nous irons oublier tout le reſte du monde.

LUCILE.

A ce que je puis voir nous nous entendons mal.

HORTENSE.

Oui, mon Pere, & l'hymen eſt un lien fatal ;
Un joug qui changeroit en maux inſupportables
Nos plaiſirs les plus doux & les plus ſouhaitables.

ALBERT.

Comment donc ? quel myſtere.... hom, je vois ce que c'eſt :
Notre hymen vous chagrine à ce qu'il me paroît.
Le prétexte du Cloître eſt un trait de prudence
Pour attraper du tems & flatter l'Eſpérance,
Vous de Valere, & vous de quelque autre blondin,

Et moi, vous me prenez pour un bon Paladin;
Pour un homme à donner dans tout ce qu'on
propose.
Mais nous verrons tantôt quel tour prendra la
chose.
Pour Valere, je veux être pétrifié.
Si jamais moi vivant, il met ici le pié;
Et pour lui retrancher tout sujet d'espérance
Je lui veux dès ce soir prononcer sa sentence.

HORTENSE

Hélas! vous flatez là mon plus solide espoir,
Sauvez-moi pour jamais du péril de le voir.

ALBERT.

Oh de ce côté là, vous serez bien servie,
Et si pour le Couvent vous avez tant d'envie,
Vous pouvez toutes deux compter qu'en nous
suivant,
Vous vivrez comme on fait au plus rude Couvent.
Nous irons sans former de courses incertaines,
Quelque part dans l'Auvergne, ou bien dans les
Cévennes.
Tranquiles vous vivrez en ces lieux écartés,
Dans le mépris du monde & de ses vanités.
Vous passerez ainsi toute l'année entiere,
Les jours dans le travail, les nuits dans la
priere.

Et comme en cet état les tribulations,
Du mérite parfait ſont les occaſions.
Nous vous en donnerons tant, de toute maniere.
Que vos vœux y pourront trouver ample matiere.

Sc. 4. Act. 4. du Capricieux de Rouſſeau.

CHARLATAN.

Charlatan qui s'annonce pour un homme rare dans ſon eſpéce, & qui vient à bout de guérir tous les maux par la ſimpathie. Bien des hommes ſe laiſſent ſéduire au langage d'un Charlatan.

GERONTE.

Nous vous avons Monſieur, fait venir de bien loin;
Mais les habiles gens ſe cherchent au beſoin.
Pardonnez cette faute au caprice d'un pere,
Qui ſçait ce qu'un tel ſoin demande de ſalaire.

LE MEDECIN.

Cela ſuffit, ſur moi l'intérêt n'a rien fait,
Et ſi je réuſſis je ſuis trop ſatisfait.
Mon deſſein n'eſt pas tel qu'on ſe le perſuade,
Mais ſans perdre de tems voyons notre malade.

GERONTE.

La voilà près de vous.

LE MEDECIN.

Voyons en quel état
Eſt votre poux ?

GERONTE.

Eh bien ?

LE MEDECIN.

lentè febricitat.

GERONTE.

Que veut dire cela ? hem ?

LE MEDECIN.

Que ſa fiévre eſt lente.

GERONTE.

J'entens.

LE MEDECIN.

Depuis quel tems êtes-vous languiſſante?

LUCILE.

Depuis près de trois mois.

GERONTE.

Elle a l'eſprit fort ſain.

LE MEDECIN.

Fortbien, de quelle eſpéce étoit le Medecin
Qui vous a viſitée ? étoit-il dogmatique ?
Etoit-il méthodique ? étoit-ce un Empirique ?

LUCILE.

Je me ſens un peu mal, mais Liſe que voilà,
Vous rendra ſur le champ, compte de tout
cela.

Excusez ma foiblesse, elle pourra suffire.

LISE *suivante.*

Ma foi, je ne sçai pas ce que cela veut dire,
Mais Je puis assurer sans en sçavoir les noms,
Que nous en avons vû de toutes les facons.
Sur ce chapitre là, tout le monde rafine,
Il n'est point de voisin, il n'est point de voisine,
Qui donnant là dessus dedans quelque panneau,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.
Nous avons vû ceans un plumet qui gascone,
Un Abbé qui guérit par des poudres qu'il donne.
Un diseur de grands mots, jadis Musicien,
Qui fait un dissolvant & ne guérit de rien.
Six Medecins crasseux, qui venoient sur des mules,
Un arracheur de dents, qui donne des pillules.
La veuve d'un Chimiste, & la sœur d'un Curé,
Qui font à fraix communs d'un baume coloré,
Un Chevalier de Malte, une dévote, un Moine,
Le Chevalier guérit avec de l'antimoine.
Le Moine avec des eaux de diverses façons,
La dévote guérit avec des Oraisons.
Que vous dirai-je enfin, Monsieur, de chaque espéce,
Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse.
Chacun à la guérir s'étoit bien défendu,
Cependant vous voyez, c'est de l'argent perdu.

LE MEDECIN.

Je guérirai Madame, & cent autres comme elle ;
J'ai trouvé pour guérir une mode nouvelle.
Prompte, ſure, agréable & facile.

GERONTE.

Tant mieux.

CRISPIN.

Voici quelque Sorcier.

ERASTE.

Ou quelque cerveau creux.

LE MEDECIN.

Les autres Medecins dont ici vous parlez,
Sont gens infatuez d'une vieille méthode,
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode.
Pour guérir un malade.

GERONTE.

Allons de grace au fait.
Quelle cauſe produit ce ſurprenant effet ?
Que faut-il pour guérir un mal dont la racine. . ;

LE MEDECIN.

De ſes ongles rognez ou bien de ſon urine.
Ou même ſi l'on veut de ſes cheveux, après ;
Par l'occulte vertu d'un mixte que je fais.
Je prétends la guérir, fut elle à l'Amérique.

LISE *à part.*

Je gage que voici le docteur ſympathique,

Dont on a tant parlé....

GERONTE.

Ce ſecret me ſurprend.
Mais comment ſe produit un miracle ſi grand,
Comment cela ſe fait, voyons je vous en prie?

LE MEDECIN.

C'eſt par cette vertu, dite de ſympathie,
Voici comment; ce ſont des effets merveilleux,
De ces ongles rognez, Monſieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il ſort une matiere;
Comme de tous nos corps, ſubtile, ſinguliere;
Que Democrite appelle en ſes doctes écrits,
Atomes, petits corps, & d'autres, des Eſprits.
Ce ſont de petits corps, Monſieur, que je m'applique,
A guérir par l'effort d'un mixte ſympathique.
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès lors,
Vont à travers de l'air chercher les petits corps
Qui ſont ſortis du corps du malade, de grace
Suivez-moi pas à pas, & pénétrant l'eſpace,
Qui les a ſéparés depuis qu'ils ſont dehors;
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps,
Qui ſont ſortis du corps de quelqu'autre, de ſorte
Qu'ayant enfin trouvé dans l'air qui les tranſporte,
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,

Les susdits petits corps comme de postillons,
Gueris par la vertu du mixte sympathique,
Leur portent la santé que je leur communique;
Et le malade alors reprenant sa vigueur,
Se sent gaillard, dispos, sans mal & sans douleur.

CRISPIN.

Ainsi ces petits corps qui vont avec vitesse;
Emportent par écrit avec eux leur adresse;
Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher si loin,
Sans doute ils sont marqués, Monsieur à quelque coin.

GERONTE.

Ecoutez ce maraud.

CRISPIN.

Se pourroient-ils?....

GERONTE.

Ecoute.

Ce reméde est-il sûr?

LE MEDECIN.

S'il est sûr? Le beau doute!
Qu'un Malade ait la fiévre, & qu'on me mette en main,
De ses ongles rognez, de ses cheveux, soudain
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges;

Mon mixte produira des prodiges étranges,
Et par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fiévre & l'arbre la prendra;

CRISPIN.

Ainsi, si vous vouliez, vous donneriez les fiévres,
A toute la forêt d'Orleans.

GERONTE.

Si tes lévres.....

LISE.

La fiévre! Mais Monsieur à quoi connoissez-vous
Que l'arbre l'a? Par où lui tâtez-vous le pouls?
Je serois bien aise de l'apprendre.

LE MEDECIN.

Voici comment la chose est aisée à comprendre.
Quand vous vous promenez, ne remarquez-vous pas,
Que des arbres souvent éloignés de six pas,
Sont si fort ébranlés, que leurs branches s'assemblent.

LISE.

Oui, quelquefois.

LE MEDECIN.

Eh bien, c'est la fiévre qu'ils tremblent

LISE.

Quels contes!

LE MEDECIN.

Qu'un malade ait la gangrene

GERONTE.

Bon

LE MEDECIN.

L'arbre prendra ſon mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoit-on que l'arbre a la gangrene ?

GERONTE.

Maraud.

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MEDECIN.

On le connoit ſans peine

Par les rameaux qui ſont jaunâtres, demi verds,
Ou par ſes fruits qui ſont pourris & pleins de vers.

LISE.

A ce compte il n'eſt point, ſi la preuve eſt certaine,
D'arbre qui n'ait, Monſieur, la fiévre ou la gangrene.

ERASTE *à part.*

Cet homme aux petits corps, n'a pas l'eſprit bien ſain,

haut.

Mais, Monſieur, j'apperçois votre autre Medecin.

S'il connoît celui-ci, vous aurez de la peine....

LE MEDECIN.

Je reviendrai ce ſoir.

GERONTE.

Cet homme eſt fort habile.

De la fille Medécin de Montfleuri.

CHIRURGIEN DE CAMPAGNE, qui fait le Docteur.

Un homme qui vit à la Campagne, & qui eſt ſeul de ſa profeſſion, devient facilement pédant & Charlatan.

M. CHIROS.

Comment depuis trois jours s'eſt-on ici conduit?
Madame a t'elle bien repoſé cette nuit?
A t'elle de la joye? eſt-elle ſans triſteſſe?
Prend-elle tous les jours encor du lait d'aneſſe?
Mon reméde a t'il fait ſon opération?
N'a t'il point adouci ſon inflammation?
A-t'elle l'appétit meilleur qu à l'ordinaire?
Un bon dormir, qui eſt, qu'aucun ſonge n'altére;
Répond donc ſi tu veux: as-tu perdu la voix?

FLORINE.

Eh vous me demandez vingt choſes à la fois;

Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS.

Tous les momens sont chers en fait de médecine,
Sur-tout à moi qui suis tellement occupé,
Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je pense
En avoir plus de cent, la plûpart d'importance,
Tous les jours, Dieu-merci, quelqu'un perd la santé.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui, mais en vérité
On se fatigue bien à courir. Sur mon ame
Quelquefois...

FLORINE.

Ecoutez. Avant de voir Madame
Dont vos raisonnemens font tout le mal qu'elle a.

CHIROS.

Si je la vois souvent, c'est......

FLORINE.

Quatre mots pour Crispin.....

CHIROS.

Eh bien que faut-il faire ?

Qu'a-t'il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit ?

CHIROS.

Quel mal ?

FLORINE.

Ces vertigos qui lui tournent l'esprit ;

Vous nous disiez tout bas qu'il étoit hypocondre.

CHIROS.

Je ne m'en souviens pas, mais je puis vous répondre,

Il regarde Crispin.

Que si j'ai dit qu'il l'est, il doit l'être ; en effet,

Je vois par ses regards qu'il a l'esprit mal fait ;

Il a les yeux roulans effarés.

CRISPIN.

Je vous prie ;

Croyez-vous que je sois en péril de ma vie ?

CHIROS.

Non, à moins qu'à ce mal quelqu'autre ne soit joint.

CRISPIN.

Eh quel est-ce donc ce mal que je ne connois point ?

CHIROS.

C'eſt ſans en rien ſentir, que le cerveau s'attaque;
Mais on ne laiſſe pas d'être hypondriaque,
L'eſprit quoiqu'agité paroit être en repos :
Or hyponcondrion, *id eſt*, Lagonopos.
Vel præcordiorum inflammatio.

CRISPIN.

Peſte;
C'eſt être bien malade..

CHIROS.

Ecoute donc le reſte;
De ce qu'une humeur noire à cauſé de chaleur.
Aux viſcères qui ſont les plus voiſins du cœur,
Il ſe porte au cerveau des vapeurs dont enſuite
L'Imagination échauffée & ſéduite....
Elle engage ſi bien le malade à rêver,
Qu'il va juſqu'au délire & ne s'en peut ſauver.

FLORINE.

Tu vois Criſpin.

Jentens à peu près.

FLORINE.

La folie
Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute en Italie
J'ai bien vû de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS. *tirant son étui.*

Va,
Je prétends te guerir dans peu......

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Voyons comment te bat le pouls.

CRISPIN.

Eh oui da.

CHIROS.

La saignée
Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée;
Pour en guerir plûtôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du sang artérial.
Comme il est fort subtil, c'est son intemperie
Qui cause les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs soit, je vous prie;

CHIROS.

Bois-tu souvent?

CRISPIN.

Selon que j'ai soif.

CHIROS.

L'appétit;
L'as-tu bon, bien ouvert?

CRISPIN.

J'en ſuis content, ſuffit.

CHIROS.

Dors-tu ?

CRISPIN.

Non, vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille ?
Car en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah ! plus de queſtions.
Je pourrois envoyer vos hypocondrions....

CHIROS.

L'accès te prend, il faut afin qu'il ſoit moins rude,
Te ſaigner promptement ; par ton inquiétude,
Je vois bien que tu vas.....

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur Chiros,
Vous ferez ſagement de me tourner le dos,
Dans l'humeur où je ſuis, il n'en faudroit plus guere
Pour vous faire appliquer.....

CHIROS.

Tu te mets en colere,
Ça donne-moi la temple, afin qu'un peu plus bas,

Je t'ouvre le Vaiſſeau......

CRISPIN.

Ne vous y frottez-pas.

CHIROS.

Ecoute, on ſçait par où te rendre plus traitable ;
Il eſt des biſtouris.

CRISPIN.

Des biſtouris ; au diable.
Cherche qui tu voudras pour le biſtouriſer.

Act. 2. Sc. 10. Des Nobles de Province, de Hauteroche.

COMEDIE.

Bonne Comédie. Quelles ſont en partie les qualités qu'elle doit avoir.

On devroit ce me ſemble en une Comedie ;
Y rencontrer toujours ce qu'on y trouve pas,
Ces traits, ces incidens, heureux & néceſſaires ;
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,
Et qui de Scene en Scene augmentant l'intérêt,
Par des évenemens qui paroiſſent contraires,
Mene inſenſiblement l'action à ſon but.

Critique de la fauſſe Antipatie.

FIN COMIQUE.

Un Auteur habile ſçait faire un jeu de Theatre très-amuſant d'un trait fabuleux & hors de vrai ſemblance.

Le mérite de cette Scene conſiſte dans la ſituation que l'Auteur a imaginée, comme capable de plaire au Spectateur. Le jeu de Théatre eſt ſi plaiſant, & l'Auteur a répandu tant d'agrement & de génie dans les propos de Soſie; que le Lecteur ſera bien aiſe de voir ici une des plus plaiſantes Scenes de l'Amphitrion.

SOSIE.

Qui va là? ma peur à chaque pas s'accroît;
Meſſieurs, ami de tout le monde,
Ah! quel audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt....
Mais enfin dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade;
Il me faudroit pour l'ambaſſade,
Quelque diſcours prémédité,
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire,
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?

N'importe parlons-en, & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille;
Dont ils ſe ſont tenus loin ?
Pour jouer mon rolle ſans peine,
Je le veux un péu repaſſer,
Voici la chambre où j'entre en Courrier que l'on méne,
Et cette Lanterne eſt Alcmene,
A qui je me dois adreſſer.

Il poſe la lanterne à terre & lui adreſſe ſon compliment.

Madame, Amphitrion mon maître & votre époux,
Bon! beau début! l'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ha! vraiment mon pauvre Soſie,
A te revoir j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie,
Bien répondu! *Comment ſe porte Amphitrion?*
Madame, en homme de courage.
Dans les occaſions ou la gloire l'engage:
Fort bien! belle Conception!

Quand viendra-t'il par son retour charmant,
Rendre mon ame satisfaite?
Le plutôt qu'il pourra, Madame assurément.
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
Ah! *mais quel est l'état, où la guerre l'a mis?*
Que dit-il? que fait-il? contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?
Que font les revoltez? dis-moi quel est leur sort?
Ils n'ont pu résister, Madame à notre effort.
Nous les avons taillez en pieces,
Mis Pteleras leur chef à mort.
Pris Telebe d'assaut & déjà dans le port,
Tout rétentit de nos proüesses.
Ah quel succès! ô Dieux! qui l'eut pu jamais croire!
Raconte-moi Sosie un tel évenement.
Je le veux bien, Madame, & sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire,
Je puis parler très sçavament.
Figurez-vous donc que Telebe,
Madame est de ce coté: *
C'est une Ville en vérité,

* *Il marque les lieux à terre.*

Aussi grande quasi que Thébe,
La riviere est comme là.
Ici nos gens se camperent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut vers cet endroit,
Etoit leur Infanterie,
Et plus bas du coté droit,
Etoit la Cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prieres,
Tous les ordres donnez, on donna le signal,
Les ennemis pensant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelottons de leurs gens à cheval,
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée,
Là les archers de Creon notre Roi,
Et voici le corps d'armée,
Qui d'abord... * attendez, le corps d'armée a peur,
J'entens quelque bruit ce me semble,

MERCURE.

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur.

SOSIE.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille;

* *On fait un peu de bruit.*

Il faut depuis le tems que je ſuis en chemin ;
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin ;
Ou que trop tard au lit le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE.

Comme avec irrévérence,
Parle des Dieux ce maraut,
Mon bras ſçaura bientôt,
Châtier cette inſolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE.

Eh par ma foi, j'avois raiſon,
C'eſt fait de moi, chétive créature,
Je vois devant notre maiſon,
Certain homme dont l'encolure,
Ne me préſage rien de bon,
Pour faire ſembant d'aſſurance,
Je veux * chanter un peu d'ici.

MERCURE.

Qui donc eſt ce Coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter & m'étourdir ainſi ?

* *Il chante, & lorſque Mercure parle, ſa voix s'affoiblit peu à peu.*

Veut-

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique.

SOSIE.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os,
La vertu de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE.

Quel diable d'homme est ceci?
De mortelles frayeurs, je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t'il dans l'ame autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croye un Oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître,
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul comme moi, je suis fort, j'ai bon Maître,
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui moi ?

SOSIE.

Moi, courage Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme & de parler.

MERCURE.

Es-tu maitre ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah, ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument par force ou par amour,
Je veux sçavoir de toi Traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour ;

Où tu vas à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon Maître;

MERCURE.

Tu montre de l'eſprit, & je te vois en train,
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un déſir pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même!

MERCURE.

A toi-même, & t'en voilà certain.*

SOSIE.

Ah ah! c'eſt tout de bon?

MERCURE.

Non ce n'eſt que pour rire;
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tu Dieu, l'ami, ſans vous rien dire,
Comment vous baillez des ſoufflets!

MERCURE.

Ce ſont-là de mes moindre coups
De petits ſoufflets ordinaires.

* *Il lui donne un ſoufflet.*

SOSIE.

Si j'étois auſſi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encor rien,
Pour y faire quelque pauſe,
Nous verrons bien autre choſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE *veut s'en aller.*

Je quitte la partie,

MERCURE.

Où vas tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux ſçavoir où tu vas?

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte,
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace;
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui chez nous.

MERCURE.

O le Traître!

Tu te dis de cette maiſon ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Eh bien, que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi.

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet.

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui;

MERCURE.

Ton nom eſt!

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Heu comment?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui.

SOSIE.

Pourquoi? de quelle rage eſt ton ame ſaiſie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité?
De prendre le nom de Soſie.

SOSIE.

Moi je ne le prens point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom?

SOSIE.

Fort bien, je le ſoutiens, par la grande raiſon,
Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême.

Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non ;
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE *le bat.*

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE.

Juſtice, Citoyens ! au ſecours je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphe de l'avantage,
Que te donne ſur moi, mon manque de courage.
Et ce n'eſt pas en uſer bien,
C'eſt pure fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la poltronerie ;
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame,
Et le cœur eſt digne de blâme,

Contre des gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Eh bien, es-tu Sosie ; à présent qu'en dis tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de Metamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE.

Encor ? cent autres coups, pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace fais treve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence,
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Est-tu Sosie encor, dis traître ?

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux,
Dispose de mon sort, tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois.

SOSIE.

Il eſt vrai, juſqu'ici j'ai cru la choſe claire,
Mais ton bâton ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thebe l'avouë;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi;

SOSIE.

Toi Soſie?

MERCURE.

Oui Soſie; & ſi quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE.

Ciel! me faut-il ainſi renoncer à moi-même;
Et par un impoſteur me voir voler mon nom!
Que ſon bonheur eſt extrême,
De ce que je ſuis poltron!...

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin de certitude;
Fils de Dave honnête berger,
Frere d'Arpage mort en pays étranger,
Mari de Cleanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager,
Qui dans Thebe ai reçu mille coups d'étrivieres;
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en Public fut marqué par derriere;

Pour être trop homme de bien.

SOSIE.

Il a raiſon, à moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſçavoir tout ce qu'il dit.
Et dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet maintenant que je le conſidere,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action,
Faiſons lui quelque queſtion; afin d'éclaircir ce myſtère.
Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis;
Qu'eſt ce qu'Amphitrion obtint pour ſon partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans, en nœud proprement mis,
Dont leur Chef ſe paroit, comme d'un rare Ouvrage

SOSIE.

A qui deſtine-t'il un ſi riche préſent?

MERCURE.

A ſa femme, & ſur elle il le veut voir paroitre.

SOSIE.

Mais où pour l'apporter eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un Coffret ſcellé des armes de mon Maître.

SOSIE.

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon ;
Près de moi par ſa force il eſt déja Soſie,
Il pourroit bien encore l'être par la raiſon,
Pourtant quand je me tâte & que je me rappelle ;
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer une clarté fidele,
Pour démêler ce que je vois.
Ce que j'ai fait tout ſeul & que n'a vû perſonne
A moins d'être moi-même on ne le peut ſçavoir ;
Par cette queſtion il faut que je l'étonne :
C'eſt dequoi le confondre & nous allons le voir ;
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos
Tentes,
Où courus-tu ſeul te fourrer ?

MECURE.

D'un Jambon.

SOSIE.

L'y voilà.

MERCURE.

Que j'allai déterrer ;
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçûs fort bien me bourrer,
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont avant le goût les yeux ſe contentoient ;

Je pris un peu de courage,
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE.

Cette preuve ſans pareille,
En ſa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
Je ne ſçaurois nier aux preuves qu'on m'expoſe;
Que tu ne ſois Soſie, & j'y donne ma voix,
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois,
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.....

SOSIE.

Laiſſons ce diable d'homme & retournons au Port,
Juſte Ciel! j'ai fait une belle Ambaſſade!

Amphitrion Act. 1. Sc. 1. & 2.

COMIQUE FACETIEUX.

Image d'un Comique Facetieux. Il y a un grand Jeu de Théâtre dans cette Scène, & il est aisé de se le représenter à la seule lecture.

MIROBOLAN *Médecin.*

parlant à une Suivante.

Qu'on fasse ajuster cette Salle proprement, afin de bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection de ce Corps que doit m'envoyer aujourd'hui le Maître des hautes œuvres, & aussitôt qu'on l'aura apporté, songe à le faire mettre dans la cave. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades dont je n'espère pas grand chose.

Il sort.

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici pour voir si je te pourrois donner cette Lettre que mon maître écrit à Alcine, j'ai vu sortir M. Mirobolan, & en même tems je suis entré comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte afin que nous parlions en sûreté; Eh bien qui envoye cette Lettre?

CRISPIN.

Mon Maître qui se désespére de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son pére & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage?

CRISPIN.

Assurément, mais ne parlons pas de cela davantage, dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec M. Mirobolan?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un Pendu; & comme il choisit ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plûtôt : maintenant il faut que ton maître prenne d'autres mesures pour parler à notre fille, car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette Lettre, je vais faire en sorte de la donner & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens, va vite.

MIROBOLAN *frappant à la porte de la rue.*

Hola, hola, Dorine qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu, que ferai-je, c'eſt notre Maître ?

CRISPIN.

Ah! jernie je voudrois être bien loin.

FELIANTE *frappant à l'autre porte;*

Oh Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! voilà bien encore pis, c'eſt notre Maîtreſſe.

CRISPIN.

Eh! c'eſt le diable.

DORINE.

Sans elle je t'allois mettre dans la Cave.

MIROBOLAN *refrappant.*

Qu'on m'ouvre donc, Dorine ?

DORINE.

Je ſuis perdue.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin il me vient un expédient admirable, mets-toi étendu ſur cette table qui eſt au fonds de la Salle, je dirai que tu es ce Pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais.....

DORINE.

Mais ne raiſonne point, fais ce que je te dis.

Criſpin ſe met ſur la table en façon de corps mort, & Dorine ouvre.

MIROBOLAN *paſſant vite.*

Tu me fais bien attendre. J'ai oublié quelque choſe là haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement.

Dorine ouvre à Feliante.

FELIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller?

DORINE.

J'étois occupée à recevoir ce Corps, & je ne vous ai entendue que cette fois.

MIROBOLAN *repaſſant.*

Ma femme que faites-vous ici?

FELIANTE.

Je viens voir ſi Dorine a ajuſté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN.

Voyez, voyez.

FELIANTE.

Dorine, prends le ſoin de bien accommoder tout ceci : pour moi je m'en vais au plûtôt, car je n'aime point avoir de tels objets, cela cauſe toujours des penſées funeſtes.

DORINE.

Allez, allez, Madame, je ferai tout ce qui ſera néceſſaire ; eh bien Criſpin mon invention n'a-t'elle pas réuſſi ?

Elle ferme les portes,

CRISPIN. *ſautant légérement de la table en bas.*

Fort bien, & nous en ſommes quittes à fort bon marché, mais je ſors au plûtôt, pour éviter un nouvel embarras, peut-être que ſi je demeurois davantage.....

MIROBOLAN *revenant.*

Dorine, Dorine, ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! remets-toi promptement en la même poſture, c'eſt encore notre Monſieur.

CRISPIN *ſautant ſur la Table.*

Le diable l'emporte.

Dorine ouvre.

MIROBOLAN *entrant*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque ; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pillules que j'ai promises... mais que vois-je là Dorine ?

DORINE.

C'est ce Corps qu'on vient d'apporter, il étoit déja ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit soin de les rendre.

MIROBOLAN *le tâte.*

On n'y manquera pas : je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud d'en commencer la dissection. Va-t'en me querir mes bistouris qui sont là haut dans mon Cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé, cela sera un trop grand embarras, & d'ailleurs vos Malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne fera pas ma faute ; car s'il doit mourir dans fi peu de tems, ma vifite ne lui ferviroit pas de grand chofe.

DORINE.

Mais un reméde à propos....

MIROBOLAN.

Va feulement, & m'apporte un paquet de cordes & des clous que tu trouveras proche les biftouris ; pendant qu'il a ce refte de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées & les réfervoirs qui conduifent le chyle au cœur par la fanguification.

Dans le tems que Mirobolan parle ainfi, & qu'il n'a pas les yeux fur Crifpin, celui-ci leve la tete & témoigne fa peur par des grimaces, ce qui fait un jeu de Théâtre fort plaifant.

DORINE.

Mais, Monfieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois ; attendez à demain comme vous l'avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc où j'irai moi-même ?

DORINE.

J'y vais puisque vous le voulez.

MIROBOLAN *regardant Crispin.*

Il n'a pas mauvaise mine, mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les régles de la Métoposcopie & de la Phisionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. (*il le déboutonne*) Ah quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoïde jusqu'à l'os Pubis. Le cœur lui bat encore. Le cœur lui bat encore ! *. Ah ! s'il y avoit ici de mes Confréres particuliérement de ceux qui sont dans l'erreur ; je leur ferois bien voir par son Sistole & Diastole le mouvement de la circulation du sang.

DORINE *revenant.*

Je ne sçaurois trouver tous vos affuteaux, & d'ailleurs Madame m'a dit de vous avertir qu'on vous étoit venu demander avec grand empressement de chez Monsieur le Baron.

* *Il dit ces paroles, tourné vers les Spectateurs, dans ce moment Crispin regarde de tous côtés, levant un peu la tête & témoignant une grande agitation.*

MIROBOLAN *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain ; Dorine, fais-donc porter ce Corps à la Cave.

DORINE *fermant la porte après lui,*

Allez, je n'y manquerai pas.

CRISPIN *ſautant à bas de la table.*

Et moi ſans m'amuſer à raiſonner, je ſors au plus vite.

DORINE.

Où veux-tu aller ?

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ; laiſſe moi ſortir. Quoi ! tu vas froidement querir les biſtouris, & tous ces brimborions pour me tailler en piéces, & tu veux que je demeure ;

DORINE.

Apprends que quand je ſuis ſortie pour aller chercher les ferremens, ç'a été dans la penſée de les cacher de ſorte qu'il ne pût pas les trouver, & c'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Auſſi je m'étonnois, moi qui dois être ton mari, que tu euſſes le courage de me voir couper ſi barbarement.

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir, mais attends moi ici, je vais tâcher de donner cette Lettre & d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler; je vais vous attendre dans la rue, là je ne craindrai point Messieurs les bistouris; pour moi il me semble par la peur que j'ai eûe que cette Salle en est toute remplie.

Comme il veut sortir on frappe à la porte.

Ah ! voici bien encore le diable, d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'en suis.

DORINE.

Garde t'en bien, tu gâterois tout, remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puisse arriver, s'il avoit quelques bistouris dans sa poche.......

DORINE.

Ecoute, je te vais querir là haut une robe de Médecin, tu diras qu'ayant sçû qu'il devoit faire

une dissection, tu venois pour lui rendre visite; quant au Pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

On heurte encore.

CRISPIN.

Oh j'aime encore mieux faire le Médecin que le Pendu : parbleu attends si tu veux que je sois habillé ; il faut payer d'effronterie, du moins sous cet habit, je ne courrai point de risque d'être taillé en pieces ou d'être battu; quand je paroitrai ignorant, il y a bien d'autres Médecins qui le sont aussi bien que moi.

DORINE *revenant.*

Mets promptement; que j'ouvre.

CRISPIN,

Me voilà fort bien.

Il se passe deux Scènes dans lesquelles il vient des gens pour consulter Mirobolan, & qui prennent Crispin pour ce Médecin : il ordonne à tous des pillules. Après ces deux Scènes, Mirobolan revient.

MIROBOLAN *entrant.*

Dorine as-tu songé ? ....

DORINE.

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la Cave ; & voilà un de vos Confréres qui ayant appris que vous devez faire une dissec-

tion, eſt venu pour vous voir.

MIROBOLAN

Après pluſieurs révérences.

Monſieur, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître, vous y ſerez toujours le bien reçû; mais ce ne ſera que demain que je commencerai à travailler; ſi vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit diſcours qui, je crois, ne ſera pas fort commun.

CRISPIN.

Eh, Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monſieur Mirobolan eſt une réputation qui.... dans les choſes.... fait enfin.... que.... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monſieur, ſi vous voulez que j'accommode cette Salle, il faut me laiſſer en liberté.

MIROBOLAN.

Tout à l'heure. Monſieur je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuſerez s'il vous plait, j'ai une affaire qui me preſſe beaucoup.

MIROBOLAN.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous ſçaurez que ce malade a eu la fiévre quarte, tierce & continue, enfin nous l'avons tiré de là, mais il lui reſte une choſe qui m'inquiete grandement pour lui ; car outre une grande inſomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache eſt extrêmement blanc, & c'eſt à mon ſens un très-mauvais ſigne, parceque *à pituitâ albâ aqua inter cutem ſupervenit*, nous dit Hypocrate ; c'eſt comme vous ſçavez ce que les Grecs appellent *Leucophegmatia*. Si donc, ſelon Hipocrate cette pituite blanche eſt un ſigne évident que l'hydropiſie doit ſurvenir, que croiriez vous qu'il lui faudroit donner de plus ſouverain, pour empêcher que cet accident ne lui ſurvint ?

CRISPIN.

Vous n'avez pas beſoin de conſeils, vous êtes un homme qui..... oui.... car..... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez moi franchement ; je ſerai fort aiſe de ſçavoir votre ſentiment là-deſſus.

CRISPIN.

Je n'ai garde, je ſçai trop.....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis ſans façon, je ne ſuis pas de ces Meſſieurs qui ne cheriſſent que leurs opinions & qui plûtôt que d'en démordre, aiment mieux laiſſer crever un malade. Parlez je vous écoute,

CRISPIN.

Monſieur, dans ces ſortes de maladies, je ne ſçai pas ſi.... quand... là-deſſus.... on la.....

MIROBOLAN.

Hon?

CRISPIN.

Des pillules.

MIROBOLAN.

Lui donner des pillules, ce ſeroit ruiner les parties qui ſont déja fort altérées par le déſordre qu'ont cauſé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh je ne dis pas cela; je dis... que des pillules que j'ai priſes ce matin m'obligent à vous quitter au plûtôt.

MIROBOLAN.

Oh je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduiſez Monſieur où il a beſoin d'aller Je ſuis votre ſerviteur.

il ſort.

CRISPIN *se deshabillant.*

Je vais t'attendre ſans raiſonner davantage.

Criſpin Medecin de Haute-Roche.

CONTRADICTION.

Eſprit de contradiction. Image de ce caractere.

ANGELIQUE.

Que ſouhaitez-vous de moi ma mere ?

Me. ORONTE *Eſprit de Contradiction.*

Vous parlez encore ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Me. ORONTE.

J'ai tous les ſujets de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une diſſimulée, mais je ſuis bonne, raiſonnable ; & avant que de diſpoſer de vous de maniere ou d'autre, je veux conſulter votre inclination. Parlez-moi donc ſincérement une fois en votre vie ; voulez-vous être mariée ou non ?

ANGELIQUE.

Je vous ai dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

Me. ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi, je

n'ai en vue que votre ſatisfaction : ouvrez-moi votre cœur, là, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puiſſe rendre une fille heureuſe ?

ANGELIQUE.

Je vois quelques femmes qui ſe louent de leur état.

Me. ORONTE.

Ah je commence à vous entendre.

ANGELIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Me. ORONTE.

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée, qui va de porte en porte ſe faire aplaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ſes diſcours avec plaiſir ?

ANGELIQUE.

Oui, vraiment ma mere.

Me. ORONTE.

Vous ſouhaitez donc d'être mariée ?

ANGELIQUE.

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ſes plaintes la même aſſemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de ſon époux.

Me. ORONTE.

C'est à dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari ?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Me. ORONTE.

Que dites-vous donc ? car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal, ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE.

Je ne le souhaite, ni ne le crains, je n'ai fait là-dessus que de simples réfléxions sur lesquelles je n'ai pris aucun parti, les raisons pour & contre me paroissent à peu près égales. C'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

Me. ORONTE.

Oh cette suspension commence à m'impatienter, & vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGELIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

Me. ORONTE.

Mais si je vous déterminois au mariage ?

ANGELIQUE.

Mes raiſons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car les raiſons du devoir me feroient oublier toutes les raiſons contraires.

Me. ORONTE.

Et ſi je vous déterminois à reſter fille !

ANGELIQUE.

Pour lors les raiſons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Me. ORONTE.

Quel diſcours ! quel travers d'eſprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il ſera dit que je n'aurai pas le plaiſir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE.

Mon inclination eſt de ſuivre la vôtre.

Me. ORONTE.

Elle n'en démordera pas, non.

ANGELIQUE.

Je vous obéirai juſqu'à la mort.

Me. ORONTE.

Quelle obſtination ! quel acharnement !

ANGELIQUE.

Ce n'eſt point par obſtination.

Me. ORONTE.

Quoi vous me contredirez ſans ceſſe ?

ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez eſt-ce vous contredire ?

Me. ORONTE.

Oui, oui ; car je veux que vous ayez une volonté & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais ma mere....

Me. ORONTE.

Vous me pouſſez à bout : taiſez-vous, on dira enfin que j'ai tort ! cependant c'eſt vous, oui, c'eſt votre eſprit qu'on peut appeller vraiment un eſprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous, une fille comme cela eſt un vrai fléau domeſtique, je veux m'en défaire abſolument. Oui, Mademoiſelle, je vous marirai dès aujourd'hui. Voila deux partis qui ſe préſentent ; Valere d'un coté, Mr. Thibaudois de l'autre, je ne vous ferai pas l'honneur, non de vous donner le choix : vous épouſerez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant conſulter encore votre pere ; ſi ſes idées ſont raiſonnables j'y donnerai les mains, ſi elles ne le ſont pas, hon !

Sc. 3. de l'Eſprit de Contradiction de Dufreſny.

COQUETTE.

Coquette. Vieille Coquette. Etre dans un âge où les attraits vont en décadence, & vouloir plaire ; tentative inutile. On doit se défier de son amour propre : il n'est que trop flatteur sur cet article, mais le miroir ne l'est point.

LA COMTESSE.

Vous avez donc, ma sœur congedié Valere,
C'est bien fait : puisqu'enfin vous renoncez à lui.
Je vais l'épouser moi.

ANGELIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce joueur qu'à l'instant....

LA COMTESSE.

Je sçaurai le réduire,
On sçait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi vous voulez ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur, fais-je donc un grand crime
De ralumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement,
Pour garder du défunt le souvenir charmant.
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage,
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquitte t'il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris vous deviez mieux choisir,
Vous unir à Valere ?

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas, croyez vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui s'il m'aime ! ah quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjoument,
Que personne ne peut me disputer je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation,

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGELIQUE.

Sans doute & je vois bien qu'il n'est pas impossible,
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour achéter un cœur,
Ce métal en amour est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

Envain vous m'insultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage.
Mais ce n'est pas par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres,
Si je connois l'amour ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts,

Mille cœurs amoureux ſuivre mes étendarts.
Un Conſeiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis briguent mon alliance.
Mais ſi d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétens à Valere offrir un cœur entier.
Je fais profeſſion d'une vertu ſévere,

ANGELIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer? mon mérite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile;
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour,
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour.
Avoir un certain poids, une beauté formée,
Par l'uſage du monde & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame eſt prévoyante, elle a pris les devans.

Sc. 2. Act. 3. Joueur de Regnard.

MEME CARACTERE d'une Coquette ſurannée.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc me faire venir ici ma tante, & qu'avez-vous à me dire, que vous ne vouliez pas que mon oncle entende ?

BELISE. *La coquette*

J'ai à vous dire que vous êtes une petite ſotte ; une petite ridicule, pleine d'une vanité inſupportable.

ANGELIQUE.

Eh bon Dieu, ma tante, qu'ai-je fait ? Vous voilà furieuſement en colere.

BELISE.

Moi en colere ! en colere moi ! c'eſt une paſſion brutale que la colere, qui n'a jamais déplacé mon ame de ſon aſſiette, & vous expliquez mal un ſimple mouvement de zéle.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, mais je ne ſuis pas aſſez ſçavante pour diſtinguer d'avec la colere, un zéle qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures moi ! mais vrayement

je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces sotises-là. Suis-je capable de dire des injures? vous êtes une extravagante à qui je dis poliment ses vérités.

ANGELIQUE.

Quoique vous vous piquiez de politesse; vous ne les dites pas civilement.

BELISE.

Elle n'a pas le sens commun. Ecoutez ma petite niéce, je veux bien vous en avertir, quand Dorante vient ici, il n'est pas difficile de juger qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'appercevoir que vous vous attribuez ses regards & ses visites.... cela est si sot à vous ma niéce!

ANGELIQUE.

Eh pourquoi ma tante ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi? croyez-vous avoir droit de l'emporter parceque votre visage a été fait avant le mien?

BELISE.

Eh bien ne voilà t'il pas ma petite ridicule avec sa jeunesse? Apprenez sotte que vous étes, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse s'attacher à une petite créature comme

vous, dont le cœur & l'esprit ne sont pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Oui ma tante ! oh je vous assure que je sçai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

BELISE.

Oui à mille étourdis qui ne s'attachent qu'à l'apparence, au dehors à la superficie d'une femme; mais appellez vous cela des hommes ?

ANGELIQUE.

Eh bien, Dorante, est peut-être de ces étourdis-là.

BELISE.

Lui ! vous ne sçavez ce que vous dites ; je suis persuadé moi, qu'il n'a point d'yeux pour la jeunesse, & s'il vous arrive jamais d'attirer ses regards, je vous déshériterai.

ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire, cela ne dépend pas de moi.

BELISE.

Mais vrayement, vous ne lui plaisez point ; & sans aigreur, je veux bien vous désabuser. Il faut vous apprendre à vous connoître en

vraie passion. Ne remarquez-vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens, il baisse aussitôt la vûe, & prend un sérieux qui marque la naissance d'une passion violente, mais respectueuse; au contraire, s'il lui arrive de jetter les yeux sur vous, par hazard ou par politesse, il reprend dans le moment même cet air enjoué & badin, marque infaillible de la tranquillité du cœur.

ANGELIQUE.

Eh bien ma tante, vous avez beau, j'explique cela tout autrement.

BELISE.

C'est que vous n'avez pas d'esprit, ma pauvre enfant, & voilà justement ce qui fait que Dorante ne vous aime point; car enfin c'est l'esprit qui attache un homme; c'est de mon esprit qu'il est amoureux.

ANGELIQUE.

Et moi, ma tante, je ne comprens pas qu'un homme puisse aimer une femme rien que pour son esprit.

BELISE.

Eh pourquoi donc? pour sa jeunesse, pour sa beauté! & fi fi fi; la plaisante chose qu'une passion qui dépend de l'arrangement d'un visage &

du quantieme de l'âge! la jeunesse! la beauté! si vous dis-je.

ANGELIQUE.

Oui, vous dites que vous méprisez la beauté; mais cependant.....

BELISE.

Eh bien cependant!

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oui, par propreté, par bienséance, mais mes agrémens tirent peu de secours de ces bagatelles. Si Dorante étoit capable d'aimer une personne pour ses yeux, pour sa bouche, pour un teint vermeil, je le haïrois à la mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le céderois de bon cœur, s'il étoit comme vous le dites là, car l'amour.....

BELISE.

L'amour! Vous voulez vous mêler de raisonner: A l'école petite sotte, à l'école, il faut étudier trente ans l'amour, avant que d'en parler. A l'école, à l'école....

Sc. 7. Act. I. Du négligent de Dufresny.

CARACTERE APROCHANT

Bonne Leçon à une femme d'un âge avancé qui prétend se faire aimer de quelqu'un, & l'engager à l'épouser.

NERINE *suivante.*

Madame, d'où vous vient un tel excès de joye?

M. ARGANTE.

Tu le sçauras, Dorante.... il faut que je le voye;
J'acheverai bientôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc!

M. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé;
J'ai vû qu'il me trouvoit encor assez aimable

NERINE.

Fi donc, vous vous moquez!

M. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable;
J'ai de l'expérience.

NERINE.

Oh je n'en doute point.

M. ARGANTE

Et je ne prends jamais le change sur ce point,

Ça Nerine après tout, eſt-ce que je me flatte?
N'ai-je pas des attraits?

NERINE.

Ils ſont de vieille datte;
Que voulez-vous enfin, je ne ſçai point flatter,
Et je ne ſuis point fille à vouloir vous gâter,
Chaque choſe a ſon tems. Il faut vous mettre
en tête,
Que jamais à votre âge on n'a fait de con-
quête,
Que cette gloire eſt dûe à des charmes naiſſans,
Et non a des appas agés de cinquante ans,
Envain vous diſputez contre le Baptiſtaire,
Par vos ajuſtemens, par le déſir de plaire,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs;
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adreſſe,
Pour conſerver les cœurs, imiter la jeuneſſe.
L'âge eſt un ennemi qui nous trahit toujours,
Jamais nous ne plaiſons qu'au Printems de nos
jours,
C'eſt alors que ſied l'art de la minaudiere,
Sur l'arriére ſaiſon, l'art de la pruderie
Convient, & ſi le cœur ſe laiſſe encor bleſſer;
On peut aimer ſous cap, mais il faut financer.

M. ARGANTE.

Moi financer, Nerine!

NERINE.

Oui, la ſeule reſſource,
A votre âge eſt d'avoir des appas dans ſa bourſe.

Me. ARGANTE.

Soit je financerai, Mais légitimement,
Je ne veux me lier que par le Sacrement.

NERINE.

Avec Dorante?

Me. ARGANTE.

Oui.

NERINE.

Mais vous ſeriez ſa Mére!

Me. ARGENTE.

Vous êtes une ſotte.

NERINE.

Et là, point de colere!
On ne nous entend point.

Me. ARGENTE.

Nerine, je prétends
Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà, je vous l'avoue, une belle vieilleſſe.

Me. ARGANTE.

Non, non, crois moi, je ſuis encor dans ma jeuneſſe.

NERINE.

A vos diſcours, Madame, on le croira fort bien,

Mais à votre visage ; hom, l'on n'en croira rien,
Et d'ailleurs vous avez deux filles très nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah ! c'est mon désespoir, &....

NERINE.

Plaintes inutiles ;
Mais toujours, retenez cette belle sentence,
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans,
Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire, elle met tout son bien au pillage ;
Le drôle fait sa bourse & vend cher ses faveurs ;
Tant qu'il a ruiné la vieille & les mineurs.

Sc. 6. Act. II. De l'Irrésolu de Destouch.

PORTRAIT

De certaines Coquettes surannées. Quoique ce Portrait soit fait selon le stile d'un Petit maître mordant, il y a des traits parfaitement frappés, & qui ne sont point simplement en idée.

LISETTE

Mais, Madame Florise....
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ridicule odieuſe....

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vû leur datte au nombre des grimaces,
Tout cela dans le fonds m'ennuye horriblement,
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit Philoſophe,
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe,
Courant après l'eſprit, ou plûtôt ſe parant,
De l'eſprit; repété qu'elle attrape en courant;
Jouant le ſentiment: il faudroit pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou ſans ceſſe eſſuyer des Scènes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit;
Un amour propre affreux, quoique rien ne ſoutienne....
Au fonds je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine;
Quoiqu'elle garde encore des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur, Qui n'a-t'elle pas eu?

Sc. 9. Act. 4 du Méchant de Greſſet.

COQUETTE

Extravagante dans ses propos. Elle parle à une jeune personne fort aimable qui alloit épouser un Président & que cette folle Coquette regardoit comme une de ses conquêtes. Elle éclate en reproches & veut s'opposer à ce mariage.

L'envie de plaire lorsqu'on est sur le retour & qu'on ne plait plus, est capable de faire tenir des propos ridicules & même indécens : on oublie alors jusqu'aux bienséances de son sexe, on plaît dans un sens, parce qu'on sert de risée à bien des gens.

Me. CROUPILLAC.

Je voudrois bien, Madame, ah! je voudrois,
Vous enlaidir, vous oter vos attraits.
Je pleure, helas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Me. CROUPILLAC.

Oh non, ma mie.
Je ne sçaurois, je vois que vous aurez,
Tous les maris que vous demanderez :

J'en avois un, du moins en espérance,
Un seul hélas! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avois eu grand peine à le trouver;
Vous me l'otez, vous allez m'en priver.
Il est un tems; ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout, quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule, & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite,
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous & que vous ai-je pris?

Me. CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il est force bégueules,
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur helas! je suis plus sage,
Je vois trop bien que tout passe & j'enrage,

LISE.

J'en suis fachée & tout est ainsi fait,
Mais je ne puis vous rajeunir.

Me. CROUPILLAC.

Si fait.

J'espere encore & ce seroit peut être

Me rajeunir, que me rendre mon Traitre.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Me. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et surement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien Madame?

Me. CROUPILLAC.

Eh bien dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Présidens,
Je haïssois leur personne & leur stile,
Mais avec l'age, on est moins difficile.

LISE.

Enfin Madame.

Me. CROUPILLAC.

Enfin il faut sçavoir,
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Mais en quoi donc?

Me. CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même.
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat,
Etudioit, apprentif Magistrat,

Il me lorgnoit, il se mit dans la tête,
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant,
Car il faisoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de pere,
On s'entremit, on poussa bien l'affaire,
Car en mon nom souvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela.
Vous voyez bien que la chose étoit sure.

LISE.

Oh oui.

Me. CROUPILLAC.

Pour moi j'étois prête à conclure.
Mais ce *sordide cœur* sçachant que votre bien,
Est tout compté plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes.
Entre vos bras il est ce soir admis,
Mais pensez vous, qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere?
Pour moi déja par protestation,
J'arrête ici la célébration.
J'y mangerai mon château, mon doüaire,
Et le Procès sera fait de maniere,
Que vous, son frere & les enfans que j'ai,

Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé ;

LISE.

Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie.
On nous pourroit aiſément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Me. CROUPILLAC.

Eſt-il poſſible !

LISE.

Oui, je vous l'abandone.
Je vois très-peu d'attraits
Dans l'hyménée & nul dans les procès.

Sc. 3. Act. 2. de l'enfant prod. de Volt.

COQUETTE.

Folle Coquette, ou petite maitreſſe. Une femme du grand monde, dont la vie eſt une diſſipation continuelle & qui ne reſpire que de paſſer d'un plaiſir à un autre, tient un langage que les perſonnes ſenſées & vertueuſes n'oſeroient tenir.

LA MARQUISE.

Voyons ta liſte Jaſmin, voyons ta liſte ; où dois-je aller en ſortant d'ici ? combien ai-je de parties faites pour aujourd'hui ?

JASMIN.

Madame la Comtesse vous attend à cinq heures.

LA MARQUISE.

J'irai.

JASMIN.

Il y a concert au marais à cinq heures aussi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

JASMIN.

Mais, Madame, vous ne pouvez pas aller par tout, tout-à-la fois.

LA MARQUISE.

Je serai aujourd'hui de toutes les parties de plaisir, je me sens d'une joye, d'une gayeté.... (*appercevant Angelique, elle prend tout à coup un air affligé*) ah! Mademoiselle, je ne vous voiois pas là ; je suis bien affligée d'une nouvelle qui m'est revenue. On dit que feu votre oncle ne vous a rien laissé en mourant, la triste mort que cette mort là?

ANGELIQUE.

Madame.

LA MARQUISE.

Pour vous en consoler aisément, imaginez-vous que vous êtes de mon humeur, j'ai l'art de me réjouir de ce qui afflige les autres, par exemple, un mari est plus qu'un oncle, je me

ſuis pourtant conſolée d'être veuve, il n'y a que maniere d'enviſager les choſes, le veuvage eſt un ſujet de triſteſſe quand on y voit un mari perdu, voyez-y la liberté trouvée, ſujet de joye.

ANGELIQUE.

J'allois prendre congé de vous, Madame, je pars aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc nous quitter? je voulois faire amitié avec vous, votre phiſionomie m'a réveillé l'idée de feuë votre mere que j'eſtimois fort, car elle étoit toute de mon humeur, n'aimant qu'à ſe réjouir, ne prenant part aux chagrins de perſonne, pas méme aux ſiens propres: la bonne femme que c'étoit! elle n'avoit point de tête, point de conduite; car elle a mangé tout ſon bien & le vôtre; avec cela, elle ne laiſſoit pas d'avoir une eſpéce d'œconomie. Elle ſçavoit ménager le tems pour les plaiſirs, elle les arrangeoit ſi juſtes & ſi ſerrez qu'elle ne laiſſoit pas un moment de vuide pour les occupations chagrinantes, pas un moment pour ſes affaires ni pour ſon mari.

ANGELIQUE.

Vous alliez ſortir, Madame.

LA MARQUISE.

Oui, j'allois me désennuier en Ville, pendant que Mr. Ariste terminera une affaire importante que j'ai, c'est que je marie mon fils. Où est donc Valere? ah le voici, regardez-le un peu, Mademoiselle! a t'on jamais été si triste un jour de noces, quand il seroit au lendemain? Qu'est-ce donc mon fils, pourquoi ce chagrin? Est ce parce que la mariée sera laide?

VALERE.

Dès quelle vous convient, elle doit me convenir, mais, Madame, vous ne m'aviez averti qu'hier de ce mariage, vous voulez le terminer aujourd'hui cela est un peu précipité.

LA MARQUISE.

Je le marie comme je me suis mariée moi-même, Monsieur, en trois jours j'aimai, je me mariai & je me repentis.

VALERE.

On se repent souvent quand on n'a pas la liberté du choix.

LA MARQUISE.

Je te la laisse mon fils, je te laisse la liberté du choix; tu peux choisir ou d'épouser aujourd'hui ou d'être deshérité.

VALERE.

Pour en venir en ces extrémitez vous m'aimez trop.

LA MARQUISE.

D'accord, mais je m'aime beaucoup aussi, & cette affaire me débarasse d'un fils unique, sans qu'il m'en coute rien, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Apparemment, Madame, cet établissement est fort avantageux?

LA MARQUISE.

C'est une occasion admirable, imaginez-vous qu'on ne me demande rien de mon vivant, à la vérité mon fils sera riche si je meurs quelque jour.

VALERE.

Je ne refuse point de vous obéir, Madame, mais. . . .

LA MARQUISE.

Retranchons ce mais. . . . tu connois mon humeur, & tout en riant je mettrois mon bien à fond perdu : j'ai besoin d'un gros revenu pour vivre, les plaisirs sont si chers à Paris, je n'en sçais qu'un à bon marché, C'est de médire, du tiers & du quart; ce plaisir là ne coute rien.

Sc. 7. Act. 1. du faux honnête homme de Dufrény.

LA MEME *revenant sur la Scene.*

Ah! Monsieur Ariste, je n'en puis plus, quelle fatigue! la tête me fend, je suis à demi-morte, je viens de quitter le pere & la mere de celle que mon fils épouse; ce pere & cette mere, les plus ennuyeux de tous les peres & meres, m'ont enfermée dans un cabinet pour m'assommer d'un détail de Contrats, d'Articles, de Douaires, de préciputs: je m'échape comme une furieuse, je sors du cabinet, je donne dans une embuscade de Notaires, d'Avocats, qui me demandent la bourse. Allez vite disputer mon bien contre ces Arabes.

ARISTE.

Vous me prenez dans un moment facheux; je ne puis plus avoir nulles liaison avec vous; il faut nous séparer, en un mot j'épouse la veuve de mon ami.

LA MARQUISE.

Vous l'épousez ?

ARISTE.

Oui, Madame, je viens de lui offrir cinq cens mille livres qu'on m'a pour ainsi dire restituées par un testament.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu, Monsieur, j'en suis restée

muette, & c'eſt la premiere fois de ma vie que la parole m'a manqué : Vous voulez épouſer la veuve ? Quoi tous les témoignages d'eſtime & de confiance que je vous ai donnez, ne vous ont pas fait comprendre que je ne puis plus me paſſer de vous ? où trouverai-je un homme aſſez habile pour aſſurer le repos de ma vie en ſe chargeant de l'embarras de mes affaires ? &c.

Sc. 9. Act. 2. ibid.

COUR.

Portrait que la Comédie fait de la Cour.

La Cour eſt en tout tems
Une terre inconnue à tous ſes Habitans,
Après un long ſéjour, après un long uſage,
On s'y retrouve encor à ſon apprentiſſage :
On y marche toujours ſur des piéges nouveaux;
On y vit entouré d'un Peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux ; heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que ſur quelque ruine,
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel au gré de ſes vœux s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage,
Et l'on finit ſouvent par y faire naufrage.

Sc. I. Act. II. Ecole des Amis de la Chauſſée.

MEME SUJET.

Un Payſan inſtruit par la ſeule nature voit la Cour avec des yeux d'un Philoſophe, & hors de tout préjugé. Il l'apprécie conformément à ſes idées, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à travers un eſprit groſſier, il porte ſouvent un jugement conforme à la vérité.

THALER *en habit de Cour par-deſſus ſon habit de Payſan.*

Oh Dame, voyez-vous tout franc, je n'aime pas,
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas;
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui ſangle d'abord mon point par le viſage.

STRASBON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà?

THALER.

Morgué, je ne ſçai pas quelle graine c'eſt la;
Ils ſont un Regiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures;
Qui ſont tous après moi comme des poſſédés.
Par ſangué le premier....

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantés
De voir un Gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER.

Me voilà !

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis ſans vanité bien tourné quand je veux,
Et j'ai quand il me plait, tout autant d'eſprit qu'eux.
Qui fait le bel oiſeau, c'eſt dit-on le plumage.
Notre fille eſt de même en fort bon équipage.
Allons faut dire vrai, je ſuis content du Roi,
Morguienne, il en agit rondement avec moi,
Ils m'ont bien fait diner, c'eſt un plaiſir extrême,

D'avoir grand appétit, & l'estomac de même,
Lorsqu'on peut tous deux les contenter, s'en-
tend.
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué
d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y serois volontiers tout le tems de ma vie,
L'état où je me vois me fait émerveiller,
M'est avis que je réve & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sau-
vage,
Tient encore à mes yeux quelque peu du Vil-
lage ;
Plante-toi sur tes pieds, te voilà comme un sot ;
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot
Des airs developpés, allons, fais-toi de Fête,
Remue un peu les bras, balance-toi la tête,
De la vivacité ; danse, prends du Tabac,
Ne tend pas tant le dos, renfonce l'estomac.
Il lui donne un coup dans le dos & un dans l'estomac.

THALER.

Oh, morgué bellement, comme vous êtes rude !

J'ai l'eſtomac demis.

STRABON.

Ce n'eſt-là qu'un prélude.

THALER.

Acheve donc tout ſeul.

MEME SUJET.

THALER.

Je ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi,
Arrive que pourra : n'importe je le vois,
Je m'en vais palſangué: lui débrider ma chance;
Sire excuſez l'affront de notre importunance,

AGELAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons, mais c'eſt trop de faveur,
Sire, mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez :

THALER,

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez, quel ſujet ?

THALER.

Je ne veux point pourſuivre

Si vous n'êtes couvert, je ſavons un peu
vivre,

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire,
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire,
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient,
Mais on nous fait un tour qui tout franc ne vaut rien,
C'eſt pis qu'un bois, vos gens n'ont point de conſcience,
J'ai dans mon autre habit laiſſé par oubliance..
Avec tout mon eſprit, morgué je ſuis un ſot.

AGELAS.

Quoi donc!

THALER.

Ils m'avont fait bien payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos valets de chambre, ah! la maudite engeance!
En me deshabillant en toute diligence,

L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bientôt fait;
Ils m'ont pris un bijou, morgué dans mon gousset,
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAR.

Ne vous allarmez point, je vous le ferai rendre:
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALES.

Tous ces honnêtes gens d'ici sont des fripons;
Je sçai pourtant fort bien, que ce n'est pas vous, Sire;
Je vous crois honnête homme, & je sçai bien qu'en dire,
Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

AGELAS.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas;
Et qu'ici les plaisirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas considère.

Scène II. Act. V. De Démocrite de Règnard.

MEME CARACTERE.

THALER.

Palsangué je commence à me mettre en souci;

Mon bijou ne vient point. Voyez-vous, ces gens-ci,
Vous promettont assez, mais ils vous tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne sçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit, mais je n'en sçai rien.

THALES.

Vous avez vû tantôt ce brasselet!

STRABON.

Eh bien.

THALER.

Bon? ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment diable!

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
Disant que l'autre étoit trop ignominieux;
Je me suis vû si brave, & j'étois si joyeux,

Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche.
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche ;
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si par troublé, qu'on ne sçait ce qu'on fait ,
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre ;
Pour cela tout exprès je viens ici l'attendre ,
Après quoi je dirons serviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour ;
J'y viens d'en trouver un ; mais qui peut-y déplaire ?
T'a-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire ;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié ,
L'un me baille un soufflet , & l'autre un coup de pied ,
L'autre une croquignole , enfin chacun s'empresse
Tout du mieux qu'il le peut à me faire caresse ;
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois ;

J'ai vû manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû?

THALER.

Face à-face,
Comme ces gros Monsieur, je tenois là ma place,
Et stapendant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin, & pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur;
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALES.

Morgué dans la famille,
J'ons toujours été droit, hors notre femme dà.
Qui faisoit jaser d'elle un peu par ci par là.

STRABON.

Te voilà bien malade, elle tient de sa mere,
Prétends-tu réformer cet usage ordinaire?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas ;
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas ;
C'est tant mieux, animal, si le sort favorable,
Veut élever ta fille en un rang honnorable.

THALER.

Tant mieux ; qui dit cela ?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.....

Sc. 5. Act. 5.

AGELAS *après qu'on a reconnu que Criseis étoit une Princesse.*

Vous, dont je tiens cette aimable personne,
Demandez, je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites moi Maltôtier toujours pour commencer.

De Democrite de Regnard.

DISTRAIT.

SON PORTRAIT. *Divers exemples de ſes diſtractions. Le défaut d'être habituellement diſtrait, quoiqu'il ne ne vienne pas du cœur, n'en eſt pas moins notable dans la ſocieté. On s'expoſe à manquer à bien des gens à qui on doit des égards; on offenſe ſans y penſer, & on nuit ſouvent à ſes propres affaires.*

CARLIN.

C'eſt un homme étonnant & rare en ſon eſpèce,
Il réve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe,
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde ſans voir,
Quand on lui parle blanc, ſouvent il répond noir,
Il vous dit non pour oui, pour oui non, il appelle,
Une femme, Monſieur, & moi Mademoiſelle,
Prend ſouvent l'un pour l'autre, il va ſans ſavoir où.
On dit qu'il eſt diſtrait, mais moi je le tiens fou.
D'ailleurs fort honnête homme, à ſes devoirs auſtère,
Exact & bon ami, généreux, doux, ſincère,

Aimant, comme j'ai dit sa maîtresse en heros ;
Il est, & sage & fou, voilà l'homme en deux mots.....
Sortant d'une maison l'autre jour par bévûe,
Pour son Carrosse il prit celui qui dans la vûe,
Se trouva le premier. Le Cocher touche & croit
Qu'il méne son vrai maître à son logis tout droit
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête,
Il entre en une chambre où la toilette est prête,
Où la Dame du lieu qui ne s'endormoit pas,
Attendoit son époux, couchée entre deux draps,
Il croit être en sa chambre, & d'un air de franchise,
Assez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit,
Et bientôt il alloit se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive, il tempête, il s'emporte,
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte,
Quand mon Maître étonné se sauva de ce lieu,
Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plût à Dieu.

LEANDRE. *Sortant de la révérie où il a été pendant que le Chevalier, espèce de petit maitre, chantoit une Chanson, & prend Clarice sa maîtresse par le bras, croyant parler au Chevalier.*

Vos interêts en tout m'ont toujours été chers ;
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pére,

Et je veux vous servir de la bonne maniere,
Je suis comme l'on sait assez bien près du Roi;
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER *à Carlin.*

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN.

D'accord, il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE *à Clarice,*

Vous avez du service, un nom, de la valeur;
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah! je vous fais excuse,
Madame, & maintenant je vois que je m'abuse,
J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER

Ma sœur! un Régiment!

CARLIN.

Ce seroit de milice un nouveau supplement.

LE CHEVALIER *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage?

Ma ſœur en vaut la peine, elle eſt belle, & elle eſt ſage.

LEANDRE.

Ah Monſieur! point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout?
Cette grace, cet air.....

LEANDRE.

Il n'eſt point de mon goût.

LE CHEVALIER

Cependant vous l'aimez.

LEANDRE.

Oui, j'aime la Muſique,
Mais ſi vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agreable, aiſé,
Et le chant entre nous m'en paroît trop uſé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de Muſique,
Cet Amant-là, ma ſœur, eſt tout-à-fait comique,

LEANDRE.

Vous chantiez à l'inſtant, & ne parliez-vous pas
De votre air?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flâme,
Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre
ame,
Sçavoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux!
Ne m'interrogez point, & regardez ses yeux....

Sc. 6. Act. 4.

LE CHEVALIER.

Quand mon pere mourut, il nous laissa pour
vivre,
Ses dettes à payer & sa maniere à suivre,
C'est comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pére-là?

Le Chevalier rit.

Que cette sœur, Monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable, il ne faut point tant
rire,

LE CHEVALIER

Je sçai votre naissance & votre probité,

Et je suis fort content de vous par ce côté,
Vous n'avez qu'un défaut qui par-tout vous décéle,
Dans le fonds cependant c'est une bagatelle,
Mais je serois content de vous en voir défait,
Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait,
Et tout le monde dit que cette léthargie,
Fait insulte au bon sens & vise à la folie.

LEANDRE,

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous;
Tous les hommes, Monsieur, sont différemment fous;
Chacun à sa folie, & j'ai grace à vous rendre,
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié.....

LEANDRE *dans sa rêverie.*

J'ai Carlin en secret un ordre à te prescrire,
Ecoute.... je ne sçai ce que je voulois dire,
Va chez mon Horloger & reviens au plûtôt,
Prends de ce tabac. Non tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Le beau secret ma foi!

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez ici sans peine,
Qu'à votre appartement Madame je vous mène.

LE

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnéte, il n'en eſt pas beſoin.

LEANDRE *s'appercevant qu'il parle au Chev.*

Vous ne vous trompez pas, c'eſt un aute elle-même,
Mais ſi jamais, Monſieur vous êtes ſon époux,
Dans vos diſtractions défiez-vous de vous,
Une femme ſuffit, tenez-vous à la vôtre,
N'allez-pas par mépriſe en conter à quelqu'autre,
Ma ſœur n'eſt pas ingrate & ſans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les interêts.
Adieu, Monſieur je ſuis tout à votre ſervice.

Sc. 7. Act. 2.

MEME SUJET *de la Sc. 2. Act 3.*

LEANDRE.

D'où viens-tu ? parle donc, repond moi,
Je ne te vois jamais quand j'ai beſoin de toi.

CARLIN

J'exécute votre ordre avec zéle ou je meure,
Vous avez oublié que depuis un quart d'heure,
De dix commiſſions il vous plait me charger,

J'ai vû le Rapporteur, le Taille ur, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle ſonne à préſent.

LEANDRE *prenant la montre.*

Il me l'a bien ga r dée

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'achetter
De bon Tabac d'Eſpagne, en voilà pour gouter.

LEANDRE *prend le papier où eſt le Tabac.*

Voyons

CARLIN.

C'eſt du meilleur qu'on puiſſe jamais prendre;
Dont on fraude les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE *jettant la montre, croyant jetter le Tabac.*

Quel horrible Tabac! tu veux m'empoiſonner.

CARLIN.

La Montre! ah voilà bien pour la faire ſonner!
Quelle diſtraction, Monſieur, eſt donc la vôtre?

LEANDRE.

Oh je n'y penſois pas, j'ai jetté l'un pour l'autre

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal, la montre cette fois

Va revoir l'Horloger tout au moins pour
 six mois.

EFFRONTE'

Caractere représenté par un homme, lequel après s'être donné pour un Officier qui a servi dans les armées, est obligé de soutenir ce personage devant un Officier véritable. Il est bon d'avertir que Crispin avoit déja fait auprès de Victorine le personage d'un homme de lettres, d'un sçavant : au fond, c'est ici un valet qui se trouve engagé dans ce mauvais pas; son embarras, & la maniere dont il s'en tire est fort facétieuse. Il y a des cas qu'un effronté ne prévoit pas & où il risque d'être puni de son effronterie.

VICTORINE *à Crispin.*

Mon époux est ici depuis hier au soir,
Hélas! & le cruel me défend de vous voir.
Voyez des gens d'épée & n'en voyez point
 d'autres,
Le véritable esprit est proprement le nôtre
M'a t'il dit, & songez que cela vaut bien mieux,
Que le Grec des pédans, qui me blessent les
 yeux....

A Crispin, après qu'il s'est habillé en homme d'épée.

Sous cet habit guerrier vous êtes fait à peindre,
Vous n'aurez maintenant plus de sujet de craindre.
Si nous sommes encore troublez par mon époux,
Je vous ferai passer pour....: mais il vient à nous.

CRISPIN.

Tant pis.

VICTORINE.

Bon jour, Madame, ah! quel homme est-ce là?

VICTORINE.

C'est un Officier.

VICTORIN.

Un?....

VICTORINE.

Un Officier d'armée;
Ce mot seul de plaisir rend votre ame charmée.

VICTORIN.

Monsieur, votre visite est un honneur pour moi,
Que je ne puis.....

CRISPIN.

Monsieur, vous vous moquez, je croi;
J'ai pris la liberté de venir voir Madame.

VICTORIN.

Monsieur, je vous conjure, accoûtumez ma femme,

'A ne point voir ici que des gens du métier,
Comme vous j'ai l'honneur, Monsieur, d'être Officier.
Et j'ai servi vingt ans, ou sur mer, ou sur terre.

CRISPIN.

C'est fort bien fait à vous. Vive les gens de guerre.

VICTORIN.

Oui, morbleu vive : au moins vous me ferez plaisir,
De nous donner souvent vos momens de loisir.
Peut-être en vous voyant, Madame Victorine,
Prendra quelque dégoût pour les gens de doctrine,
Pour ces pédans fiefez, qui sans cesse chez moi....

VICTORINE.

Eh ! Monsieur.

VICTORIN.

Ce ne sont que des sots par ma foi.
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

CRISPIN.

Eh.....

VICTORINE.

Monsieur est trop sage.
Pour ravaler ainsi les gens de haut étage.
Il sçait trop le respect qu'exigent les beaux arts ;
Et que mon Apollon ne doit rien à son Mars.

CRISPIN.

Ah! Madame, mon Mars.

VICTORIN.

En quelle heureuse armée
Avez-vous travaillé pour votre renommée?
Aurois-je eu le bonheur de servir avec vous?

CRISPIN.

Ce seroit un honneur, qui m'eût été fort doux;
Mais..... où servîtes-vous la derniere campagne?
Je verrai bien.

VICTORIN.

Monsieur, j'étois en Allemagne.

CRISPIN.

Oh nous ne pouvions pas nous rencontrer ainsi,
J'étois en Catalogne, où je vis Dieu merci,
Des choses.... par ma foi la campagne fut rude.

VICTORIN.

Vous prîtes Puycerda.

CRISPIN.

Ce ne fut qu'un Prélude.
Ah! mille beaux exploits qu'ensuite....

VICTORIN.

Mais pourtant,
Ce siege fut vanté comme un siege important.
Et vous m'obligerez si vous prenez la peine,

De me faire un détail de l'hiftoire certaine.
On me l'a fait vingt fois, mais fi confufément
Que je ne puis porter un jufte jugement.

CRISPIN.

Après trois jours de fiege & ne fachant que dire...
Nous prîmes Puycerda... cela vous doit fuffire.

VICTORIN.

Eh! Monfieur, s'il vous plaît.

CRISPIN.

Je n'ai pas le loifir.

VICTORIN.

Un feul mot.

CRISPIN.

Il faut donc vous faire ce plaifir.
De Puycerda, Monfieur, les murailles font fortes,
Les habitans rufez avoient fermé les portes.
Dieu me damne, il y fut chamaillé comme il faut,
On commença d'abord par monter à l'affaut.
Et dès le lendemain on ouvrit la tranchée.

VICTORIN.

Comment....

CRISPIN.

De Catalans la plaine étoit jonchée;

VICTORIN.

Mais....

CRISPIN.

Il faudroit ſçavoir l'aſſiette du pays,
Pour comprendre.... en un mot c'eſt ce que je vous dis.
En haut ce ſont des prez... en bas ce ſont des vignes,
Et c'eſt là juſtement que nous fîmes les lignes.
Le corps de la bataille avoit le devant....
M'entendez-vous ?

VICTORIN.

Non.

CRISPIN.

Non ? il arrivoit ſouvent,...
Mais enfin pour pouſſer à bout notre entrepriſe,
Nous rompîmes le pont & la Ville fut priſe.
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

VICTORIN.

Eſt-ce de la façon qu'on aſſiege les Villes ?
Vous vous moquez.

CRISPIN.

Il eſt des moyens plus faciles;

On peut en Allemagne en user autrement,
Mais croyez-moi, la guerre est un rude tourment?
Heureux qui peut ne voir ni siege, ni bataille.
Maudit honneur!... mais quoi peut-on vivre en canaille,
Sans charge, sans emploi, toujours sur son fumier?
Non, ce n'est pas ainsi qu'on devient Officier.

VICTORIN.

Vous l'êtes cependant, mais par quel privilege,
Car vous parlez si mal & d'armée & de siege.
Que je doute....

CRISPIN.

La langue aux gens faits comme nous
Est des membres du corps le moins adroit de tous.
Et selon moi, Monsieur, il est plus difficile,
De décrire un combat que de prendre une Ville.

VICTORIN.

Fort bien. (*bas*) Quel Officier! ah ma fille c'est vous?
Le pere de celui qui sera votre époux.
Est peut être arrivé, je reviens dans une heure.

VICTORINE.

Helas! que j'ai souffert.

CRISPIN.

Pas tant que moi, je meure.
Car malgré le ſecours de tout mon bel eſprit,
J'ai crû, loin du combat, mourir dans le recit,
&c.

Théâtre de le Thuilerie. Criſpin bel Eſprit.

EQUITÉ.

EXEMPLE *d'une action admirable d'équité; un Juge qui ſe fait juſtice à lui-même, donne une grande leçon à ceux de ſa profeſſion.*

LE PRESIDENT.

On voudroit votre avis ſur un cas ſingulier,

SAINVILLE.

Mon Pere, vous ſçavez que jamais je ne flatte.

LE PRESIDENT.

C'eſt par cette raiſon, l'affaire eſt délicate,
Les conſeils les plus vrais ſont ici les meilleurs,
Un Juge aſſez habille, honnête homme d'ailleurs......
Fut chargé d'un procès dont la déciſion
Devoit à ſon rapport régler la deſtinée,
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laiſſons la nobleſſe du ſang,
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang,
Peſons les droits réels, la plus haute naiſſance,
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer;
Souvent le meilleur droit ne ſçait pas ſe montrer;
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'employe
Ce Monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proye;
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre & d'égarer Themis.
A ce fleau funeſte, à ce mal ſans reméde,
Ajoutez par ſurcroît que la main qui nous aide,
Peut ſe laiſſer ſurprendre ou gagner : en effet
Ne ſçauroit-on nous faire un infidèle extrait?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en ſert à tort : c'eſt mon ſyſtême,
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même,
Et s'il n'y donne pas tous ſes ſoins, tout ſon tems,

Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes Cliens.
Pourquoi ſe charge-t'il des fortunes publiques?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE.

Et des plus véridiques;
Je vois d'ici ce Juge indigne de pardon,
Comme il le meritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit; un traître, un ſerpent domeſtique,
Priva la vérité de ſa preuve authentique,
Le titre diſparut, le bon droit ſuccomba,
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient d'ailleurs aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en ſçavoir plus qu'eux,
Peut-il ſe conſoler de leur déſaſtre affreux,
Et d'en avoir été la cauſe.

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe, il a laiſſé trahir ſon miniſtère;
Il avoit un dépot, à qui l'a-t'il remis?

Si l'excuſe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRESIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître,
On ſcût la vérité: le titre n'étoit plus,
Et le Juge accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort,
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,
L'avoit abandonnée auſſi bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Eh bien s'il eſt ainſi, que me demande-t'on ?

LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte eſt peu sûr de lui-même,
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRESIDENT.

Mais vous, qu'auriez-vous fait dans un sembla-
ble cas ?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce ?
Qu'il tremble ! mais à quoi servira ma réponse ?
Quoiqu'il en soit enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.
C'est à quoi je condamne un Juge qui s'abuse,
Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les ex-
cuse,
L'ignorance & l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aisément dans la Cause d'autrui ;
Celui dont je vous parle est peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRESIDENT.

La restitution pourroit être si forte...

SAINVILLE.

La somme n'y fait rien, l'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRESIDENT *souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penser contraire aux mœurs du tems,
N'attirera sur moi que des ris insultans.

LE PRESIDENT.

Pardonnez moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous mon pere ?

LE PRESIDENT.

J'ai pensé comme vous, j'ai fait plus, & j'espére
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur,
Vous voyez le coupable & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRESIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah grands Dieux ! que ma source m'est chere !
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRESIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et je viens d'expier ma méprise funeste.
Il vous en coutera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste ;
Ah! qu'il m'est doux, de voir que je revis en vous,

Sc. 5. Act. 5. De la Gouvernante, de la Chaussée

ESPRIT A LA MODE.

L'Esprit est aujourd'hui departi à bien des gens : les qualités qui acquierrent le titre d'homme d'esprit, sont renfermées dans un cercle fort étroit.

M. ARGANT.

Et qui diable aujourd'hui ne l'est pas,
Homme d'esprit. Rien n'est plus ordinaire ;
C'est un titre bannal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire,
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brulés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour Esprit dans le siécle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,

Qu'une frivole effervefcence.
Qu'un accès, une fiévre, un délire, un tranfport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoiffance,
Proverbes, quolibets, folles allufions,
Pointes, frivolités, plaifamment habillées.
Quelque fuperficie, & des expreffions,
Artiftement entortillées,
Joignez y le ton fuffifant ;
Voilà les qualités de l'efprit d'aprêfent.
Pour moi mon avis eft, dût-il paroitre étrange,
Que ces petits Meffieurs qui font fi floriffans,
Faifoient un marché d'or, s'ils donnoient en échange,
Tout ce qu'ils ont d'efprit pour un peu de bon fens,

Ecole des Meres. Act. 3. Sc. 3.

ESPRIT DANGEREUX.

OU SORTE DE FOURBE PLUS RAFINÉ.

Caractère de ces fortes de gens.

Cet homme eft dangereux, hier il me furprit,
Voulant lier, dit-il, avec moi connoiffance,

Il exige d'abord entiere confidence,
Il me dit ses défauts & ceux qu'il trouve en moi,
Mais il les adoucit, & dans l'instant je vois,
Que par le même tour il me blâme & me loue,
Qu'en blâmant avec art, habilement il joue
Sous le jeu d'un Censeur celui d'un Complaisant.
Il n'est point flatteur, non, c'est un ton différent,
Il paroît s'échaper par des traits veridiques,
Mais chaque mot le méne à ses fins politiques:
Quand il vous croit en garde il se decouvre un peu,
Pour vous faire avancer & se donner beau jeu,
Profitant de l'amour qu'on a pour la franchise,
Fait parade du vrai qu'il farde & qu'il déguise,
Il sçait même piper sur la sincérité,
Comme un fin Courtisan fait sur la probité,
Il dit vrai trente fois pour pouvoir mentir une,
Dans une occasion qui fasse sa fortune.
Hypocrite en franchise est à peu près le mot,
Pourquoi pas faux sincère; on dit bien faux dévot.

Sc. 2. Act. 1. Du Faux Sincère du Dufresny.

BEAUX ESPRITS.

Gens qui font les beaux Esprits & les plaisans dans les societés : leur caractère. Ils ont souvent le cœur mauvais & la langue mordante, n'ont point de vrais amis la plupart du tems, & sont méprisés des honnêtes gens. Caractère des bons Esprits.

VALERE.

Il est vrai, mais enfin Cleon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du Rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots ;
De ces hommes charmans qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les Plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vû d'autres Méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien, un ton sententieux,

Cache leur nullité sous un air dédaigneux.....
Que dans ses procedés l'homme est inconsequent!
On recherche un Esprit, dont on hait le talent,
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore,
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre:
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit il en faire son ami?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés, est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à des foibles rivaux,
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos,
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre,
Ce triomphe honteux de la méchanceté,

Réunit la bassesse & l'inhumanité,
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE.

Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse....
Dans des cercles divers, il passe, il se promene,
Sans gêne, sans lien, je l'ai vû quelque fois,
A des soupers divins retenus pour un mois.

ARISTE.

Vous le croyez heureux ; quelle ame méprisable !
Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable.
Etranger au milieu de la societé,
Et par-tout fugitif, & par-tout réjetté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience,
Que le bonheur du cœur est dans la confiance,
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse & qui s'aime,

Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, & sans malignité
Dans le sein de la paix & de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable & paisible,
D'un esprit raisonnable & d'un cœur né sensible.
Ami du bien, de l'ordre, de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Le méchant, sans amis, suspect & dangereux,
Est un homme proscrit, & ne peut être heureux;
Où le voit-on reçû? chez ces cœurs haïssables;
Ce Peuple d'hommes faux, de femmes, d'Agréables,
Sans principes, sans mœurs: Esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.

Sc. 4. Act. 4. Du Méchant de Gresset.

FEMMES.

Leur vertu est la plus sûre garde de leur honneur.

LISETE *suivante.*

En effet tous ces soins sont des choses infames;
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?

Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe,
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe,
Penſez-vous après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions?
Et quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête,
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus ſûr eſt ma foi de ſe fier en nous,
Qui nous gêne ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher;
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE.

Voilà, beau Précepteur! votre éducation,
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion.

ARISTE.

Mon frére, ſon diſcours ne doit que faire rire;

Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire,
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté.
On le retient fort mal par tant d'auſtérité,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſéverité que nous leur faiſons voir:
C'eſt une étrange choſe à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
Envain ſur tous ſes pas, nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner,
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guére ſûr aux mains d'une perſonne,
A qui dans les déſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſon que tout cela.

ARISTE.

Soit, mais je tiens ſans ceſſe,
Qu'il nous faut en riant inſtruire la Jeuneſſe,

Reprendre

Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.....

Mol. Ecole des Maris.

MEME VERITE'

Prouvée par la conduite d'un homme âgé, & naturellement jaloux, qui veut ſe marier.

ALBERT.

J'ai fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encore m'aſſurer des dehors.
Grace au Ciel tout va bien, une terreur ſecrette,
En dépit de mes ſoins rend mon ame inquiette.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin ce me ſemble examinoit ces lieux.
Depuis plus de ſix mois ma lâche complaiſance,
Met à chaque moment en défaut ma prudence.
Et pour laiſſer Agathe à l'aiſe reſpirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'eſt point par douceur qu'on rend ſages les filles,
Je veux de haut en bas faire attacher des grilles.

Et que de bons barreaux larges comme la main ;
Puiſſent ſervir d'obſtacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crépuſcule
J'entrevoi quelque objet qui marche & qui recule.
Approchons. Qui va là ? perſonne ne répond,
Ce ſilence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette, Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui, c'eſt moi, c'eſt moi, mais à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu s'il vous plaît.

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE.

Que ce seroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigues & qui sont retenues,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étendues:
Dorment tranquillement & ne vont point si-tôt,
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE.

Et comment voulez-vous s'il vous plait qu'on repose,
Chez nous toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, touffer, cracher, éternuer, courir.
Lorsque par grand hasard, quelque fois je sommeille,

Un bruit affreux de clés en ſurſaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point, un Juif erant,
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand,
Un Lutin que l'Enfer a vomi ſur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre.
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce Lutin & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Taiſez-vous, s'il vous plait : pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moi ſur le champ je la chaſſe.
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juſte Ciel, quel arrêt, Monſieur !

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt s'il vous plaît.

LISETTE *riant.*

Ah par moi, Monſieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur.
Un écolier qui ſort d'avec ſon précepteur,

Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ſes parens, pour être mariée,
Un eſclave qui ſort des mains des mécréans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans,
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi quart tant de plaiſir que j'ai,
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie.

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir, que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui, puiſqu'il eſt ainſi, je change de déſir,
Et je ne prétend pas de donner ce plaiſir.
Tu reſteras ici pour faire pénitence.

Foſ. amoureux. Act. 1. Sc. 2.

CRITIQUE

Au ſujet des femmes qu'on tient en Captivité.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene & ſalue Albert.

ALBERT.

Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

Eraste continuant à saluer.

A quoi servent, Monsieur ces façons que vous
faites,
Parlez donc, je suis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux & ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue,
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue.
Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur, l'air qu'ici l'on
respire,
Est tout à fait mal sain, je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems.
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

AGATHE.

Hélas! rien n'est plus vrai depuis que j'y respire,
De languir nuit & jour dans un cruel martyre.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Quelle se porte bien, ou quelle soit malade,

Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vûe où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature,
N'étalla ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays eſt beau, chacun en parle ainſi;
Mais vous emploiriez mieux la fin de la journée,
Votre chaiſe à préſent doit être accomodée.
Partez, vous devriez être à préſent bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment; dites-moi je vous prie;

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie;
Je vais vous écouter avec attention,

A Agathe & Liſette.

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur.

ALBERT.

Eh rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cauſe.

Que Madame pour moi souffre la moindre chose;

ALBERT.

Allons vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai.
Mais devant ces Messieurs tout haut je vous dirai.
Que le Ciel enverra quelque honnête personne.
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne,
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu, l'entrée est interdite,
Tout dans cette maison est sujet à visite.
Nous croions quelquefois que le monde a pris fin,
Rien n'entre ici s'il n'est du genre feminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT *lui mettant la main sur la bouche & la faisant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere....
Ça de quoi s'agit-il? parlez, vous voila maître.
Mais surtout soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché vrayment;
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire ma fille ?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bientôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites,
Les femmes d'aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes.

ALBERT.

J'empêcherai parbleu, que celle que je prens,
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah que vous ferez bien! je ſuis ſi fou des femmes,
Et je ſuis ſi ravi quand quelques bonnes ames,
Se ſervent de main miſe un peu de tems en tems.

ALBERT.

Ce garçon là me plaît & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi je ne vois rien de ſi digne de blâme;
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme,
Qui ſans être jamais de ſoupçon combattu,

Compte tranquilement sur sa frêle vertu.
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.
Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle,
Suivre par tout ses pas, l'enfermer s'il le faut,
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut,
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matieres là,
Qui pourrra m'atraper bien habile sera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse,
Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foi, vous aurez beau, Messieurs leurs partisans,
Debonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds & musqués, qui cherchez par la Ville,
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile.
Publier que je suis un brutal, un Jaloux,
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous deffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible & tendre?

Sans être un peu Jaloux on ne peut être amant,
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un Jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle;
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insuportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême....
Mais pour moi je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animé.

ALBERT.

Certes vous me charmez, Monsieur, par votre esprit,
Je voudrois pour beaucoup que cela fut écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monsieur, là pour vous satisfaire.
Je vous écrirai tout sans qu'il vous coute rien.

ALBERT.

Je vous suis obligé, je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas je crois autre chose à me dire
Voilà votre chemin, adieu, je me retire.

Sc. 3. Act. 2. Des folies. Amour... de Regnard.

MEME SUJET.

Les précautions que prennent les hommes pour empêcher l'infidelité de leurs femmes sont souvent inutiles.

Dans cette Scene c'est un homme Jaloux qui a formé le dessein d'épouser une jeune personne qu'il a fait élever hors de tout commerce du monde pour être plus sûr de sa sagesse : dans ce moment, il vient d'apprendre que pendant son absence un jeune homme a fait plusieurs visites à cette personne.

ARNOLPHE.

Oh je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux vœux d'un Damoiseau.
J'en veux rompre le cours, & sans tarder apprendre,
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.
J'y prens pour mon honneur un notable interêt,
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est....

Il fait venir devant lui Alain & Georgette ses domestiques.

Venez ça tous deux, paix, venez-là, venez dis-je.

GEORGETE.

Ah! vous me faites peur & tous mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent vous m'avez obéi,
Et tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETE.

Eh ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'aſſure.

ARNOLPHE.

Ouf, je ne puis parler, tant je ſuis prévenu,
Je ſuffoque & voudrois pouvoir me mettre nud.
Vous avez donc ſouffert, ô canaille maudite,
Qu'un homme ſoit venu.... tu veux prendre la fuite.
Il faut que ſur le champ.... ſi tu bouges... je veux
Que vous me diſiez.... euh... Oui je veux que tous deux,
Quiconque remura, par la mort, je l'aſſomme.
Comme eſt ce que chez moi s'eſt introduit cet homme?

Eh, parlez, dépechez, vite, promptement, tôt?
Sans réserver, veut-on dire ?

ALAIN ET GEOREGETE.

Ah! ah!

GEORGETE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau, prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente & que je me promene.
Aurois-je deviné quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela ? Ciel! que mon cœur pâtit.
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche,
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment,
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
Que l'on m'attende ici....

GEORGETE.

Mon Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible.
Et jamais je ne vis un plus hideux Chrétien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien;

GEORGETE.

Mais que diantre eſt-ce là qu'avec tant de rudeſſe,
Il nous fait au logis garder notre Maîtreſſe ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſçauroit voir perſonne en approcher ?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie,

GEORGETE.

Mais d'où vient, qu'il eſt pris de cette fantaiſie,

ALAIN.

Cela vient.... cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETE.

Oui, mais pourquoi l'eſt-il, & pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie, entens-tu bien Georgete,
Eſt une choſe.... la.... qui fait qu'on s'inquiete....
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon....
Je m'en vais te bailler une comparaiſon....

GEORGETE.

Oui, mais pourquoi, chacun n'en fait-il pas de même ?
Et qu'il ne montre point une colere extrême.
Même nous en voyons qui paroiſſent joyeux,

Lorſque les femmes ſont avec les biaux Mon-
ſieurs ?

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié goulue,
Qui n'en veut que pour ſoi.

GEORGETE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt lui.

GEORGETE.

Voi comme il eſt chagrin....

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennui.

Autre leçon ſur cette matiere.

ARNOLPHE.

Eſt-il au monde un autre Ville auſſi,
Où l'on ait des maris ſi patiens qu'ici ?
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de
gueres,
L'autre en toute douceur laiſſe aller ſes affaires,
Et voyant arriver chez lui le Damoiſeau,
Prend fort honêtement ſes gans & ſon manteau.
L'une de ſon galant en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidele
Qui dort en ſureté ſur un pareil appas.

Et le plaint ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas.
Enfin ce ſont par tout des ſujets de Satyre,
Et comme ſpectateur ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots....

CHRISALDE.

Oui, mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche l'on rie auſſi de lui.
Comme ſur les maris accuſez de ſouffrance,
De tout tems votre langue à daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné.
Et s'il faut que ſur vous on vit la moindre priſe,
Gare, qu'aux careſours on ne vous timpaniſe.

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point,
Bien hupé qui pourra m'attraper ſur ce point.
Je ſçais les tours ruſez & les ſubtiles trames,
Dont pour nous attraper ſçavent uſer les femmes.
Et comme on eſt dupé par leurs dexteritez,
Contre cet accident j'ai pris mes ſuretez,
Et celle que j'épouſe a toute l'innocence,
Qui peut ſauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que prétendez-vous qu'une ſotte en un mot ;

ARNOLPHE.

Epouſer une ſotte, eſt pour n'etre point ſot,
Je crois en bon Chrétien votre moitié fort ſage ;
Mais une femme habile eſt un mauvais préſage;
Et je ſçai ce qu'il coute à de certaines gens ;
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irai me charger d'une ſpirituelle,
Qui ne parleroit rien, que cercle que ruelle,
Qui de Proſe & de Vers feroit de doux écrits ;
Et que viſiteroient Marquis & beaux Eſprits,
Tandis que ſous le nom de mari de Madame ;
Je ſerois comme un ſaint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un eſprit qui ſoit haut,
Et femme qui compoſe, en ſçait plus qu'il ne faut,
Je prétens que la mienne en clartez peu ſublime,
Même ne ſçache pas ce que c'eſt qu'une rime....
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ſtupide eſt donc votre marote?

ARNOLPHE.

Tant que j'aimerois mieux une laide bien ſotte,

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'eſprit.

CRISALDE.

L'Eſprit & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honneteté ſuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout qu'une
bête,
Puiſſe jamais ſçavoir ce que c'eſt qu'être hon-
nête ?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux que je crois,
D'avoir toute ſa vie une bête avec ſoi.
Penſez-vous le bien prendre, & que ſur votre
idée,
La ſureté d'un front puiſſe être bien fondée ?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir.
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond,
Preſſez-moi de me joindre à femme autre que
ſotte.
Prêchez, patrocinez juſqu'à la Pentecôte,
Vous ſerez ébahi quand vous ſerez au bout,

Que vous ne m'aurez rien perſuadé de tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode ;
En femme comme en tout je veux ſuivre ma mode.
Je me vois riche aſſez, pour pouvoir que je croi,
Choiſir une moitié qui tienne tout de moi.
Et de qui la ſoumiſe & pleine dépendance,
N'ait à me reprocher aucun bien ni naiſſance :
Un air doux & poſé parmi d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle dès quattre ans.
Sa mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la lui demander il me vint la penſée.
Et la bonne payſanne aprenant mon déſir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaiſir.
Dans un petit Couvent loin de toute pratique,
Je la fis élever ſelon ma Politique.
C'eſt à dire, ordonnant quels ſoins on emploiroit,
Pour la rendre Idiote autant qu'il ſe pourroit.
Dieu merci, le ſuccès a ſuivi mon attente,
Et grande je l'ai vue à tel point innocente.
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait

Pour me faire une femme au gré de mon ſouhait,
Je l'ai donc retirée, & comme ma demeure,
A cent ſorte de monde eſt ouverte à tout heure,
Je l'ai miſe à l'écart, comme il faut tout pré-
voir,
Dans cette autre maiſon, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter ſa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tous auſſi ſimples
qu'elle.
Vous me direz pourquoi cette narration?
C'eſt pour vous rendre inſtruit de ma précaution;
Vous pourriez s'il le faut dans une conférence,
Juger de ſa perſonne & de ſon innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article là, ce que vous m'avez dit,
Ne peut.....

ARNOLPHE.

La vérité paſſe encore mon recit.
Dans ſes ſimplicitez à tout coups je l'admire,
Et par fois elle en dit dont je pâme de rire....
Enfin je ſuis inſtruit de tous les accidens,
Qui fait dans le malheur tomber les plus prudens.
Des diſgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens voulant prendre une
femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts.

Et le tirer de pair d'avec les autres fronts....
Et plutôt que subir une telle avanture....

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure,
Si le sort l'a reglé vos soins sont superflus,

ARNOLPHE.

Moi j'aurois cet affront?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens ont ce sort, sans vous faire bravade,
Qui de mine & de cœur, de biens & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie en un mot m'importune.

CHRISALDE.

Mais comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on dois faire ainsi qu'au jeu de dez,
Ou s'il ne vous vient pas ce que vous demandez.
Il faut jouer d'adresse & d'une ame réduite,
Corriger le hazard par sa bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire, dormir, & manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Mais pour se bien conduire en ces difficultez;

Il y faut comme en tout fuir les extrémitez.
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,
Qui tirant vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citans les galans.
En font partout l'éloge & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites simpathies,
Sont de tous leurs Cadeaux, de toutes leurs parties.
Et font qu'avec raison les gens sont étonnez,
De voir leur hardiesse, à montrer là leur nez.
Ce procedé sans doute, est tout à fait blâmable,
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulans,
Dont l'imprudent chagrin qui tempête & qui gronde;
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde.
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir,
Q'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête;
Et quand on le sçait prendre, on n'a point à rougir,
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.

Sc. 8. Act. 4. Ecole des Femmes.

FEMMES.

Propos des femmes : Les passions sont souvent les mêmes dans l'un & dans l'autre sexe, mais elles parlent un langage différent. Un homme à la mode veut de l'éclat jusques dans ses amours. La vanité fait toujours prendre le pire des partis.

DOLIGNI *fils.*

Ce qui doit maintenant m'embarrasser le plus ;
Ce sont mes feux, dis-moi, comment sont-ils reçûs ?
Mariane ayant mis en toi sa confiance.

ROSETTE *suivante.*

Que concluez-vous de cela ?

DOLIGNI.

Si j'ai plû, tu le sçais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence !
Nous ne vous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI.

Eh que diantre avez-vous à vous dire ?
Si l'amour & les cœurs soûmis à votre empire ;
De tous vos entretiens ne sont pas le sujet.

ROSETTE.

ROSETTE.

Oh ce n'eſt pas comme vous autres,
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point,
Quand on eſt en gayté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille.
Des contes de Couvent; enfin que ſcai-je moi?
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſavoir pourquoi.

DOLIGNI.

Non jamais on n'a vû de fille ſi diſcréte.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI.

Sois un peu moins ſecréte;

Le Marquis par hazard n'eſt-il point mon rival ?

ROSETTE

Il fait profeſſion d'être un galand banal,
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle;
Ses talens ſéducteurs, Mariane eſt ſi belle !

DOLIGNI.

Et pour une jeune perſonne,
L'hommage du Marquis eſt bien éblouiſſant;
Plaiſe à l'amour que je m'abuſe !

ROSETTE.

Il eſt vrai qu'on nous accuſe
D'apporter toutes en naiſſant,
Ce malheureux levain de la coquetterie;
Et ce gout éffrené pour la galanterie,
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous;
Mais ſans recriminer, croyez que parmi nous
Il eſt encor des cœurs dignes d'un honnête homme,
D'ailleurs en vains ſoupçons votre eſprit ſe conſomme,
Le Marquis choiſit mieux.

DOLIGNI.

Eh peut-il mieux choiſir ?

ROSETTE.

Mariane eſt ſans doute extrêmement aimable;

La bonté de ſon cœur la rend ineſtimable:
C'eſt un tréſor : heureux qui pourra s'en ſaiſir !
Mais enfin par vous ſeul en ſilence adorée,
Mariane eſt preſque ignorée;
On ne la connoit point à la Ville, à la Cour,
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'eſt jointe avec les charmes,
Chez eux la gloire a pris la place de l'amour;
Tel eſt ce cher Marquis d'impreſſion nouvelle,
Un des plus grands travers qui troublent ſa cervelle,
C'eſt qu'aucune beauté ne ſçauroit le tenter,
Qu'autant qu'elle eſt de mode & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante: il aime à ſupplanter;
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.

Act. Sc. 3. De l'Ecole des Meres de la Chauſſée.

FEMMES.

Portrait des Femmes sur le Retour.

Les passions des Femmes, ou leurs goûts se diversifient selon les âges. C'est ici une jeune femme qui parle à une autre d'un âge plus avancé. Cette derniere avoit voulu lui faire la leçon.

Une femme, il est vrai, aime un peu trop à plaire,
C'est dans nos jeunes ans la foiblesse ordinaire;
Dans l'arriere saison on ne fait qu'en changer,
Du monde qui nous quitte, on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Ausquels on voudroit bien être encore sujette;
Alors par désespoir & par nécessité,
On se masque, l'on prend un air d'autorité,
On se croit vertueuse en voulant le paroître;
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être,
Qu'on se fait au contraire un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain,
L'esprit de charité paroît une foiblesse,
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse;
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.

On échange un défaut contre une autre plus
grand :
Une prude n'a jamais bien pensé d'autrui....
D'ailleurs,
C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,
Elle passe aussitôt pour être véritable,
Tout ce qui peut nous nuire ou nous perdre est
croyable ;
On n'examine rien, & la credulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

Sc. 2. Act. 2. Fausse Antipathie de la Chaussée.

FEMMES

qui font les Sçavantes & les Philosophes.

DES Femmes qui font parade de science & affectent un Esprit Philosophe, passent ordinairement pour pédantes, parce qu'elles le sont effectivement, & se donnent un ridicule.

ARMANDE.

Quoi le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ;
Et de vous marier vous osez faire la fête ?
Ce vulgaire dessein peut vous monter en tête.

HENRIETTE.

Oui ma ſœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui ſe peut-il ſupporter?
Et ſans un mal de cœur ſçauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige?
Ma ſœur.....

ARMANDE.

Eh mon Dieu! fi

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fi vous dis je,
Ne concevez point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoutant.....

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage,
Et je ne vois rien là, ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée & me faſſe trembler.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel ſont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'eſt-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire?
Que d'attacher à ſoi par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime & ſoit aimé de vous;
Et de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie;
Ce nœud bien aſſorti n'a-t'il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre Eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage,
De vous claquemurer aux choſes du ménage,
Et de n'entrevoir point des plaiſirs plus touchans,
Qu'un Idole d'époux & de marmots d'enſans!
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos déſirs,
Songez à prendre un goût de plus nobles plaiſirs,
Et traitant de mépris les ſens & la matiere,
A l'Eſprit comme nous, donnez-vous toute entiere;
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs,
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs;
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,

Mariez-vous, ma ſœur à la Philoſophie....
Ce ſont là les beaux feux, les doux attachemens,
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les ſoins où je vois tant de femmes ſenſibles,
Me paroiſſent aux yeux des pauvretés horribles.

PHILAMINTE *mére d'Henriette.*

Aucun eſprit en vous ne s'eſt fait encore voir,
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire,
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire;
J'aime à vivre aiſément, & dans tout ce qu'on dit,
Il faut trop ſe peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête;
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui, mais je ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte,
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte;

La beauté du visage est un frêle ornement ;
Une fleur passagère, un éclat d'un moment ;
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inherente & ferme....
Et la pensée enfin où mes veux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme * plein d'esprit.
Sc. 1. Act. Des Femmes sçavantes & de la Sc. 4. Act. 3.

De la Scène I. de l'Acte III.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en Vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit Chapitres du plan de notre Academie...
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense ;
De n'étendre l'effort de notre intelligence,

* *Lui faire épouser M. Trissotin, un franc pédant.*

Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau ;
Ou des beautés d'un point ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de cet honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

ARMANDE.

Epicure me plaît & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez pour moi des petits corps,
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je goute bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sens

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses Mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte ;
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés ;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flatter, j'en ai déja fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la Lune.

BELISE.

Je n'ai point encore vû d'homme comme je crois,
Mais j'ai vû des Clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons ainſi que la Phyſique,
Grammaire, Hiſtoire, vers, morale, politique;
Pour la langue, on verra dans peu nos Réglemens,
Et nous y prétendons faire des remûmens.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre Academie;
Une entrepriſe noble & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire & qui ſera vanté,
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité,
C'eſt le retranchement de ces ſillabes ſales,
Qui dans les plus beaux mots produiſent des ſcandales.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos Statuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſçauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les Juges des Ouvrages :
Par nos loix, Proſe & Vers tout nous ſera ſoûmis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire;
Et ne verrons que nous qui ſachions bien écrire.

De la Scene III.

TRISSOTIN *dans le tems que Vadius entre.*

Voici l'homme qui meurt du déſir de vous voir;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme,
D'avoir admis chez vous un profane, Madame;
Il peut tenir ſon coin parmi les beaux eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence;
Et ſçait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE.

Du Grec ? ô Ciel ! du Grec ! Il sçait du Grec, ma sœur ?

BELISE.

Ah ! ma niece du Grec !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi, Monsieur, sçait du Grec ? ah ! permettez de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous embrasse.

Il les embrasse toutes, jusqu'à Henriette qui le refuse.

HENRIETTE.

Excusez moi, Monsieur, je n'entens pas le Grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres Grecs, un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage,
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en Vers ainſi qu'en
Proſe,
Et pourroit, s'il vouloit vous montrer quelque
choſe.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions;
C'eſt d'en tranniſer les converſations,
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux
tables,
De leurs Vers fatigans, Lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus ſot à mon ſens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer de
l'encens.
Qui des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles;
En fait le plus ſouvent les martyrs de ſes vieilles.

Fem. ſçav. Sc. 3. Act. 3.

PHILAMINTE *à un Notaire qui vient pour dreſſer un Contrat.*

Vous ne ſçauriez changer votre ſtile ſauvage,
Et nous faire un Contrat qui ſoit en beau lan-
gage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtile eſt très-bon, & je ſerois un ſot,

Madame, de vouloir y changer un mot.

BELISE.

Ah quelle barbarie au milieu de la France
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la
ſcience ;
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens,
Et dater par les mots d'Ides & de Kalendes.

LE NOTAIRE.

Moi, ſi j'allois, Madame, accorder vos de-
mandes,
Je me ferois ſiffler par tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

On apporte à Philaminte une Lettre qui lui apprend qu'elle a perdu un procès. Cette Lettre finit en ces termes : Le peu de ſoin que vous avez eu de votre procès vous coûte quarante mille écus, & c'eſt à payer cette ſomme avec les dépens que vous êtes condamnée par Arrêt de la Cour ; ſur quoi Philaminte dit :

Condamnée ! ah ce mot eſt choquant, &
n'eſt fait
Qu e pour les Criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet ;
Et vous vous êtes là juſtement recriée,
Il devoit avoir mis que vous êtes priée

Par Arrêt de la Cour de payer au plûtôt
Quarante mille écus & les dépens qu'il faut.

Fem. sçav. Sc. 3. Act. 5. & Sc. derniere.

FEMMES.

UN amour légitime ne doit inspirer que des sentimens vertueux. C'est une opinion fausse que de regarder la science dans les femmes comme inutile & hors de place. Il y a un temperament à garder sur ce sujet. C'est une Demoiselle d'un esprit solide & cultivé par les sciences qui exprime ici ses sentimens.

ARTENICE.

Enfin me voilà seule & sans être distraite ;
Je puis rêver ici. L'agréable retraite !
Ah que deux cœurs unis par l'hymen & l'amour
Gouteroient de plaisirs en ce charmant séjour !
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices.
La vertu, la raison en banniroient les vices
Pour n'y faire regner que la tranquillité,
L'amour, la complaisance & la fidélité.
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient craindre,

Dans nos amusemens ne pourroient nous atteindre.
Une joie innocente en seroit l'agrément,
Ils seroient toujours vifs sans nul emportement.
A ces plaisirs exempts de troubles & d'allarmes
La varieté même ajouteroit ses charmes,
Car que n'invente point le désir vertueux,
D'amuser ce qu'on aime & de le rendre heureux?
D'où vient que je me fais cette agréable idée,
Et quel secret motif en ce lieu ma guidée?
C'est ici que Leandre exempt de passions,
Vient souvent se livrer à ses réflexions:
C'est ici que son ame & s'éclaire & s'épure,
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.
Que ne puis-je en ce lieu partager ses plaisirs!
Mais à quoi bon former d'inutiles désirs?
Une autre est destinée au bonheur que j'envie;
Et peut être à troubler le repos de sa vie,
Triste réflexion pour Leandre & pour moi!
N'y pensons plus. Quel est ce Livre que je voi?
C'est Horace. Je crois qu'on ne peut me surprendre,
Et je puis sans témoins & le lire & l'entendre.

Elle prend le Livre qui est sur la Table, s'assied & après avoir lû bas un moment, elle dit...

Que cette Ode est naïve & quelle tendre ardeur

Éclate dans ce vers interprete du cœur !

Tecum vivere amem; tecum obeam libens.

Oui, voilà le désir que ta vertu m'inspire

Philosophe charmant. Je n'ose te le dire,

Mais aux muets témoins, je puis me découvrir.

Artenice avec toi voudroit vivre & mourir.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Juste Ciel !

Elle entend qu'on entre, se leve brusquement & jette le livre sur la Table.

ARAMINTE *sa Mére.*

D'où vous vient cette frayeur extrême ?

ARTENICE.

Ah ! Madame est-ce vous ?

ARAMINTE.

Ma fille, c'est moi-même.

ARTENICE.

M'avez-vous entendu en arrivant ?

ARAMINTE.

Fort bien.

Vous lisiez du Latin.

ARTENICE.

Mon Dieu n'en dites rien

Vous me perdriez.

ARAMINTE.

Vous ! & pourquoi donc, de grace ?

ARTENICE.

Pourquoi ? c'eſt qu'on ſçauroit que je liſois
Horace.

ARAMINTE.

Puiſque vous l'entendez.....

ARTENICE.

Eh oui, voilà le mal,
On m'en feroit d'abord un crime capital ;
Car on veut nous forcer toutes tant que nous
ſommes,
A n'étudier rien que l'art de plaire aux hom-
mes ;
Que ſi nous étendons nos recherches plus loin,
A nous tympaniſer ils mettent tout leur ſoin,
Voulant faire de nous d'inſipides Poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par là nous ravir, pour nous mieux abaiſſer,
Les moyens qui pourroient nous apprendre à
penſer.
A reconnoître en nous des talens eſtimables,
Qui pourroient à leurs yeux nous rendre reſ-
pectables,
Et nous faire prétendre à cette égalité,

Qu'ils sçavent nous ôter de leur autorité.

Sc. 1. Act. 2. Philosophe amoureux de Destouches.

FEMME SÇAVANTE.

LA conduite qu'elle doit tenir pour ne pas se donner un ridicule. Doit suivre la mode comme les autres. Critique de la Pédanterie : un Sçavant de bon sens se conforme aux usages de son siecle. Ridicule de la singularité.

LA COMTESSE.

Une femme sçavante
Doit cacher son sçavoir ou c'est une imprudente ;
Si la pédanterie est un vice d'esprit,
Que la société de tout tems a proscrit,
Et si contre un Pédant tout le monde déclame ;
Souffrira-t'on son air, ses tons dans une femme ?
Je me le tiens pour dit, mon sexe est condamné,
A se borner aux riens pour lesquels il est né.
Je sçai que s'il en sort il paroît ridicule ;
Qu'il faut qu'une Sçavante en public dissimule ;
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix ;
Se tenir au niveau des femmes ordinaires ;

Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement;
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment.
Au lieu que son sçavoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit

SANSPAIR *homme extrêmement singulier.*

Votre discours avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la societé.

LA COMTESSE.

A mon âge, Monsieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir; j'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout Esprit devient fort par l'érudition;
Une Femme qui joint le sçavoir à ses charmes,
Des discours du Public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits,
La mode & le bon air, objets de son mépris;
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire,

Son esprit sur son cœur emporte la victoire.
Aux foibles de son sexe elle sçait s'arracher ;
Et le mépris des sots ne sçauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime là me paroît un peu fiere,
Pour me persuader, elle est trop singuliere.
Et je hais, (je vous parle avec sincerité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler & vous êtes sçavante ?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singuliere est-on donc ignorante ?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des sçavans dont le monde admire les écrits ;
Mais je ne leurs vois point affecter des manieres,
Qu'on puisse avec raison prendre pour singulieres.
Je trouve qu'aucontraire, ils font tous leurs efforts,
Pour cacher leur sçavoir sous d'aimables dehors.
Et si chez les Anciens, de doctes Fanatiques.
Ont cru se distinguer sous les haillons Cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé,
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate & Platon, & les sages de Gréce,

D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe.
On ne les a point vûs par ſingularité ,
Rompre tous les liens de la ſocieté ,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables ,
Et pour ſe diſtinguer , ſe rendre inſuportables?

SANSPAIR.

Je verrois de ſang froid tant d'erreurs, tant d'abus,
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus?

LA COMTESSE.

Mais il faut qu'à ſon ſiécle un Sage s'accommode ,
Une ſageſſe outrée eſt toujours incommode ;
Dégoute , irrite , offenſe au lieu de corriger ,
De ſa mauvaiſe humeur on cherche à ſe venger.
Je vous mets au deſſus de la plûpart des hommes,
Mais vivons , croyez moi pour le ſiécle où nous ſommes ,
Tachons de nous ſauver de la corruption ;
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge ,
Ses modes, ſes façons ; c'eſt être outrément ſage.

SANSPAIR.

Eſt-ce un crime à vos yeux d'oſer ſe diſtinguer ?

Et pour paroître ſage il faut extravaguer?

LA COMTESSE.

Diſtinguons, s'il vous plait, car je hais l'équivoque,
Un Sage ſuit la mode & tout bas il s'en moque;
Il déteſte l'erreur, le vice, les abus,
Mais ſans rompre en viſiere aux hommes corrompus,
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable,
Mais ſon goût ne doit pas le rendre inſociable.

Sc. 7. Act. 3. De l'Homme ſingulier de Deſtouches.

FEMME A LA MODE.

Portrait d'une femme qui ſe moque avec effronterie des juſtes rémontrances d'un mari trop facile. Bonne leçon pour ceux qui ne ſont pas d'humeur de ſe laiſſer ainſi mener. On regarde comme la marque d'un libertinage peu équivoque certains traits d'impudence d'une Femme à l'égard d'un mari, tels que ſont la raillerie inſultante. Une complaiſance outrée les conduit quelquefois à ces excès; Mais elles ſçavent ordinairement à qui elles s'addreſſent.

M. SIMON *le Mari.*

Ah vous voilà donc au logis, Madame; c'eſt une grande merveille!

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Oui : bon jour mon cher petit mari. Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur, & que vous voulez gronder. Est-il vrai ? J'ai un mal de tête épouvantable au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh le moyen de vous bien porter ! vous devriez être morte depuis le tems que vous vivez comme vous faites ; ne rougissez-vous point de...

ANGELIQUE.

Ah mon fils ! vous m'ébranlez tout le cerveau; adoucissez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment Madame ? vous croyez....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de sens froid, je vous prie. Je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aye une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long-tems dans vos remonstrances, mon fils ?

M. SIMON.

Oui Madame, & très-long...

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abregé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abregé, Madame ? & le moyen de renfermer en peu de paroles tous les ſujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des ſujets de plainte, mon fils ?

M. SIMON.

Ah que diantre, mon fils, mon petit mari, ſupprimons tous ces termes-là s'il vous plaît, treve de douceur, je vous en prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monſieur, quelles manieres ſont les vôtres ? plus j'ai d'honneteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi ; en vérité je n'y comprens rien ; & je ſuis fort ſcandaliſée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh Morbleu, je ſuis outré du vôtre moi.

ANGELIQUE.

Ah que les maris ſont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles, je voudrois bien ſçavoir qui peut cauſer vos emportemens.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportemens? je n'ai que trop de douceur de par tous les Diables.

ANGELIQUE.

Ah juſte Ciel! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les perſonnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu!

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monſieur, vous jurez, vous me faites trembler: Liſette hola quelqu'un?

LISETTE.

Eh à qui diantre en avez vous donc?

ANGELIQUE.

Demeurez auprès de moi Liſette, Monſieur eſt dans une fureur qui ne ſe conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il poſſible?

M. SIMON.

Ah la méchante femme, Liſette, la méchante femme!

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi? Ce ſont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences ?

LISETTE.

Eh bien moderez-vous un peu ; on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit ? c'eſt un prétexte pour avoir raiſon d'être toujours dehors.

ANGELIQUE.

Oui fort bien, un prétexte ? En vérité, Monſieur, vous vous ſervez de termes bien offenſans, & ſi ma famille ſçavoit les duretés que vous avez pour moi.

M. SIMON.

Oh pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Tenez, Monſieur, Madame eſt la femme de France la plus complaiſante, laiſſez-la vivre à ſa fantaiſie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien qu'elle faſſe, pourvû qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment cela eſt trop juſte, Madame ; Monſieur eſt le meilleur homme du monde, il

aime à vous voir, donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGELIQUE.

Helas! de tout mon cœur. Je ne cherche point à le chagriner, qu'il soit toujours de bonne humeur, & je serai toujours au logis, & je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison suportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme! sa prison; vous devez être bien content, Monsieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable.

ANGELIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de jouer & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne.

M. SIMON.

Hé, va, va, tu n'auras pas le tems de t'ennuyer. Il faudra faire en sorte premierement qu'Araminte soit souvent avec toi. Nous aurons son mari quelquefois, ma niece la Greffiere qui fait des vers, ma cousine l'Avocate, son beaufrere qui est plaisant, sa sœur la Con-

ſeillere, mon oncle le Médecin, ſa femme & ſes enfans, nous nous divertirons à merveille.

ANGELIQUE.

Oh pour cela non, mon fils; je vous prie, hors Araminte, qui a les manieres de condition; je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plait.

M. SIMON.

Eh bien oui, des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non Monſieur, des femmes d'épée. C'eſt mon foible que des femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien ſoit, des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts, ici, dans ma maiſon?

ANGELIQUE.

Oui mon fils, comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertiſſe.

M. SIMON.

Mais.....

ANGELIQUE.

Mais Monſieur, il me faut de la muſique trois jours de la ſemaine ſeulement, trois autres l'après diné on jouera trois ou quatre parties, qui ſeront ſuivies d'un grand ſoupér, de maniere que nous n'aurons plus qu'un jour de reſte, qui ſera le jour de converſation. Nous lirons des Livres d'eſprit; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous medirons de nos amies: en un mot nous employerons tous les momens de cette journée à des choſes purement ſpirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monſieur! elle veut vivre regulierement comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aiſée, douce, agréable pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de viſites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miſéricorde, un Portier chez moi! chez un Notaire?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, un Portier chez un Notaire, la grande merveille !

M. SIMON.

Liſette.....

LISETTE.

Ne l'obſtinez point, Monſieur, elle prendroit un Suiſſe.

M. SIMON.

Mais Madame........

ANGELIQUE.

Mais, Monſieur, je veux un Portier, ſans cela marché nul, je ſortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Eh paſſez lui cette bagatelle : faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier ?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi, & d'ailleurs comment ſoutenir tant de dépenſe ?

LISETTE.

Allez, Monſieur, qu'il vous ſuffiſe que Madame joue, les Joueuſes ont de reſſources inépuiſables, & les Femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne ſont pas toujours celles qui en dépenſent le moins.

ANGELIQUE.

Allez, Monſieur, ne vous mêlez de rien que de me laiſſer faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon Cabinet, & ſonger à prendre toutes les meſures imaginables pour vous donner la ſatisfaction de demeurer au logis ſans m'y ennuyer.

FEMMES.

LES demandes en ſéparation ont quelque choſe d'indécent de la part d'une femme, mais cette régle a ſes exceptions.

C'eſt une femme remplie de ſentimens qui s'exprime ainſi :

Non, je n'ai point aſſez d'audace ni de force,
Pour aller mandier un malheureux divorce,
Je n'imagine pas qu'une femme de bien
Puiſſe jamais avoir recours à ce moyen,
Il faut un front d'airain pour donner ce ſcandale,
Et je ſerois compriſe en la Loi générale....
Sur l'eſpoir d'un ſuccès toujours déshonorant,
Je ne riſquerai point d'être timpaniſée.
Le plus grand des malheurs eſt d'être mépriſée,
Eh quoi ! ſur un prétexte abſurde & mendié,

Aller de porte en porte, implorer la pitié,
Y faire de sa vie, un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque.
Suborner des témoins, gagner des partisans,
Remplir les tribunaux de ses cris indécens.
Y faire débiter des plaintes infidéles,
Innonder le Public d'injurieux libelles,
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher,
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher.
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

Fausse Antipat. de la Chaussée. Sc. 4. Act. 3.

FEMMES

Une grande partie n'employent que la Coquetterie pour plaire. La raillerie que la Comédie fait sur ce sujet peut servir de leçon à bien des hommes.

CELIMENE.

Dis-moi, par où ma sœur emporte l'avantage?
Quoi donc! pour m'effacer a-t'elle tant d'appas?

NERINE.

Non, elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas,
La beauté bien souvent plait moins que les manieres,
Les belles autrefois étoient prudes & fieres,

Et ne pouvoient charmer nos féveres ayeux,
Qu'en affectant un air modefte & vertueux.
Mais dans ce fiécle ci, c'eft une autre méthode,
Tout ce qui paroit libre eft le plus à la mode.
Une belle à préfent par des regards flatteurs,
Tendres, infinuans, va relancer les cœurs,
Et moins elle paroît digne d'ètre eftimée,
Et plus elle jouit du plaifir d'être aimée.
On veut fe voir heureux, dès qu'on eft engagé;
Et l'on traite à préfent l'amour en abregé.
Si bien qu'une beauté qui fuit cette methode,
Eft comme un bel habit qui n'eft plus à la mode.

CELIMENE.

Mais en ceci, tout ce qui me fait peur,
C'eft que le Chevalier n'a point touché mon cœur.

NÉRINE.

Quoi, vous avez encore la fottife à votre âge,
De croire que l'amour doit faire un mariage?
A quoi fert cet ardeur? après quelques beaux jours,
Le mariage éteint les plus vives amours.
Oui, on a le chagrin de fentir d'heure en heure,
Que le feu diminue & que l'ennui demeure.
Un hymen par raifon doit toujours fe former,
Et quand on eft enfemble, on travaille à s'aimer.

Sc. 2. Act. 5. De l'irrefolut. de Deftouches.

LANGAGE DES FEMMES A LA MODE.

Abus où elles donnent lorsque leurs maris sont trop susceptibles de jalousie. Fine critique des femmes qui portent au-de-là des bornes l'indépendance qu'elles croyent être en droit d'usurper, sous prétexte de ne vouloir pas vivre en esclaves.

LISETE.

Puis-je vous dire ici, que Monsieur votre époux,
Tout ouvert qu'il paroît n'est pas connu de vous.
Si-tôt que vous sortez, il s'allarme; il s'agite,
Il gronde, il peste, il jure, il faut que je l'évite.
Ou que j'essuie alors cent mots injurieux.
Il me menaça hier de m'arracher les yeux,
Si je ne l'informois où vous étiez allée.
Il me traita de fourbe & de dissimulée;
Et d'autres vilains noms que vous devinez bien,
Parce que j'assurai que je n'en sçavois rien.

Me. TRISTAN.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre,
Lorsqu'un injuste époux me force à me contraindre.
J'ai le cœur ulcéré de ses soupçons jaloux,
Et me fais un plaisir de braver son couroux.

Je connois mes devoirs, je les ſuis à la lettre,
Mais ce qui m'eſt permis, j'oſe me le permettre,
Et me le permettrai, malgré tout le fracas,
D'un mari défiant qui ne me connoît pas.
Enfin je ſuis françoiſe, & je hais l'eſclavage,
Ce n'eſt point malgré moi que je veux être ſage.
Je le ſuis par principe, un cœur ultramontain,
Outrage tout mon ſexe, & ne ſe croit certain,
D'être exempt du malheur qu'il redoute ſans
ceſſe,
Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la ſageſſe.
Elle ne ſe ſoutient que par la liberté,
On la fait trébucher par la captivité.

LISETTE.

Vous dites vrai, Madame, & vivent nos maximes
Nos bons Pariſiens les trouvent légitimes ;
Ce ſont d'honnêtes gens qui ſe font une loi,
De nous abandonner à notre bonne foi.
Auſſi de les tromper ferois-je conſcience,
On ne gagne un bon cœur que par la confiance.
Si-tôt qu'on s'en défie, on l'offenſe, on l'ai-
grit,
Et la plus ſotte alors ſe trouve aſſez deſprit,
Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile,
Qui nous met dans les fers pour ſe rendre tran-
quile.

Cherche à forcer le cœur & s'en fait détester.
Et le cœur revolté cherche à se contenter.
Mais enfin votre époux pourroit tout entreprendre,
Quelque nouvel accès pourroit fort bien lui prendre,
Pour se venger de vous s'il se croit offensé,
Et c'est peut être à quoi vous n'avez pas pensé,

Me. TRISTAN.

Tu te trompes Lisette, à tout heure j'y pense.
Mais il m'aime & me craint, & l'esprit de vengeance,
Qui souvent contre moi tache de l'exciter,
A ces deux passions ne sçauroient résister,
J'ai sçu sur son esprit prendre un si fort empire,
Qu'en face il n'a jamais osé me contredire.
Je connois son génie, il veut être bravé,
Ou bientôt par lui-même on seroit captivé.
De sa défunte femme on m'a conté l'histoire,
A lui complaire en tout elle mettoit sa gloire.
Cette soumission loin de gagner son cœur,
Ne produisit en lui qu'un excès de rigueur.
Elle n'y put tenir & justement outrée,
Par arrêt de la Cour elle fut séparée.
Pour ne pas m'exposer à cette extrémité,
Je l'ai soumis d'abord à mon autorité.
De son foible pour moi j'ai sçu prendre avantage;

Et me ſuis ſoutenuë avec tant de courage,
Qu'au puiſſant aſcendant que j'ai gagné ſur lui,
Il n'oſe ouvertement ſe ſouſtraire aujourd'hui.
Et j'ai le droit enfin de prétendre à l'empire,
Et de vivre à mon gré, quoi qu'il en puiſſe dire.
Sc. du Vindicatif. Fragment de Comedie de Deſtouche.

FEMME.

Petite Maîtreſſe à la mode. Idée de ſon jargon & de ſes airs dédaigneux. Son Caractere inſoutenable. Des Caracteres parfaitement deſſinés, ſont des leçons excellentes tant pour les femmes dont ils repréſentent le ridicule que pour les hommes qui les autoriſent dans leurs minauderies & applaudiſſent à leurs traits médiſans.

GERONTE *Frere de Floriſe & qui la craint.*

Bon jour ma ſœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh pourquoi s'il vous plaît?

FLORISE.

Je ſuis ancantie.

Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez si fort.

GERONTE *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort.

Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez sçavoir, Lisette.

Si l'on peut voir Cleon.... faut-il que je répéte,

Je ne sçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui.

Aussi c'est vous.... hier....

GERONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui.

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage.

Dont je ne vois pas bien l'important avantage.

Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,

Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GERONTE.

Mais ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons-là, de grace.

Allez-vous m'en parler? je vous cede la place.

GERONTE.

Un moment, je ne veux....

FLORISE.

Tenez j'ai de l'humeur.
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous ſçavez que je n'ai de déſirs que les vôtres ;
Mais s'il faut quelque fois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout dans cette occaſion :
Eh bien ! ſur cette affaire entretenez Cleon.
C'eſt un ami ſenſé qui voit bien, qui vous aime,
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même.
Mais je ne penſe pas à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis comme il en eſt toujours.
D'ailleurs qui vous a fait hâter cette promeſſe ?
Tout bien conſidéré je ne vois rien qui preſſe.
Oh mais, me dites-vous, on nous chicanera,
Ce feront des procès ! eh bien on plaidera.
Faut-il qu'un interêt d'argent, une miſere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire,
Ceſſez de m'en parler, cela m'excéde.

GERONTE.

Moi ?
Je ne dis rien, c'eſt vous.

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi !...

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,
Sans uſage du monde, une femme odieuſe.
Que voulez-vous qu'on diſe à de pareils Oiſons?

GERONTE.

C'eſt une femme ſimple & ſans prétentions,
Qui veillant ſur ſes biens.....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge, en couvre les défauts.
Eh qui donc n'eſt pas fat ? tout l'eſt juſques aux ſots.
Mais le tems remédie aux torts de la jeuneſſe.

FLORISE.

Non, il peut reſter fat ; n'en voit-on pas ſans ceſſe,
Qui juſqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et ſont les vétérans de la fatuité.

GERONTE.

Laiſſons cela. Cleon ſera donc notre arbitre,
Je veux vous demander ſur un autre Chapitre
Un peu de complaiſance, & j'eſpere ma ſœur....

FLORISE.

Ah! vous sçavez trop bien tous vos droits sur
mon cœur.

GERONTE.

Ariste doit ici.....

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme.
C'est je vous l'avourai le plus plat honnête
homme.....

GERONTE.

Ne vous voilà-t'il pas? j'aime tous vos amis,
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis.
Et moi je n'en ai qu'un que j'aime pour mon
compte,
Et vous le détestez: oh cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti,
Croyez-vous qu'il soit sourd, & quil n'ait rien
senti.
Quoi qu'il n'ait rien marqué? vous autres fortes
têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des
bêtes.
Et ne menageant rien.....

FLORISE.

Eh! mais, tant pis pour lui.
S'il s'en est offensé, c'est aussi trop d'ennui.

S'il faut à chaque mot, voir comme on peut
te prendre.
Je dis ce qui me vient & l'on peut me le rendre.
Le ridicule est fait pour notre amusement....
à Chloé sa fille qui entre & lui baise la main.
Vous êtes aujourd'hui coeffée à faire horreur.
Elle sort.

CHLOÉ.

Quoi, suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon c'est une douceur.
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par
envie,
Le tout pour vous punir d'oser être jolie.
N'importe, là-dessus, allez votre chemin.
Sc. 3. 4. &c. Act. 1. Du méchant de Gresset.

TABLEAU

Des petites divisions qui regnent entre les femmes quoique très proches. Elles deconcertent souvent la patience de ceux qui se piquent le plus d'être Philosophes.

Melite femme d'Ariste & Celiante sa sœur se picotent. Ariste survient dans la dispute, & il arrive qu'en voulant les appaiser les deux femmes le querellent.

CELIANTE *à Melite.*

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'a-
dresse,

Pour mener un mari dont on plaint la foibleſſe.

MELITE.

Je tâche de lui plaire, il reconnoit ce ſoin,
C'eſt tout mon art, le vôtre iroit un peu plus
loin.

CELIANTE.

Vous êtes, je l'avouë, une fine hypocrite,
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MELITE.

Le vôtre ſi ſolide, & par vous ſi vanté,
A manqué ſa conquête & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui moi! je l'ai manquée? ah quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préference.

MELITE.

Vous êtes mon ainée, & vous ne l'eûtes pas.

CELIANTE.

C'eſt que cette conquête eut pour moi peu d'appas

MELITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu ja-
louſe,
Vous m'aimiez comme ſœur, vous haïſſez l'é-
pouſe.....

CELIANTE.

D'un ſot.

MELITE.

De votre part, rien ne doit m'étonner.

Mais ce dernier trait là ne ſe peut pardonner.
Vous ſortirez d'ici ſi vous oſez pourſuivre.

CELIANTE.

Volontiers, avec vous, je ne ſçaurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excedez, mais de tous vos mépris,
Je me ferai raiſon, euſſiez vous vingt maris,

ARISTE *arrive un livre à la main Celiante le tire par le bras & lui fait tomber ſon livre.*

Ah ! Monſieur, vous voilà, je m'en vais vous apprendre,
Des choſes qui devront ſans doute vous ſurprendre.

Elle crie haut.

Votre femme....

ARISTE.

Eh mon Dieu, laiſſons ce titre là.
Nous ſommes ſi ſouvent convenus de cela.

CELIANTE.

Ah treve, s'il vous plaît à la délicateſſe.

MELITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendreſſe,
Vous devez....,

ARISTE.

D'un mari, c'eſt fort bien commencé:
De grace que ce mot ne ſoit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il ? ſur quelque bagatelle,

Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MELITE.

Bagatelle, Monſieur?

CELIANTE.

Bagatelle eſt fort bon.

MELITE.

Ariſte, puiſqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous ſçaurez que ma ſœur ....

CELIANTE.

Apprenez que Melite?....

ARISTE.

Oh! vous avez raiſon toutes deux.

MELITE.

Il m'irrite.
Par ſon ſang froid.

CELIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit.....

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle,
Un éclairciſſement ſouvent la renouvelle.
Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CELIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maiſon?

ARISTE.

Avez-vous pu, Melite, avoir cette penſée ?

MELITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorſque j'y ſuis forcée ?

ARISTE.

Et par qui ?

MELITE.

Par ma ſœur, elle oſe s'oublier.
Devant moi, juſqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'eſt que cela, remettez-vous, Meſdames.
Je ne m'offenſe point des injures des femmes.

MELITE.

Vous nous traitez, Monſieur, avec bien du mépris.

CELIANTE.

Les femmes valent bien, Meſſieurs, les beaux eſprits.

MELITE.

Rien n'eſt digne de vous, s'il n'eſt pris dans un livre.

CELIANTE.

Fréquentez notre Sexe, & vous ſçaurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien ! c'eſt moi, qu'on querelle à préſent.

Quoi !

Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais
plaisant ?
Si je passe aisément les injures des femmes.
Je déclare que c'est par respect pour les Dames:
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé.
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE *après avoir un peu revé.*

Demandez-le à ma sœur.

CELIANTE.

Non, dites-le vous-mêm.

MELIANTE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce Problême
Ne m'embarasse plus, le fait est clair, je voi,
Que vous vous querellez & ne sçavez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus
doux.

CELIANTE.

La plus folle des deux est plus sage que vous.

CELIANTE.

Oh bien querellez donc, si cela peut vous plaire.

CELIANTE *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere.
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foy vous avez tort.
Car vos vivacités me divertissoient fort.
L'une & l'autre y mettoient tant d'esprit, tant de grâce.
Allons ranimez-vous, êtes-vous déjà lasse ?

CELIANTE.

Divertissez Monsieur.

MELITE.

Le joli passe tems !

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens;
Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie,
Mais je me racomode & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez vous, pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oui da, de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais dans mon transport vous baiser toutes deux.

CELIANTE.

Le traitre !

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

Du Philosophe marié de Destouche.

FEMMES

Riche veuve d'un Partisan qui se voit humiliée.

Me. PATIN *entre avec beaucoup de précipitation & de désordre suivie de Lisette.*

LISETTE.

Qu'est-ce donc, Madame, qu'avez-vous ? Que

vous est-il arrivé ? Que vous a-t'on fait?

Me. PATIN.

Une avanie.... ah ! j'étouffe. Une avanie.... je ne sçaurois parler. Un siege.

LISETTE *lui donnant un siege.*

Une avanie ? à vous, Madame, une avanie ! cela est-il possible ?

Me. PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette. J'en mourrai. Quelle violence ! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de respect à une Dame comme vous ? Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan qui a gagné deux millions de bien au service du Roi. Et qui sont ces insolens-là, s'il vous plait ?

Me. PATIN.

Une Marquise de je ne sçai comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son Carosse, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquise bien impertinente ! Quoi votre personne qui est toute de clinquant, votre

grand Carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris pommelés à longues queües, un Cocher à barbe retrouſſée, ſix grands Laquais plus chamarrés de galons que les Eſtafiers d'un Ambaſſadeur, tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe ?

Me. PATIN.

Point du tout C'eſt du fond d'un vieux Carroſſe trainé par deux chevaux étiques que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des Laquais tout deguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Liſette ? que je lui aurois bien dit ſon fait!

Me. PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage, mais elle avec un *taiſez-vous Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe! Bourgeoiſe! dans un Carroſſe de velour cramoiſi à ſix pieds, entouré d'une crepine d'or.

Me. PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſomante je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon cocher

de tourner & de m'amener ici à toute bride.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de nos laquais en bel équipage! vous moquez-vous Labrie? comment paroissez-vous devant Madame? quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chifonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jasmin ont la tête casseé par les gens de cette Marquise, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Eh que ne disiez-vous à qui vous étiez.

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

Me. PATIN.

Eh bien!

LA BRIE.

Eh bien, Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauts!

Me. PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant!

LISETTE.

Au moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom Que ne vous depêchez-vous d'en changer?

Me. PANTIN.

J'y ſuis bien réſolue, & j'enrage contre ma deſtinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre, & ſi vous n'étes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins; & comme vous ſçavez on achete facilement de la qualité avec de l'argent.

Du Chevalier à la mode de Dancourt. Act. 1. Sc. 1.

FLATTEUR.

Son portrait. Flatteur jouant ſon rolle. Les hommes aiment à être flattés. Les méchans, les ſcelerats profitent de leur foibleſſe au point quelquefois de ſe faire donner leur bien au préjudice des héritiers légitimes.

PHILINTE *le Flatteur.*

Quel bonheur pour vous, Monſieur! quelle fortune!

Après le long ennui d'une absence importune ;
De vous revoir ici dans votre Apartement,
Et d'y pouvoir joüir de l'entretien charmant,
D'une fille aussi sage, aussi douce, aussi belle,
Aussi parfaite en tout que cette Demoiselle.

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Justine * ? o quel air sérieux !
Regardez-nous un peu, malepeste quels yeux !
Monsieur, voilà la fille, ou je me donne au Diable,
La plus vive de France & la plus raisonnable.

CHRISANTE.

D'accord, mais en revanche elle a trop de caquet,
Il faut la mettre avec cet autre Perroquet ;
Quand ils jasent ensemble, on entendroit à peine
Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment ?

* *Suivante qui connoissoit le caractere de Philinte*

PHILINTE.

Ha ! ha !

CHRISANTE.

Plait-il ?

PHILINTE.

Ha ha !

Où diantre trouvez-vous ces comparaiſons-là !

CHRISANTE.

Le mot....

PHILINTE.

Laiſſez-moi rire un peu, je vous ſupplie.

CRISANTE.

Vous trouvez donc....

PHILINTE.

Comment morbleu, cette ſaillie
Vaut mieux qu'un apophtegme & vient très à propos.

AMBROISE *à part.*

Hom ! le bon enjolleux.

CHRISANTE.

Ce ſont de petits mots
Qu'on trouve en ſon chemin... & dont la metaphore
Me vient ſans y ſonger..... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ſa Tablette.*

Encore ?

Ah parbleu, celui-ci ne m'échapera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE.

Le Judas !

CHRISANTE.

Je ne ſçai pas d'où vient, mais avec lui me ſemble,
J'ai plus d'eſprit qu'avec tous les autres enſemble....

PHILINTE.

Oh ça, Mademoiſelle,
Parlons ſans flatterie : avez-vous vu jamais,
Un tein plus vif, un air plus repoſé, plus frais
Que celui que Monſieur montre ſur ſon viſage :
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage ?
Et ne ſemble-t'il pas voir un jeune Seigneur,
Qui ſort tout parfumé des bains de ſon Baigneur.

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur ?

PHILINTE.

Il faudroit vingt ſaignées,

Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos années,
Vont en retrogradant ; & plus vous avancez
En âge, ſur mon Dieu, plus vous rajeuniſſez.

CHRISANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'une pâte aſſez bonne,
Et pourtant certains ſots parlant à ma perſonne,
S'en viennent tous les jours me traiter de vieillard.

PHILINTE *parlant d'Angelique, fille de Chriſante.*

Quand j'examine
Cet admirable objet, il me ſouvient toujours,
D'une ſœur qui faiſoit le bonheur de mes jours,
Et de qui la beauté paſſoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'eſt pas mal faite au moins notre Angelique.

PHILINTE.

C'eſt votre vrai portrait, & depuis quelque tems,
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens,
C'eſt une reſſemblance auſſi juſte, auſſi rare...

AMBROISE *à part.*

Oüi, comme d'une étrille avec une guittarre.

CHRISANTE.

Eh!

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une chose pour moi
Que j'admire toujours, c'est ce je ne sçai quoi,
Cet air de qualité, ce feu d'esprit qui brille;
Qui distingue d'abord toute votre famille.
J'ai peine à m'expliquer, mais on s'en apperçoit,
Jusqu'aux moindres enfans, & vous touchez au doigt,
Ce qu'ils seront un jour quand l'âge & votre exemple,
Feront germer en eux une moisson plus ample,
Et je fus hier au soir deux heures environ
Avec votre Cadet notre petit Baron :
Vous ne croiriez jamais les réponses jolies,
Les petites raisons, les petites folies,
Dont il nous entretient. Il faut voir par plaisir
Ses Themes. Dieu me damne, on ne sçauroit choisir
De ceux du Précepteur ou des siens.

CHRISANTE

C'est pour rire.

PHILINTE.

Non la peste m'étouffe, & ce n'est pas trop dire;

Mon Dieu l'aimable enfant ! je parle ingenûment,
Vous sçavez que je dis assez mon sentiment;
Je ne suis point flatteur.

AMBROISE.

Oh non. Le bon Apôtre!

De la Sc. 5. de l'Act. 1. Du Flatteur de Rousseau.

MEME CARACTERE.

Réduit en Maxime.

PHILINTE *seul avec Francisque son valet.*

FRANCISQUE.

Voulez-vous que Chrisante ait le cerveau perclus,
Au point de s'engendrer d'un Cadet tout au plus,
Qui ne posséde rien qu'un peu de bonne mine;
Et dont il ne connoit que la simple origine.

PHILINTE.

Pauvre Esprit, c'est par-là, ne le vois-tu pas bien?
Que je puis à ses yeux me parer d'un grand bien,
Et faire à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalités passer des espérances,
Mes caresses, mes soins, ma trompeuse ferveur;

M'ont de cet homme-là sçu gagner la faveur;
Et je me vois en droit quand nous sommes ensemble,
De lui persuader tout ce que bon me semble.
A quoi me serviroit le talent precieux,
Le don surnaturel que j'ai reçû des Cieux,
De tourner à profit la foiblesse des hommes?
Tu le sçais mieux que moi, dans le siecle où nous sommes,
L'amour de la louange & l'imbecile orgueil,
De leur foible raison sont l'ordinaire écueïl,
Et j'ai mis le grand art où je suis passé maître,
A les tromper par-là, puisqu'ils le veulent être,
Je sçai m'accommoder à leurs foibles divers,
Flatter leurs passions, encenser leurs travers
Sur leurs seuls mouvemens je me régle à toute heure,
Sont-ils joyeux, je ris. Sont-ils tristes, je pleure.
Et par-là sans risquer qu'un peu de bonne foi;
Je les mets hors d'état de se passer de moi.
J'assujétis leurs cœurs, j'asservis leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condescendance,
C'est ainsi qu'un Esprit adroit & pénétrant,

Sçait mettre en interêt la sottise d'un Grand.
Et cette unique porte aujourd'hui si commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
Du métier que je fais, tu vois quel est le fruit,
Et ce que ma souplesse au besoin me produit.....
N'as-tu point remarqué la joye inexprimable,
Que Chrisante sentoit quand nous étions à table ?
De mes attentions à cultiver son goût,
De mon empressement à lui servir de tout ?
Cette sérenité lorsque j'ouvrois la bouche,
Et quand Damon parloit, cet air sombre & farouche...
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer,
Mais mille sots en ont, & je les sçai louer ;
Voilà ma terre, on doit la cultiver soi-même ;
Mais le produit en est d'une abondance extrême.
Et crois-moi, mon ami, la vanité des fous,
Est le fond le plus sûr des Sages comme nous.

Sc. 1. Act. 2. du Flatteur.

MEME CARACTERE

En exécution.

Chrisante entêté de Philinte, se propose de lui donner sa fille. Addresse de ce Flatteur pour faire naître encore plus d'envie à Chrisante d'exécuter son dessein.

CHRISANTE.

Ç'a parlons entre nous;
Dites, à quel objet vous déterminez-vous?
Quel genre de fortune arrête votre envie?
Car encor faut-il prendre un parti dans la vie;
Et vous êtes au tems.....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point?
D'entrer...

CHRISANTE.

Repondez-moi de grace sur ce point;

PHILINTE.

A vous parler sans fard, je sens que mes idées
Ne sont point là-dessus encor bien accordées,
Et je me trouve même en un état moyen,
Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
Je suis né Gentilhomme & d'une race antique;

Avec un bien honnête, il eſt vrai, mais modique.
Aux gens qu'un certain rang tient comme aſſujettis,
Pour tenter la fortune, il n'eſt que deux partis,
Le ſervice & la Cour. Le premier eſt ſtérile,
Quand les biens ne ſont pas notre premier mobile,
L'autre eſt, vous le ſçavez, gliſſant & périlleux,
Pour un homme né franc, ſincere & ſcrupuleux.
Le Ciel ne m'a point fait d'une étoffe aſſez fine,
Pour faire un Courtiſan, je n'en ai ni la mine,
Ni le jeu. Je ne ſçai ni mentir ni ruſer,
Je fais profeſſion de ne rien déguiſer.
Que voulez-vous? J'ai tort, mais je me rends justice;
Et dans ce pays-là, n'eût-on que ce ſeul vice,
On ne chemine pas fort vite aſſurément.
Ainſi je me renferme à vivre privément,
Trop heureux de n'avoir à répondre à perſonne,
Qu'à quelques vrais amis que le deſtin me donne.

CHRISANTE

C'est parler sûrément. Mais un parti plus doux,
Pourroit vous convenir. C'est l'hymen entre nous ;
N'avez-vous jamais eu là-dessus rien en tête ?

PHILINTE. *à part.*

Ah ah. (*haut.*) Non & tout franc voici ce qui m'arrête,
Si j'entrois par l'hymen dans une autre maison,
Je voudrois que l'esprit de cette liaison
Fût un esprit de paix, de confiance intime,
De cordialité, de tendresse & d'estime :
Trouver dans un beau-pere, un ami non suspect,
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le respect,
Point de ces interêts, de ces basses vétilles,
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes familles.
Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien
Que les tendres douceurs d'un si parfait lien,
Ne peuvent procéder pour le rendre durable,
Que d'un fonds d'amitié parfait, inaltérable :
Cela s'en va sans dire, & moi j'ai ce malheur,
Je ne suis point de ceux qui prodiguent la leur.
Pour vaine qu'elle soit, mon cœur en est avare

Je m'attache avec peine, & je vous le déclare,
Je ne connois que vous tout naturellement,
Pour qui la ſympathie & quelque Jugement,
Ait pû faire en mon cœur naitre ce qui s'appelle
Véritable reſpect & véritable zéle.

CHRISANTE.

Ah ! le bon naturel ! & dites-moi, parlèz,
Si quelque ami parfait comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous offroit pour femme ou ſa niéce, ou ſa fille ?
Que feriez-vous ?

PHILINTE.

Qui ? moi ! mais à vous dire vrai,
Comme je n'en ai pas encore fait l'eſſai,
Je ne puis bonnement....

CHRISANTE.

Et non, non, je vous prie,
Dites toujours.

PHILINTE.

Et mais, parlant ſans flatterie,
J'eſtime qu'on devroit ſe livrer à la foi
D'un véritable ami.

CHRISANTE.

Bon, & si c'étoit moi ;
Qui d'un pareil dessein vous fisse l'ouverture ?

PHILINTE.

Vous ?

CHRISANTE.

Oüi.

PHILINTE.

Vous plaisantez je crois.

CHRISANTE.

Non je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avouez-le entre nous ?

CHRISANTE.

Non vous dis-je.

PHILINTE.

Comment vous pourriez, dites-vous ;
Changer en ma faveur le dessein politique,
De marier Damon & l'aimable Angelique ?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous avez assez d'autorité,
Pour disposer son cœur à cette nouveauté.

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheroit ? ne suis-je pas le maître ?

PHILINTE.

Il eſt vrai, mais Damon ſe fâcheroit peut-être ;
Vous vous êtes encor, par de nouveaux ſermens
Engagez.....

CHRISANTE.

Bon, voilà de beaux engagemens !
Je n'ai que malgré moi, conclu ce mariage ;
Et ſans en dire mot pour un hymen ſi doux,
J'avois depuis long-tems jetté les yeux ſur vous.

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire,
Et je vous ai toujours honoré comme un pere ;
C'eſt au fils d'obéir.

CHRISANTE *plein de joye.*

Hai, hai, ça votre main :
Allons, embraſſez-moi, mon gendre, dès demain.
Vous le ſerez. Je vois par tout ce que j'obſerve ;
Que vous me cheriſſez ſans fard & ſans réſerve.

Sc. 2. Act. 2. Du Flatteur de Rouſſeau.

FOURBERIES.

Le propos ſuivant eſt celui d'un Pere naturellement avare. On l'a placé ici parmi les divers traits de fourberie que la Comédie fournit, parce que les cents Loüis dont il eſt ici parlé ſont l'effet de la fourberie d'un Valet qui avoit fait croire à ce Pére que ſon fils alloit être mené en priſon pour s'être battu contre des Archers.

Que l'on m'apporte un ſiége ici, Frontin, ſortez.
Envisagez-moi bien, mon fils, & m'écoutez ;
Après votre action ſi je n'étois bon pere,
Songez quelle ſeroit contre vous ma colere ;
Examinez l'abîme où vous nous aviez mis,
Votre ſottiſe enfin me coute cent Loüis.
Cent Loüis ; c'eſt un prix que la Jeuneſſe ignore,
Ma bourſe en a gemi, mon cœur en ſaigne encore,
Cent Loüis ! Cette corde eſt fâcheuſe à toucher.
Cent Loüis ! ce n'eſt pas pour vous les reprocher,
Je n'ai point pour un fils une ame mercenaire,
Mais ſur cette action, plus je vous conſidere,
Plus cent preſſentimens me donnent du ſouci.

Le Pariſien de Champmêlé.

FOURBES.

On en voit quelquefois de l'eſpece de ceux qui ſont repreſentés dans la Scène ſuivante. Ces ſortes de gens dupent facilement une mere idolâtre de ſon fils, & qui eſt fort ſotte par elle-même. Caractère de certaines femmes d'un petit état, & qui n'ont rien vû.

Liſette vêtue en Dame de qualité, & appuyée ſur un Ecuyer, veut faire croire à M. Jerôme qu'elle eſt la femme de Clitandre, fils de ce même Jerôme, & que ſon Pere vouloit envoyer aux Indes.

LISETTE

Mon Ecuyer, un ſiege & vite, le tems preſſe;
J'ai depuis quelques jours des marques de groſſeſſe,
Pour conſerver ce fruit digne de mes amours,
De cent précautions j'emprunte le ſecours,
Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne ſors point qu'en chaiſe,
Et je me tiens debout rarement.

M. JEROME.

A votre aiſe, Madame.

LISETTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

M. JEROME.

Non, mais quand vous voudrez j'en puis être
éclairci.

LISETTE.

C'est votre fils.

M. JEROME.

Mon fils qu'auroit-il fait, Madame ?

LISETTE.

Il a pris par la vûe une certaine Dame,
Qui méprisant pour lui les premiers de la Cour,
Se trouve éperdûment sensible à son amour ;
Elle n'a pû tenir contre sa bonne mine....
Ils sont mariés tous deux.

M. JEROME.

Quelque femme sans bien, ou de mauvaise vie
A surpris le pendart & corrompu sa foi.

LISETTE.

N'en pensez point de mal, cette femme
c'est moi.

M. JEROME.

Vous ?

LISETTE.

Moi : Comment ? il semble à vous voir faire
Qu'une bru comme moi ne vous satisfait guere.

Mad.

Mad. JEROME.

Cet hymen clandeſtin ne me dit rien de bon ;
J'ai toujours ſagement élevé mon garçon,
Et s'il eſt débauché, c'eſt vous.

LISETTE. *à M. Jerôme*

Faites-la taire ;
Ou faites qu'elle parle autrement, mon beau-
pere ?

M. JEROME.

Votre beau-pere ? Moi ! ce nom ne m'eſt
point dû,
Si jamais je le ſuis, je veux être pendu,
Et je m'inſcris en faux contre ce nom infâme ;
Allez, ce n'eſt point là l'action d'une Dame.
Abuſer méchamment de la fragilité
D'un enfant qui n'eſt pas encore en puberté,
Le prendre en mariage au deçu de ſon pere,
C'eſt un rapt qui mérite un ſupplice exem-
plaire.

LISETTE.

Quoi ! votre bouche auſſi s'accorde avec ſa voix?
Et que trouvez-vous donc qui vous bleſſe en
ce choix ?
On retire ſon fils des bras de la roture,
On parfume ſa race, & Monſieur en murmure.

Mr. JEROME.

Allez, tous vos diſcours n'ont pour moi point de poids ;
Non, vous ne valez rien, &....

CRISPIN *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois,
Doucement ; recevez l'honneur qu'on vous veut faire ?
Avec plus de reſpect, avec moins de colere,
Autrement....

LISETTE.

Eſt-ce ainſi qu'on répond à mes vœux ?
Femme aveugle, indigne homme, allez vilains craſſeux ;
Allez : je ferai voir, plaidans ſur le Chapitre,
Que je ſuis votre bru, comme il faut à bon titre.

Mr. JEROME.

Allez vilaine, avant que de l'être jamais,
Je verrai conſumer tout mon bien en procès.

Mad. JEROME

Allez infame, avant qu'un Juge l'autoriſe,
Nous mangerons plûtôt juſqu'à notre chemiſe.

CRISPIN.

Ma foi, ſi juſques-là bonnes gens vous plaidez,
Nous vous verrons manger.... ſuffit vous m'entendez.

LISETTE.

Mon Ecuyer, allons chez mon homme d'affaire
Consulter avec lui ce que nous devons faire.

Le Parisien de Champmêlé.

MEME SUJET.

Frontin Valet de Clitandre, pour tirer de l'argent de Madame Jerome, lui veut persuader de le mettre dans le metier de la guerre.

Cette Scène est du nombre des facetieuses.

Mad. JEROME.

En quel gouffre de maux plongez-vous votre pere ?
Votre vergogne ingrat déshonnore....

CLITANDRE.

Ma mere
Cessez de vous fâcher, & pour me rendre heureux,
Depuis long-tems la guerre ayant fait tous mes vœux,
Faites qu'à mes désirs mon pere soit sensible,
Je sens pour le commerce un mépris invincible,
Mais ne m'en blâmez point, c'est la fierté d'un sang,

Que j'ai puisé, ma mere, en votre illustre
flanc.

Mad. JEROME

Quelle envie est cela? c'est aimer la misère,
Que de vouloir aller à la guerre.

FRONTIN.

Au contraire,
Aujourd'hui la fortune avare au genre humain,
Pour faire des heureux, n'offre que ce chemin;
D'abord il faut qu'il soit tout au moins Capitaine,
Sans cela....

Mad. JEROME.

Capitaine? est-ce pas une graine
De gens qui portent tous des habits chamarrez,
Et dessus le poitrail certains colliers dorez?

FRONTIN.

Justement, ce sont eux. Que vous serez ravie!
Quand Monsieur votre fils avec sa Compagnie,
Une pique à la main passant devant chez vous,
Viendra courtoisement pour vous saluer tous,
Vous le verrez avec une mine heroïque,
Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pique,
Les Tambours entonner un patapatapon,
Et les Soldats ta ta de leurs mousquets,

Mad. JEROME.

Non, non ;

Que l'on ne faſſe point tintimarrer leurs armes,
Outre que le Quartier en ſeroit en alarmes ;
Cela pourroit caſſer nos vitres.

FRONTIN.

Point du tout ;

Les Soldats prendront ſoin d'en abaiſſer le bout,
Mais, Madame, admirez ſon bonheur, je vous prie,
Avec que de l'argent dans notre Infanterie,
Il ſera Colonel : pourſuivant ſon deſtin,
Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main ;
Un peu de tems après, courant de bande en bande,
En Maréchal de Camp, je le vois qui commande.
Qu'eſt-ce encore? quel honheur au ſien peut être égal,
Que vois-je? le voilà Lieutenant Général,
La fortune répand pour comble d'abondance ;
Sur ſon dos un bâton de Maréchal de France.

Il ſe jette aux genoux de Clitandre.

Que de biens! que d'honneurs! au rang où je vous vois,
N'allez pas m'oublier, Monſieur, ſongez à moi.

Mad. JEROME.

Faites votre devoir, mon fils, mort de ma vie,
Récompensez vos Gens, c'est moi qui vous en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez son bonheur,
Et comme un peu de tems le rendra grand Seigneur,
Car de ce que je dis, la preuve est manifeste,
Il a fait son devoir, allons faites le reste.

Mad. JEROME.

Comment donc?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un Emploi
De Capitaine, & faire un effort.

Mad. JEROME.

Moi?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi?
Jamais sur ce point-là je ne vaincrai son pére.

FRONTIN.

Eh bien à son défaut vous êtes bonne mere,
Et je ne vous crois pas sans quelque argent caché.

Mad. JEROME.

J'en amaſſe où ma main n'a point encore touché,
Mais c'eſt pour le trouſſeau de ſa ſœur.

FRONTIN.

Eh! Madame,
Ceſſez ſur ce projet d'embarraſſer votre ame,
Mon Maître, qui ſera notre fortune à tous,
Lui trouvera ſans peine un Seigneur pour Epoux.

Du Pariſien de Champmêlé.

FRANÇOIS.

MARIS FRANÇOIS.

Exalter comme un avantage ineſtimable la complaiſance outrée de certains Maris, c'eſt les tourner eux-mêmes en ridicule; & faire voir que dans certaines Nations ils ſont les martyrs des uſages établis.

FINETTE *Suivante.*

Elle parle à une Dame Angloiſe.

Quoi, Madame, vous pourrez vous réſoudre à épouſer un homme de votre Nation, après ce que vous avez ſouffert avec votre premier mari? Avez-vous ſi tôt oublié la triſte vie, que vous avez menée pendant deux ans que vous

avez vêcu enſemble ? toujours ſombre, toujours bruſque, il ne vous a jamais dit une douceur ; ſe levant le matin de mauvaiſe humeur pour rentrer le ſoir yvre, vous laiſſant ſeule toute la journée, ou réduite à la paſſer triſtement avec d'autres femmes auſſi malheureuſes que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouët pour tout amuſement, & à jouer de l'éventail pour toute converſation.

ELIANTE.

Que veux-tu que je faſſe ?

FINETE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuſe & que vous épouſiez un homme de mon pays, un François. Conſiderez, Madame, que c'eſt la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent ſervir de modele aux autres Nations, & qu'un François a cent fois plus de politeſſe & de complaiſance pour ſa femme qu'un Anglois n'en a pour ſa Maîtreſſe. Une belle Dame, comme vous, ſeroit adorée de ſon mari en France, il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur uſage de ſon bien, que de l'employer à ſe ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaiſir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards aſſu-

jétir tous les cœurs ; le premier appartement, le meilleur Carroſſe, & les plus beaux Laquais ſeroient pour Madame. Vous verriez ſans ceſſe une foule d'adorateurs empreſſez à vous plaire, ingenieux à vous amuſer, étudier vos goûts, prevenir vos diſcours, s'épuiſer en fêtes galantes vous promener de plaiſirs en plaiſirs, ſans que votre époux y trouvât à redire, de peur d'être ſifflé de toutes les honnêtes gens.

Sc. 5. Act. 1. du François à Londres de Boiſſy.

FRANÇOIS.

LEÇONS D'UN PETIT MAITRE François, à un Anglois.

La compagnie de certaines gens qui ſont à la mode eſt une veritable école de fatuité. Les bons eſprits profitent de leurs leçons pour éviter toute ſingularité, mais les ſots les prennent à la lettre, ils tâchent de devenir les ſinges de ceux qu'ils regardent comme leurs Maîtres.

MILORD HOUZEY.

Enſeignez moi, de grace, comment vous faites pour être ſi aimable, c'eſt un je ne ſçai

quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous ſera pas difficile d'attraper: vos diſcours, vos façons vous diſtinguent déja de vos Compatriotes, vous ſavez vivre, vous ſentez vôtre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François; ah! Monſieur, vous ne pouvez me rien dire dont je ſois plus flatté: c'eſt de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin; vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce ſéroit un meurtre de les enfouir, il faut les développer; la nature commence un joli homme, mais c'eſt l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi conſiſte préciſement cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échapent & qu'il faut ſaiſir; en de bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geſte, un ſouris, un regard, une expreſſion, une inflexion de voix, la façon de s'aſſeoir, de ſe lever, de tenir ſon chapeau, de prendre du

Tabac, de ſe moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon Marchand. Régardez-moi. C'eſt ainſi qu'on le porte à la Cour de France. Oui, comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas ; j'aime les airs, les manierés, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monſieur, ne confondons point les uns avec les autres, les airs ſont diſtingués des manieres, & les manieres des façons. On a des manieres, & on fait des façons, on ſe donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres par égard pour les autres ; eſt-il dans un cercle ? il eſt toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieuſement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un ſouris, fait agréablement une inclination à celui-là, dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille.

MILORD HOUZEY.

J'entens cela, expliquez-moi ce que c'eſt que de faire des façons.

LE MARQUIS,

Un Provincial fait des façons par une politesse mal entendue, par une ignorance des usages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, & fera aux coups de poing avec vous, pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Et les airs ?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré ; & qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade ? Il marche fierement, la tête haute, une main dans la ceinture, l'autre derriere le dos comme pour dire à ceux qui sont autour de lui ; rangez-vous Messieurs, regardez-moi passer.

N'ai-je pas bon air, ſuis-je pas fait au tour? Et vous Meſdames les friponnes qui me parcourez des yeux, je vois que vous me trouvez à votre gré. Entre-t'il quelque part? Il ſe précipite dans un fauteuil une jambe ſur l'autre, tappe du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec ſon jabot, & ſe careſſe le menton de l'autre, il ſemble qu'il s'en conte à à lui-même.

MILORD HOUZEY.

Voilà une inſtruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là paroît fat à bien des gens, mais cela eſt néceſſaire: il faut s'afficher ſoi-même; il faut ſe donner pout ce qu'on vaut, il faut avoir le courage de dire tout haut, qu'on a de l'eſprit, du cœur de la naiſſance, de la figure. Le monde ne vous eſtime, qu'autant que vous vous priſez vous-même, & de toutes les mauvaiſes qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modeſtie; elle etouffe le vrai merite, elle l'enterre tout vivant. C'eſt l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

MILORD HOUZEY.

Oh grace au Ciel j'en ſuis fourni.

LE MARQUIS.

Mais avec cela, il faut avoir reçû de la nature les graces en partage, ſans quoi les autres qualités deviennent inutiles. De la liberté, du goût, de l'enjoûment, du badinage, de la légéreté dans tout ce que vous faites; choquez plûtôt les bienſéances que de manquer d'agrément. L'agrément eſt avant tout; il fait tout paſſer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux une impertinence avec grace, qu'une politeſſe avec platitude; des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarraſſez pas du bon ſens, pourvû que vous faſſiez voir de l'eſprit.

MILORD HOUZEY.

Mais parmi nous, nous entendons par l'eſprit le bon ſens.

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas ſi ſot de confondre l'eſprit avec le bon ſens. Le bon ſens n'eſt autre choſe que ce ſens commun qui court les rues, & qui eſt de tous les pays. Mais l'eſprit ne vient qu'en France. C'eſt pour ainſi dire, ſon Terroir, & nous en fourniſſons à tous les

autres Peuples de l'Europe, Il consiste à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle ; un air de nouveauté aux choses les plus communes. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres, il n'en prend que la fleur ; c'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des societés, un beau parleur, un railleur agréable & pour tout dire, un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres en croyant les approfondir, il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pesant mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des Compagnies, un rêve creux, en un mot. . . .

MILORD CRAFF.

Un Anglois n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politesse je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

MILORD CRAFF.

C'est à dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens, qui n'a pas d'esprit.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit, qui n'a pas le sens commun.

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la nation françoise vous doit un remerciment pour une si belle définition.

Des Sc. 14. 15. & 16. Du François à Londres de Boissy.

Fin du premier Tome.

CATALOGUE
DES LIVRES
qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

A

ABrégé (histoire) de l'Ancien & du Nouveau Testamment par M. Royaumont in-fol. avec fig.
Le même in-4.
Le même in-12.
Le même avec fig. en bois in-fol.
L'Architecture-prarique, qui comprend le détail complet de tout ce qui a rapport aux Bâtimens par M. Bulet in-8.
Abrégé de l'Histoire de France par Mezeray in-4. 4 vol.
Le même 13 vol. in-12.
Le même, sous les Regnes de Louis XIII. & Louis XIV. 3 vol. in-12.
Abrégé de l'Histoire des Plantes Usuelles, par Chomel in-12. 3 vol.
Arrèts, Notables du Parlement de Paris, par Louet in fol. 2 vol.
Avantures de Bella, & de Dom M** Nouvelle Espagnolle, & le Comte de R** Nouvelle Françoise, par M. le Marquis Dargens, 2 parties sous presse,

B

Biblia Sacra Cum Imitatione Christi, *Parisiis*, Leonard in-24. 7 vol.

C

Concilium Tredentinum in-12.
Cathechismus Concilii Tridentini in-12.
Coûtume de Normandie in-24.
——— D'Orleans 2 vol. in-fol.
——— (Decisions sur la) de Normandie par Merville, in-fol.
Commentaire de Mathiole, sur Dioscoride, in-fol.
Considérations, sur les causes de la grandeur des Romains, & de leurs décadence, par M. le P. de Montesquieu. in-12.
Cours de Mathematique, à l'usage de l'Artillerie & du génie, par M. Bélidor, in-4.
Communes (des) Mesures & Racines communes, par M. Tanneguy-le-Févre, in-8.
Commentaire sur la Géométrie de Descartes, par Rabuel 2 vol. in-4.
Casauboni Epistolæ, in-fol.

D

Discours sur les Bibles Poliglotte, in-12.
De Tabernaculo Fœderis, de Sancta civitate Jerusalem & de Templa ejus Libri VII.
Idem Carta Magna.
Dictionnaire des Arts & des Sciences, 2 vol. in-fol.
——— De l'Ortographe Françoise, in-8.
——— Botanique & Pharmaceutique in-8.
——— De Peinture & d'Architecture in-12 2 vol.
Dictionnaire des Alimens, Vins & Liqueurs, 3 vol. in-12.
Dissertations Anatomique, par Fonton, in-8.
Description du Château, & Parc de Versailles, par M. Felibien, avec fig. in-12.
De l'Impossibilité & de l'insuffisance des Tourbillons, par M. Sigorgne, in-12.
Description Geographiques & Historique, de la haute Normandie contenant le Pays de Caux & le Vexin François, in-4. 2 vol.

E

Epitres & Evangiles pour toute l'année.

Les Essais de Montagne. 7. vol.
——— Sur l'Origine des Connoissances humaines, in-12. 2 vol.
Ecole de Mignature, dans laquelle on peut aisément apprendre à peindre sans Maître, in-12.
Etat de la France, Nouvelle Edition; 6 vol. in-12.
Etudes Militaires, Contenant l'Exercices de l'Infanterie; avec fig. in-12,
Espion Turc dans les Cours des Princes Chrétiens, 6 vol. in-12.
Élémens de Mathématique & de Geométrie, par M. Varignon, in-4.

F

Fables de M. de la Fontaine in-12. 2 vol. fig.
Les mêmes in-12.
Les mêmes, petit in-12.
Phaerni Fabulæ in-12.

G

Grammaire Espagnole & Françoise, in-12.
——— Allemande, par Peplier, in-12.
Geographie ou Methode pour apprendre la Geographie, par M. Robbe. 2 vol. in-12.
Geographie de le François, connue sous le nom de Mademoiselle Crozas; Nouvelle Edition considérablement augmentée, enrichie de fig. in 12,
Gil-blas de Sentillane, par M. le Sage in-12. 4 vol.

H

Homelies ou Instructions familieres, par Bocquillot in-12. 8 vol
Histoire de l'Eglise, par l'Abbé de Choisi, 11. vol.
Histoire des plantes Usuelles, par Chomel, in-12. 3 vol.
——— Du Regne de Charlemagne, par M. La bruere, in-12. 2 vol.
——— De la Ville de Mons, in-4.
Histoire de la Ville de Paris, 5 vol in-fol.
——— De Dom-Guichote in-12. 14 vol.
——— De France, par Mezeray,

—— Sous les Regnes de S. Louis de Philippe de Vallois, du Roy Jean, de Charles V, &de Charles VI, par l'Abbé de Choisy, 4 vol.

Histoire de la Religion de l'Eglise depuis la création du monde jusqu'à l'Empire de Jovien, avec des Réflexions in-12. 6 vol.

Histoire des Flagellans, par Boyleau, in-12.

—— De la Conquête du Perou, 2 vol.

—— De la Conquête du Méxique, 2 vol.

—— Des Révolutions Romaines, de Suede & de Portugal, par l'Abbé de Vertot, in-12 6 vol.

—— Des Révolutions de Gêne, in-12. 3 vol.

—— Critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, par M. l'Abbé du Bos in-12. 4 vol.

Id. in-4.

—— De la Nouvelle France par le P. Charlevoix

—— Des Rois des deux Siciles de la maison de France, in-12. 4 vol.

—— Des Ducs de Bretagne, in-12. 4 vol.

—— Des Sarazins in-12. 2 vol.

—— De l'Empire Ottoman, par le Prince Cantimir,

—— Du Cardinal Ximenès, par M. Marsollier, in-12 2 vol.

—— Du Vicomte de Turenne.

—— Généalogique de la Maison Royale de France & des grands Officiers de la Couronne in-fol. 9 vol.

—— Générale d'Espagne, par le P. Marianna in-4. 6 vol.

Homelies de Mont-morel, in-12. 10 vol.

Homelies & Sermons de M. l'Abbé de Paris Grand Vicaire & Official de Nevers, contenant les Mystéres de Nôtre Seigneur; ceux de la Sainte Vierge les Panégyriques des Saints & autres sujets, in-12 3 vol.

Idem le Carême, in-12. 3 vol.

Histoire de la Chancellerie, par Tessereau, in fol 2 vol.

—— De la Jurisprudence Romaine, pour servir d'Introduction aux Loix Civiles, par M. Terasson, in-fol.

—— De l'Exil de Ciceron, par Morabin, in-12.

—— Du Cardinal Mazarin, par Aubery, in-12 4 vol. sous presse.

—— Du Cardinal de Richelieu, par le Clerc, 3 vol. sous presse.

—— Du Traité de Wesphalie, par le P. Bougeant, in-12. 6 vol.

Histoire Militaire du Regne de Louis XIV. par M. Quincy, 7 vol. in-4.

J

Journal des Audiences du Parlement de Paris, in-fol. *Tom* 6 & 7.

Idée Geographique & Historique de la France, pour l'instruction de la jeunesse, in-12. 2 vol.

Introduction à l'Histoire de l'Univers, par Pufendorff, in-12. 11 vol.

L

Les Emblémes d'Amour Divin, & Humain ensemble, expliquez par des vers François, in-8. en 119. planches.

Les Mystéres de l'amour Divin, avec des Réflexions Morales tirée de l'Ecriture Sainte & des S. Peres, in-12. orné de 60. planches.

La science de la jeune Noblesse, contenant les maximes de la sagesse, l'Art Méthodique du Blazon, la Geographie Universelle depuis la Création du Monde jusqu'à l'Ere Chrétienne, l'Histoire Romaine, l'Histoire de France, la Versification Françoise, l'Arithmétique, la Chronologie, l'Histoire Ecclésiastique, les Fortifications, les Généalogies des Principales Maisons de France, in-12. 3 vol. avec fig.

Les Loix des Bâtimens suivant la coûtume de Paris, par M. Desgodets, avec les notes de M. Goupy, in-8.

Le Testamment Politique & Morale du Prince Rakoczi in-12. 2 vol.

Les Testamens Politiques du Cardinal de Richelieu, de MM. Colbert, de Louvoy & de Charles de Lorraine in-12. 4 vol.

Les Lettres de Bussi Rabutin, in-12. 7 vol.

—— —— De Boursault, in-12. 3 vol.

——— ——— Persanne, in-12.
Lettres d'un François, par M. l'Abbé le Blanc nouvelle édition revuë corrigée & augmentée, in-12. 3 vol,
Le Praticien Universel, par M. Couchot.
Le Parfait Maréchal, par Soleisel, in-4.
——— ——— Par Garsault, in-4.
La Cuisiniere Bourgeoise, suivie de l'Office a l'usage de tous ceux qui se mêlent de Dépense de Maison, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Cuisinier, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Cousiseur, in-12.
Le Nouveau Traité de Cuisine, in-12. 3 vol.
La Rhétorique du Prédicateur, traduite du Latin d'Augustin Valerio, Évêque de Veronne & Cardinal, composé par l'Ordre de S. Charles Borromée, in-12.
L'Esprit des Loix.
Le Temple de Gnide divisé par chants, & enrichis de jolies vignetes, in-8.
La Boucle des cheveux Enlevée Poëme, in-8.

M.

Maître (le) Italien de Veneroni, in-12.
——— ——— De Berthera, in-12.
——— ——— De Muratori,
Medecine & Chirurgie des pauvres, in-12.
Méthode pour apprendre le Blazon, in-12.
Méthamorphose d'Ovide.
Mémoires de M. Amelot de la Houssaye, in-12. 3 vol.
——— De M. le Duc de Sully.
——— De M. de Monchal, in-12. 3 vol.

O

Œuvres de Bacquet, in-fol. 2 vol.
——— De Patru, in-4. 2 vol.
——— De Toureille.
——— De Saint Real.
——— De Pavillon, in-12. 2 vol.
——— De Chaulieu, in-12.
——— De Deshoullieres, in-12. 2 vol.

——— De Regnier, in-12. 2 vol.
——— De Vergier, in-12. 2 vol.
——— De Racine, in-12. 3 vol.
——— De Moliere, in-12. 8 vol.
——— De Regnard, in-12. 4 vol.
——— De Corneille, in-12. 11. vol.
——— De Baron, in-12 2 vol.
——— De Crebillon, in-12. 3 vol.
——— De Campiſtron, in-12. 3 vol.
——— De Dancourt, in-12 8 vol.
——— De Quinault, in-12, 5 vol.

P

Paraphraſes ſur les Epitres de Saint Paul, in-12. 5 vol.

Pratique de la Perfection Chrétienne, par Rodriguez, in-12. 6 vol.

Philoſophus in utramque partem auctore duhan, in-12.

Les Principes du Jeu du Trictrac, in-12.

Principes du Droit Naturel de Burlamaqui, in-8. 2 vol.

Les mêmes, in 12.

Q

Quinctilianus de Oratoria inſtitutione, Autore Capperonnerio, in-fol.

Quintilien de l'Inſtitution de l'Orateur, traduit par M. l'Abbé Gedouin, nouvelle édition beaucoup augmentée, in-12. 4 vol. ſous preſſe.

R

Regle (la) de Saint Benoiſt, in-4. 2 vol.

Réflexions ſur les Playes, par M. Faudac, in-8.

Recueil des plus beaux Secrets de Medecine, par M. Emery, in 12. 4 vol.

Recherches Critiques & Hiſtoriques ſur l'Origine, ſur les divers Etats & ſur les progrès de la Chirurgie en France, in-4.

Idem, in-12 2 vol.

Recherches Critiques ſur l'Etat preſent de la Chirurgie, traduit de l'Anglois, in-12.

—— Sur la Langue Latine par raport au Verbe, & de la maniere de le bien Traduire in-12.
Rhétorique à l'Usage des jeunes Demoiselles, in-12.
—— Ou l'Art de parler, par le P. l'Ami, in-12.
Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, in-12. 3 vol.
Recherches de la vérité, par le P. Malbranche, in-12. 4 vol.
Réponses aux principales Objections, contenues dans l'Examen des Leçons de Physique, de M. l'Abbé de Moliere, par M. Sygorgne, in-12.
Recueil des Ouvrages Philosophiques Historiques, Theologiques & Critiques du P. Daniel, in-12. 3 vol.

S

Scriptores Ordinis Prædicatorum, *Auctore Echard*, *in-fol.* 2 *vol.*
Stahl, *Ars Sanandi*, *in-*8.
Science du Grand & Petit Albert, in-12. 2 vol.
Le Spectateur ou le Socrate Moderne, 6 vol.
Science de la Cour de la Robbe & de l'Epée.

T

Traité de la Croix, ou Explications des Mystéres de la Passion de N. S. J. C. selon la Concorde, par M. Dugué, in-12. 14 vol.
Traité des Superstions, par M. Thiers in-12. 4 vol.
Traité de la Dissolution du Mariage pour cause d'impuissance, in-8.
Traités des Criées & de la Vente des immeubles, & des Offices par decrets in-4. 2 vol.
Traité de l'Indulte, par M. Cochet de S. Valier, in-4. 3 vol.
—— Des Maladies des Femmes grosses, par Mauriceau, in-4. 2 vol.
—— Des Maladies Vénériennes, par Cokbiun, in-12.
—— De la Vertu des Médicamens, par Boerhaave, in-12.
—— Des Maladies des Enfans, in-12.
—— (Emmologie) de l'Evacuation ordinaire aux Femmes in-12.

Thieulier, *Observationes Medico practicæ*, in-12.

Traité des Causes, des Accidens & de la Cure de la peste, par M. Sénac, in 4.

——— Des Jardins par le Sieur Sauſſay Inſpecteurs des Jardins de S. A. S. Monſeigneur le Duc de Bourbon, in-12.

——— (Nouveau) de la Vennerie contenant toutes ſortes de chaſſe, avec la connoiſſance des chevaux propres à la chaſſe & des remedes pour les guérir, la maniere de dreſſer les chiens, & un Traité de la Pipée, in-8. fig.

——— De l'Ortographe Françoiſe, in-8.

V

Vie de Madame de Miramion, in-12.

——— Vies des Veuves, in-12.

Véritez de la Religion Chrétienne, par Abbadie, in 12. 4 vol.

La Vie d'Alexandre VI. & de ſon fils Ceſar Borgia, in-12. 2 vol.

Les Vies des Anciens Orateurs Grecs, in-12. 2 vol.

Le véritable Pere Joſeph Capucin, in-12. 2 vol.

Les Vies de Solon & de Publicola, avec leur Comparaiſon, tirée de Plutarque & autres Auteurs in-12.

Virgilii opera Amſteladami, petit in-12.

Varietez amuſantes, in-8.

Varietez Hiſtoriques Philoſophiques Morales & Littéraires in-12. 2 vol. ſous preſſe.

——— De Pietro della Vallée, in-12. 8 vol.

Voyages du Pere Labat, en Amérique, en Eſpagne en Italie, in-12. 16 vol.

——— De M. Dellon avec ſa relation de l'Inquiſition de Goa, in-12. 3 vol.

L'on trouve chez les mêmes Libraires, toutes ſortes de Livres nouveaux, & d'aſſortimens tant de France que des Pays Etrangers.

APPROBATION.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier *les Leçons de* THALIE, *&c.* Tous les morceaux qui composent cet Ouvrage sont partie des pieces qui ont été jouées, & qu'on représente tous les jours sur notre Theâtre, & je n'ai rien trouvé dans cette compilation qui doive en empêcher l'impression. Fait à Paris le 18. Janvier 1750.

DE CAHUSAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut: notre amé PIERRE GUILLYN Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre: *Les Leçons de Thalie, ou les Tableaux de divers ridicules que la Comédie présente.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres

de Permiſſion pour ce néceſſaire. A ces Cauſes voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permetons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des préſentes; Faiſons défenſe à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre Scel des préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU Chancelier de

France. Le tout à peine de nullité des présentes; Du contenu desquelles Vous demandons & enjoignons de faire joüir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier de nos Huissiers ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission. Et nonobstant clameur de Haro, Chartres Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentieme jour du mois d'avril. L'an de Grace mil sept cent cinquante. Et de notre Regne le trente cinquiéme.

Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 414. Fol. 292. Conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 5. May 1750.

LE R A S *Syndic.*

JE reconnois avoir cedé à Monsieur Nyon fils, la moitié dans le manuscrit énoncé en la présente permission. A Paris ce treize May mil sept cent cinquante.

GUILLYN



